

**Au bonheur des
fautes : confessions
d'une dompteuse
de mots**

Muriel Gilbert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MURIEL GILBERT

Au
bonheur
des
fautes



Confessions d'une
dompteuse de mots

La Librairie
VUIBERT

Muriel Gilbert

Au bonheur des fautes

Confessions d'une dompteuse de mots

La librairie
VUIBERT

DU MÊME AUTEUR

« *Que votre moustache pousse comme la broussaille !* » –
Expressions des peuples, génie des langues, Ateliers Henry
Dougier, 2016.

Pour Danièle Maître

« Il y a des gens qui croient qu'ils savent le français. Ce n'est pas vrai. Personne ne sait le français. On n'a jamais fini d'apprendre le français. »

Michel Butor, interviewé par Jacques Chancel,
« Radioscopie », France Inter, 1^{er} juin 1979.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS. UNE HISTOIRE D'AMOUR PARFOIS VACHE

1. QUAND IL ÉTAIT PETIT, LE CORRECTEUR NE VOULAIT PAS ÊTRE CORRECTEUR
(LA CORRECTRICE NON PLUS)

2. « TCHIMPZILIZIZ », KÉSAKO ?

3. CORRECTEUR, ALLÔ DOCTEUR ?

4. À L'ÉCOLE DES CORRECTEURS

5. SANS BLAGUE, ÇA FAIT DES FAUTES, UN JOURNALISTE ? UN É-CRI-VAIN ?!

6. LE CORRECTEUR, ESPÈCE EN VOIE D'EXTINCTION

7. LE CORRECTEUR N'EST PAS INFAILLIBLE

8. VEXÉ COMME UN POU

9. AVANT D'INVENTER LE CORRECTEUR, IL FALLAIT INVENTER LE FRANÇAIS

10. LE ROUGE, COULEUR DU CORRECTEUR

11. ON DIT UNE ESPACE !

12. UN PARADOXAL MOUTON À CINQ PATTES

13. « SOS AMITIÉ, BONJOUR ! »

14. UN – INSUPPORTABLE, INOFFENSIF, ATTACHANT ET PÉNIBLE – MANIAQUE

15. LA POULE ET L'ŒUF DU CORRECTEUR

16. LE LECTEUR (AUSSI) EST UN PSYCHOPATHE

17. LES MOTS FILLES, LES MOTS GARÇONS, LES MOTS HERMAPHRODITES

18. À GRANDS COUPS DE POINTS

19. « GUERRE AU POINT-VIRGULE ! »

20. OÙ VA LA LANGUE, MA PAUVRE DAME ?

ÉPILOGUE. « TOI, PLUS MOI, PLUS TOUS CEUX QUI LE VEULENT »

BOÎTE À OUTILS

REMERCIEMENTS

NOTES

PAGE DE COPYRIGHT

AVANT-PROPOS

UNE HISTOIRE D'AMOUR PARFOIS VACHE

Le premier matin, voici une dizaine d'années, où j'ai passé la tête dans un bureau de correcteurs de presse, j'ai découvert un univers à part. Un peu mystérieux, un peu menacé, une sorte de cinquième dimension en voie de disparition, quelques mètres carrés où la valeur des choses n'est pas tout à fait la même qu'en dehors.

Ici, une virgule ou un tiret sont des objets qui comptent. Un s en plus ou en moins provoque des émotions inconnues ailleurs. Larousse et Robert sont à la fois des béquilles, des amis intimes et des objets transitionnels.

Dans les pages qui suivent, vous découvrirez un être attachant et pénible, maniaque et fantaisiste, érudit et roublard, chien truffier en quête de fautes, femme de ménage astiqueuse de vocabulaire et médecin spécialiste des accords désaccordés : le correcteur – et surtout sa version féminine, devenue largement majoritaire, la correctrice.

Je vous invite à me suivre dans mon exploration de la langue française, ses joies, ses blagues et ses perversités. Entre elle et moi, c'est une histoire d'amour pas triste mais parfois vache, qui a commencé avant même l'apprentissage de la lecture et de la parole, bref au berceau.

D'où vient l'orthographe ? À quoi sert-elle ? Pourquoi tant de complexité ? Les fautes, c'est grave ? Comment savoir une bonne fois pour toutes s'il faut écrire « tache » ou « tâche », « Je suis toute heureuse » ou « Je suis tout heureuse », « Je serai » ou « Je serais » ? Tous les dictionnaires se valent-ils ? (La réponse est non !) La ponctuation, comment ça marche ? Les virgules, c'est pour respirer ? Quelles sont les bottes secrètes des pros de la langue pour vérifier une conjugaison à tous les temps et à tous les modes, l'écriture des

nombres, l'orthographe des noms « piégeux » des célébrités ? Mais aussi, comment se « fabrique » un quotidien ? Comment devient-on correcteur ?

Enfin et surtout, à l'heure des correcteurs automatiques d'orthographe, j'espère vous convaincre du caractère indispensable de ce drôle de zèbre en voie d'extinction qui est en même temps le gardien de zoo de la langue française : le correcteur à deux pattes.

1.

QUAND IL ÉTAIT PETIT, LE CORRECTEUR NE VOULAIT PAS ÊTRE CORRECTEUR (LA CORRECTRICE NON PLUS)

« **T**u fais quoi, dans la vie ? »

Aïe.

« Comme métier, tu veux dire ? gagné-je du temps, car je sais que je suis partie pour de longues explications alors que je suis déjà essoufflée.

– Ben oui, comme métier ! » ahane ma nouvelle collègue d'aquagym, levant le genou en rythme et les yeux au ciel avec l'air de celle qui songe que, décidément, c'est pas encore cette année que la somme des QI des inscrites fera déborder les bassins de la piscine municipale Youri-Gagarine.

« Je suis correctrice. »

L'œil vide qu'elle pose sur mon bonnet de bain à fleurs en caoutchouc dit assez l'absence d'image mentale que provoque cette confession. Un ahurissement qui, en dépit des apparences, n'est nullement le reflet d'une intelligence ras-des-pâquerettale. En effet, en dehors des microcosmes de la presse et de l'édition, selon un sondage réalisé lors de ses dîners en ville et autres cours d'aquagym par l'auteure de l'ouvrage que vous venez d'entrouvrir, environ 97 % de la population hexagonale ignore ce qu'est un correcteur. Et si elle a l'improbable curiosité, la population, d'aller saisir les dix lettres du mot « correcteur » sur un moteur de recherche, elle trouvera en première page des résultats tout l'éventail des correcteurs automatiques de traitement de texte, en deuxième page une gamme enthousiasmante de correcteurs antirides, puis des sites dénonçant le caractère mesquin de la rémunération des correcteurs des copies du baccalauréat, et enfin la

promotion des stylos correcteurs destinés à effacer les pâtés des écoliers. Seul l'internaute affligé d'une curiosité à la limite du pathologique qui ira cliquer jusqu'à la troisième page découvrira quelques liens conduisant à de circonspectes évocations de la profession de correcteur de presse ou d'édition.

La confrérie des correcteurs serait-elle une secte secrète ? Une franc-maçonnerie ? Une espèce en voie d'extinction ? Un peu de tout cela, ai-je découvert voici une dizaine d'années, quand j'ai passé un museau curieux et vaguement inquiet dans mon premier « cassetin » – c'est le nom étrange que l'on donne au bureau des correcteurs dans les journaux.

Quand ze serai grand, ze serai correcteur

Correcteur. S'il est un métier dont la vocation ne vous tombe pas dessus au berceau, c'est bien celui-là. Rares sont les bambins qui, interrogés sur leurs projets d'avenir, répondent : « Quand ze serai grand, ze serai correcteur, mémé ! » On ne se rêve pas correcteur comme on se rêve institutrice, ou pilote d'avion, ou star du foot. Non.

Tous les correcteurs de ma connaissance – et je commence à en connaître un certain nombre – sont à peu près tombés dans la correction par accident, au terme de parcours qui n'ont de commun que leurs virages en épingle à cheveux et leur apparente absence de boussole. Je rêvais personnellement à un avenir de fée, ou à défaut de boulangère avec un camion qui klaxonne en arrivant sur la place du village et une caisse enregistreuse qui fait ding au moment de rendre la monnaie – deux fantasmes encore inassouvis que je ne renonce pas à transformer un jour en réalité. Pas de correctrice.

Et pourtant, oui, c'est mon métier, madame ma copine d'aquagym. Et pourtant, je l'aime bien. Et même peut-être que j'aurais pu l'avoir, la vocation – si j'avais su que la profession existait. Le fait est que, comme la plupart de mes collègues – enfin, ceux qu'il reste, car un mal mystérieux les fait disparaître un à un, nous y reviendrons –, je suis devenue correctrice par surprise. Car comment préméditer l'adoption d'un métier inconnu ?

Remboboins. Native du siècle dernier, le xx^e, celui de l'invention de la télévision et du stylo à bille à quatre couleurs, j'ai passé mon enfance dans un champêtre village de l'Essonne, Jouy-sous-Breux, 91650, depuis rebaptisé Breux-Jouy pour une raison indéterminée. À moins de 40 kilomètres de Paris, on y allait encore chercher son lait et ses œufs à la ferme, en balançant au bout de son bras un bidon en alu et une valisette en plastique à six alvéoles. Les poubelles étaient ramassées par un à-peu-près-clochard répondant au prénom héroïco-grec d'Achille, accompagné d'un percheron aux sabots couverts de poils tirant une charrette en bois. J'ai oublié le prénom du cheval.

C'était l'époque où, selon le mot des chansonniers, la moitié de la France attendait une ligne de téléphone tandis que l'autre attendait la tonalité. Dans ce coin reculé de l'Île-de-France, ce qui se rapprochait le plus d'un moteur de recherche était une sorte de camionnette de plombier pompeusement baptisée « Bibliobus » dans laquelle un singulier instituteur du nom de Michel Kameneff lâchait une fois par mois sa classe à double niveau – classe enfantine¹-CP ou CE1-CE2, selon les années. Tout ça pour dire que, si la famille dans laquelle le hasard, le bon Dieu ou la cigogne vous avait fait naître n'œuvrait pas dans la presse ou dans l'imprimerie, vous aviez peu de chances d'avoir jamais entendu parler du métier de correcteur. Donc d'en rêver. CQFD.

Néanmoins, en toute innocence et à notre insu, mes copains de l'école élémentaire de Jouy-sous-Breux et moi étions l'une des plus jeunes équipes de reporters-typographes-imprimeurs de l'Hexagone. Michel Kameneff était un instituteur à la mode Célestin Freinet, pédagogue qui a développé un ensemble de techniques basées sur l'expression des enfants : texte, dessin, correspondance interscolaire, mais aussi imprimerie et journal scolaire. Notre petite vingtaine de cinq-neuf ans produisait un journal à parution aléatoire – un « irrégulomadaire », selon le mot du génial rédacteur en chef de *La Hulotte*², l'une de nos publications de chevet, vraisemblablement dénichée dans le Bibliobus. Le format de notre journal était identique à celui de *La Hulotte*, un demi-A4. Il comptait une dizaine de pages, agrafées au centre par le maître depuis qu'un élève avait dû aller se faire dégrafer l'index et le majeur à l'hôpital de Dourdan. La « une » étant illustrée en couleurs au stylo-feutre par un enfant différent, chaque exemplaire était une pièce unique. Le tirage frisait sans doute les cinquante copies. Nous écrivions les textes, nous les mettions en

page en choisissant les caractères de plomb bien rangés dans les cases d'une petite étagère mignonne dont nous ne savions pas que les imprimeurs l'appelaient une « casse », insérions les lettres dans des lignes de cuivre, à l'envers et sans oublier les espaces entre les mots, nous serrions ces lignes dans une forme, nous étalions dessus une encre noire épaisse qui sentait fort et bon l'encre, à l'aide d'un rouleau encreur qui encrait copieusement nos doigts et autres pulls tricotés par mémé s'ils avaient l'imprudence de dépasser de la blouse réglementaire – une chemise paternelle recyclée aux manches roulées.

Une fois le texte soigneusement encré – mais pas trop, autrement gare aux bavures –, on le recouvrait d'une feuille de papier, on refermait dessus le couvercle de la presse à imprimer comme si c'était un gros gaufrier, c'était lourd et il fallait appuyer fort pour que l'encre marque bien partout, on rouvrait, on soulevait délicatement la feuille de papier blanc. Miracle, le texte était à l'endroit. Parfois, le maître faisait remarquer qu'une lettre ou deux étaient interverties, et il fallait recomposer la ligne. C'était lui le correcteur. Et le rédacteur en chef.

Les règles d'orthographe et les conjugaisons étaient affichées sur les quatre murs de la classe. Au fur et à mesure qu'il nous les enseignait, le maître les reportait sur de grandes feuilles au marqueur rouge ou bleu. Je pourrais écrire de mémoire certaines de ces affiches de A à Z. Lune, notamment, qui me plongeait dans des gouffres de perplexité. Elle disait : « Devant *m*, *b*, *p*, il faut toujours un *m*. » Je connaissais des tas de cas où il y avait d'autres lettres devant ces lettres-là, mais je n'ai jamais soulevé le problème. J'avais dû manquer la journée d'école où le maître avait expliqué que c'était pour former les sons « *an*, *on*, *in* », ou bien à ce moment-là je bayais aux corneilles. Je me contentais de regarder cette affiche périodiquement en la trouvant bien mystérieuse³. Être enfant, c'est ça : saouler son monde de questions sur tout et n'importe quoi, et parfois garder pour soi ses étonnements. Il m'arrive encore de me réciter mentalement le texte de l'affiche qui disait : « L'accent sur le *i* de *cime* est tombé dans l'*abîme* », petite phrase sans laquelle je circonflexerais souvent abusivement la *cime*, qui me semble toujours franchement manquer de chapeau. Pas à vous ?

Je me souviens d'un texte de notre journal dont la poésie m'avait transportée. L'auteur était un copain de mon âge, six ans. « Il faisait beau et il pleuvait, ça faisait un arc-en-ciel », avait-il écrit au retour d'une balade de la classe dans le village. Point final. Signature. « Éric »,

je crois. C'était le genre de texte que nous écrivions.

Après ma collaboration à cet irrégulomadaire, dont j'ai oublié le nom – sans doute « Journal de la classe de Jouy-sous-Breux » –, la presse a disparu de mon horizon professionnel pendant près de vingt ans.

Père ingénieur, mère institutrice : le conformisme social voulait que je renonce aux ambitions boulangéro- camionnesques. Ces ambitions étant irremplaçables, elles restèrent irremplacées : je n'eus plus d'ambitions professionnelles du tout. J'étais forte en dictée, je fus un as en anglais, en espagnol, heureuse en lettres. Les mots me parlaient. Je lisais avec gloutonnerie, pour faire passer l'enfance, dont le temps me semblait long et guère passionnant. Sans tri, je passais de *Pif Gadget* et de la « Bibliothèque rose » aux *Treize à la douzaine* de Frank et Ernestine Gilbreth – mon premier « poche », fierté ! –, du *Journal* d'Anne Frank aux *Rubriques-à-brac* de Gotlib et aux « poches » jaunis des étagères de ma mère, *L'Étranger* et les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, des BD de *Fluide glacial* aux romans *peace and love* des années 1970, Marie Cardinal et sa *Clé sur la porte*, Barjavel et ses *Chemins de Katmandou*.

Un jour, sans doute étais-je en train de lire, mon grand-père paternel m'a demandé si je connaissais Zola. C'était la première fois qu'il me posait une question, juste à moi, en tête à tête. J'ai levé un sourcil préadolescemment circonspect sur son immuable salopette bleue. Il lit, lui ? Je ne l'avais jamais vu tenir autre chose qu'une bêche (dehors) ou une boîte en fer à rouler les cigarettes (à l'intérieur). « Tu devrais lire *La Terre*. » J'ai lu *La Terre*. Et puis j'ai gloutonné tout le reste de Zola.

« Reprenez r'avec moi tous en chœur »

Je me demandais pourquoi, dans *Pas de boogie-woogie*, Eddy Mitchell, à la radio, chantait « Reprenez r'avec moi tous en chœur » au lieu de « z'avec moi » – ah, les liaisons en français, tout un poème ; n'ayez crainte, on y reviendra. Je corrigeais les rédacs des copines qui ne se posaient pas ce genre de questions. J'aimais ça et apprendre

l'anglais. Je n'en tirais aucune conclusion. « Avec les mots, on ne se méfie jamais suffisamment », c'est écrit dans *Voyage au bout de la nuit*.

J'ai retrouvé il y a peu, entre les pages d'un *Assommoir* qui sentait fort la cave humide, une lettre de vacances signée de Valérie, mon inséparable de quatrième et de troisième⁴ (rappel historique à l'intention des moins de trente-cinq ans : *avant* le téléphone portable, les ados, surtout les filles, s'envoyaient de vraies lettres, en papier). En substance, un certain copain n'était pas contre l'idée de sortir avec moi mais n'osait pas me le demander parce que si je refusais il ne s'en remettrait pas, déjà qu'une autre copine avait dit non. Valérie suggérait que je lui fasse savoir par retour du courrier si j'étais d'accord, elle transmettrait l'information à qui de droit, et hop, l'affaire serait ketchup, comme on dit au Québec. J'ai dû répondre par la négative, ou bien, le temps qu'arrive ma réponse, il avait changé d'avis, ou encore la fille à qui il avait demandé avant moi avait finalement accepté – en tout cas, je n'ai jamais eu d'histoire avec ce garçon-là. Il faut reconnaître que les relations amoureuses prépubères, à la différence de l'orthographe, ont beaucoup gagné en efficacité depuis l'invention du SMS.

Mais ce qui m'a assise sur mon lit du ^{xxi}e siècle, c'est le post-scriptum de la lettre : « Je t'ai mit plein de faute exprèt pour te faire plaisir. Tu pouras les corigé en rouge. » *Whaaat ?!* Si le reste du courrier, avec son contenu bouleversant de révélations romantico-boutonneuses, me rappelait vaguement quelque chose, ce P-S. s'était complètement effacé de ma mémoire, sans doute écrasé justement par le caractère ébouriffant du reste du message.

Tout bien réfléchi, j'imagine que Valérie, à qui j'avais effectivement la joie de prêter régulièrement mes services orthographico-stylistiques, n'en avait peut-être pas ajouté autant que ça, des fautes. Si je me souviens bien, elle en faisait pas mal naturellement : soit elle préférerait s'attribuer la gloire de les avoir faites pour mon plaisir, soit elle craignait de se déconsidérer à mes yeux par son orthographe toute personnelle, soit, plus probablement, elle me signifiait de manière subliminale que mes remarques de première de la classe en dictée lui cassaient les pieds. Mais la vraie révélation, c'est que mes copines, à treize ans, savaient déjà ce qu'il me faudrait des décennies pour découvrir : corriger les fautes des autres, j'aimais ça. Elles voyaient la poutre que j'avais dans l'œil quand moi je ne voyais que mes boutons sur le nez.

Valérie m'a invitée à une gigantesque fiesta pour ses quarante ans. Comme on vit avec notre époque et à quelques centaines de kilomètres de distance, on est maintenant surtout amies Facebook. Elle est aujourd'hui à la tête d'un empire de l'auto-école. Comme quoi, on s'en sort très bien sans orthographe. Ses parents auraient été bien soulagés à l'époque s'ils avaient su. La vie leur a ménagé le suspense.

2.

« TCHIMPZILIZIZ », KÉSAKO ?

Sans grande conviction ni conseil avisé, bac obtenu, je suis devenue parisienne et étudiante en langues, ne nourrissant aucun projet particulier, puis je me suis envolée pour une année de jeune-fille-aupariat aux États-Unis. J'y ai appris beaucoup. D'anglais, d'abord. De la meilleure façon de passer l'aspirateur sur une moquette bouclée ensuite – il faut croiser les allers-retours de la brosse, m'expliqua Mrs Beer, clairement déçue par les talents ménagers de sa « *French au pair* ». De l'art délicat de vivre le cul entre la chaise de l'invitée française qui fait chic et celle de l'employée de maison sans papiers et sous-payée, une position dont l'architecture complexe mériterait un livre en soi. De la manière, encore, de se maintenir à distance raisonnable – 6 000 kilomètres, c'est tout juste raisonnable – d'un divorce parental sanglant.

Le Bazar de l'Hôtel de Ville, profitant de mon retour dans l'Hexagone, a décidé d'ouvrir un service pompeusement intitulé « Welcome Desk » pour faire moderne et attirer le touriste anglophone. Je n'avais pas vingt ans, à la radio Cookie Dingler chantait « Être une femme libérée, tu sais, c'est pas si facile », ma feuille de paie indiquait « hôtesse-interprète ». J'ai appris à décrypter l'accent australien et l'accent indien – c'est plus laborieux, parce que les gens font non avec la tête quand ils veulent dire oui –, à diriger vers l'office du tourisme ceux qui croyaient pouvoir réserver une chambre (« *Why ?! Is this not Hôtel de ville ?* »), à comprendre que le mot « Tchimpziliziz » prononcé avec les deux mains ouvertes vers l'avant à hauteur du bassin dans une posture d'impuissance signifie « Comment diable se rend-on aux Champs-Élysées ? », à pointer le matin et le soir en glissant une carte en

plastoc dans une machine qui comptait les minutes de retard mais pas les heures sup, à payer des factures EDF, à vivre seule – un temps. Puis en couple. Puis à devenir maman. Trop jeune, pensa-t-on autour de moi. Collègues, copines, voisines, famille – pas mal de nos contemporains semblent avoir une idée précise de l'âge, ni trop avancé ni prématuré, auquel il est bon de procréer.

Soudain, quel métier je faisais, je m'en fichais pas mal. Une petite main en forme d'étoile de mer dodue si incroyablement douce se posait sur mon genou et le monde était dans cette main. J'étais maman. C'était compliqué, tendre, sucré, drôle et triste, et rien jamais n'avait été plus riche. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire de mieux. On l'a appelé Robin. Il va avoir trente ans. Huit de plus que moi à sa naissance. Je n'ai jamais changé d'avis : je n'aurais rien pu faire de mieux.

Un bonbon sur la langue

Ça rime pas

Certains mots ne riment avec aucun autre. C'est le cas notamment de : belge, goinfre, meurtre, monstre, pauvre, quatorze, quinze, simple et triomphe.

Une vache qui pisse dans un tonneau

D'où vient cette comptine qui sert à plouffer dans les cours de récré : « Une-vache-qui-pisse-dans-un-tonneau-c'est-rigolo-mais-c'est-salaud » ? Avoir un enfant, c'était comme une vache qui pisse dans un tonneau. Aussi compliqué que prodigieux. Énorme. Tenez, juste un souvenir...

Mon fils a cinq ans. Il mesure un peu plus d'un mètre, il n'est ni plus stupide ni moins qu'un autre. Mais il a cette manie de me poser des questions que je ne me pose pas, certaines que je me souviens m'être posées un jour, d'autres auxquelles je n'ai jamais songé. Cette façon qu'il a de me

jeter à la figure l'incongruité du monde, les bizarreries des ambitions humaines, la violence de la nature et l'horrible beauté de la Terre... ça date du jour où il a su faire une phrase, et même sans doute d'avant.

Et pour lui expliquer la vie, je suis bien obligée de la regarder. Et de me regarder. Au secours, il me flanque tout par terre, cet inlassable poil à gratter, avec ses grands yeux marron qui attendent de moi la réponse à tout ! Un exemple ? Facile. On est tous les deux dans la voiture. Je conduis, il est assis derrière. Il fait nuit.

– Manman, je mange bien, maintenant, hein ?

– Oui, mon amour. (Distraitement.)

– Et même, je mange très proprement.

– Oui, très proprement, mon chéri.

Je commence à me demander où il veut en venir. Mon sixième sens – celui de la maternité – m'avertit que ça sent le roussi.

– Manman ?

– Oui ?

– Si je mange bien, je meurs jamais ?

Bon sang, je crois qu'il vient encore de m'enfoncer un pieu dans le ventre – je dis « encore » parce que chez lui c'est une sorte de manie. Je conduis, rappelez-vous : je ne peux même pas le prendre dans mes bras. Qu'est-ce que je fais ? Je mens ou je lui enfonce le pieu dans son petit ventre rond à lui ? Je biaise :

– Si tu manges bien, tu vivras plus longtemps.

– Toi aussi, tu meurs ?

– Ben... oui, mais tu seras déjà un pépé, à ce moment-là, t'auras plus besoin de moi...

– Je veux pas que tu meures.

– ... (gloups !)

– Manman, moi je veux pas mourir.

Ça y est, je vois trouble... Je sens qu'il me supplie de lui mentir. Je rebiaise :

– Tu sais, moi je pense que quand on est mort, on est mort et c'est tout. Mais il y a des gens qui croient qu'on laisse notre vieux corps dans la terre et qu'on s'en va habiter dans les nuages, comme le Père Noël.

Je sens qu'il s'accroche à mes mots comme un presque noyé à une bouée. C'est abominable ce que j'ai envie de le serrer contre moi, une espèce de torture.

– Mais toi, tu crois pas ça ?

– Non. Mais toi, tu peux y croire, si tu veux.

– Je veux.

Il avait eu un peu de mal à s'endormir, ce soir-là. Moi aussi. Et puis voilà, on n'en avait plus parlé. Quelques semaines plus tard, un soir, je l'avais couché et c'était la dixième fois qu'il me rappelait, à chaque fois sous un prétexte différent. J'ai toujours été relativement dévouée, comme mère, mais la onzième fois, je me suis fâchée. Je l'ai vu se retenir, essayer de faire le brave, mais il a fini par éclater : torrent de larmes incontrôlable.

– Ne pleure pas, j'ai fait, je me fâche parce que tu m'appelles pour n'importe quoi, et moi je suis crevée... Tu sais bien que, même si je me fâche, je t'aime toujours. Je t'aimerai toujours, mon chéri.

Je dois préciser que j'ai beau être un ange de patience, il avait quand même l'habitude d'être grondé, surtout quand il cherchait à m'achever avant de s'endormir. J'étais plutôt surprise que le petit savon que je venais de passer ait produit cet effet dévastateur.

– C'est pas vrai que tu m'aimeras toujours : quand je serai mort, tu m'aimeras plus !

Bon sang, revoilà cette vermine de Faucheuse noire. Sa puanteur envahit la petite chambre bleue. Je fais ce que je peux avec mon aérosol minable contre les mauvaises odeurs :

– Je t'aimerai jusqu'à ce que moi je sois morte, et, à ce moment-là, il y aura plein d'autres gens qui t'aimeront.

Il se calme. Je raconte une histoire avec plein de bêtises pour le faire rire. Ça marche. Il rigole. Il s'endort.

Pourtant je sais que cette vieille saleté de camarade est plus forte que moi et toutes mes blagues. Je sais qu'elle reviendra, et je fourbis déjà mes armes ridicules.

Mes copines n'avaient pas encore d'enfants. J'avais besoin de partager. J'ai tapé cette histoire sur le clavier du gros ordinateur Amiga. Je l'ai appelée « Mon fils, il veut pas mourir », et terminée ainsi :

Ne croyez pas que mon fils passe son temps à se poser de graves questions : juste en ce moment, tandis que je claviote ces mots sur mon ordinateur, il pleut à torrents, et lui il est dehors, il fait des bulles avec un truc à bulles, en hurlant tout seul : « C'est la fête au village ! C'est la fête au village ! »

J'ai écrit deux autres chroniques, « Mon fils, il veut pas faire l'amour », inspirée des récriminations d'Élodie, sa fiancée de grande section de maternelle, et « Je commençais à regarder les dames », qui racontait une grosse attaque de culpabilité survenue après que j'avais laissé mon petit dans la voiture le temps d'une file d'attente interminable à la boulangerie.

« *Après que j'avais* »

Contrairement à *avant que*, qui implique une notion d'éventualité, d'action encore à venir, envisagée, *après que*, marquant un fait accompli, est suivi d'un indicatif. *Avant que je l'aie* laissé dans la voiture ; *après que je l'avais* laissé dans la voiture.

On était en l'an 5 ou 7 avant Internet. J'ai imprimé tout ça sur l'imprimante à aiguilles, et j'ai envoyé ma liasse de papiers dans toutes les rédactions dont j'ai pu dégoter l'adresse, avec des vrais timbres et tout. À l'époque, spammer, ça demandait des fonds.

Un jour, le téléphone (fixe ; un engin pas pratique, relié au mur par un cordon) a sonné : le mensuel *Famille Magazine* s'intéressait à mon idée. « Est-ce que vous pensez pouvoir tenir un an ? » a demandé Michelle de Wilde, la rédactrice en chef adjointe. « Douze chroniques ? – Onze : juillet-août, c'est un numéro double. – Bien sûr », ai-je menti comme une arracheuse de dents. Je n'étais pas du tout sûre de pouvoir tenir un an. Richard Branson, le fondateur de Virgin, a dit (depuis) quelque chose du genre : « Si on vous propose un truc fabuleux que vous n'êtes pas sûr d'être capable de faire, acceptez. Ensuite, apprenez à le faire. »

Cette petite aventure a duré jusqu'aux dix-huit ans du lardon, sous le titre générique de « Au secours, mon fils m'apprend la vie ! »⁵. Chaque texte se terminait sur un « Allez, salut, bande de parents ! » ; et bande il y a eu, ces chroniques et leur héros ayant séduit un petit fan-club, dont j'ai reçu moult lettres attristées quand l'aventure s'est terminée sur le thème : « Dites donc, on s'y est attachés, à votre mouflet. Comment on fait pour avoir de ses nouvelles, maintenant ? » Mais pas à tortiller, la redac chef a été intraitable : mon fils était trop grand ; ses chaussures pointure 45 dépassaient du magazine. Entre-temps, mes chroniques étaient aussi allées se balader sur les ondes de

France Inter. Pour la radiophage que je suis – bien sûr, on peut se nourrir par les oreilles ! –, c'était une sorte de « cerise sur le sundae », comme disent les Québécois. Les chroniques en direct à la radio, c'est ma version du saut à l'élastique : mains moites, envie de faire pipi à la dernière seconde, le rouge s'affiche, c'est ton tour, tu ne vas pas faire pipi et en plus il faut que tu les amuses. Ça dure trois minutes, pas le temps de se planter, ma vieille. Et après c'est : « Wah ! J'l'ai fait ! » Puis : « Quand est-ce que je recommence ? – La semaine prochaine. – Ah ouais ? Pas avant ? » Le saut à l'élastique, vous dis-je.

J'étais alors devenue rédactrice pour une agence de publicité. J'écrivais des communiqués de presse et des journaux d'entreprise. Pas palpitant ? Peut-être. C'était des mots, ça c'était beau. Plus tard, une petite annonce de hasard m'a transformée en rédactrice spécialiste de l'éducation supérieure et des grandes écoles, et un coup de fil deux ans après, en rédactrice en chef adjointe d'une publication Internet destinée aux professionnels de santé. Ce journal était si petit que j'en assurais aussi le secrétariat de rédaction – un métier que j'ai appris... plus tard, quand le groupe de presse Internet qui m'employait a mis la clé sous la porte, et moi à l'ANPE, qui ne s'appelait pas encore Pôle emploi. Entre-temps, j'avais rencontré Nelly, ma première correctrice.

Un bonbon sur la langue

Le verbe *bayer* ne s'emploie que d'une façon : comme dans ce chapitre, dans l'expression *bayer aux corneilles*, qui signifie « rêvasser ». À ne pas confondre avec le *bâiller* du *bâillement*, ni avec *bailler* sans accent, qui lui aussi ne s'utilise que dans une expression, *la bailler belle*, signifiant « en faire accroire, abuser quelqu'un ».

3.

CORRECTEUR, ALLÔ DOCTEUR ?

« Ouais, hmpf, mais bon, hmpf, c'est quoi au juste, une correctrice ? » souffle ma coaquagymnaste entre deux enfoncements subaquatiques de frite géante en plastique fluo raffermissseurs de triceps. Elle a raison, cessons de tourner autour du cassetin – l'ancre de la correction, vous vous souvenez ? Le métier des correcteurs « consiste à valider tout texte publié, tant sur le fond (vérification des données, exactitude des faits relatés) que sur la forme (orthotypographie, syntaxe) », et ce « quel que soit son support, électronique ou papier, afin d'en rendre la lecture la plus aisée et agréable possible⁶ ».

Le correcteur, comme son alter ego à double chromosome X, la correctrice, applique les règles typographiques (une phrase commence par une majuscule), grammaticales (le verbe s'accorde en genre et en nombre avec son sujet) et orthographiques (*bijou*, *caillou*, *chou*, *genou*, *hibou*, *joujou* et *pou* prennent un x au lieu d'un s au pluriel, à la différence de *clou*, *matou*, *coucou* ou *biniou*). Nous reviendrons largement sur cet aspect, qui représente l'essentiel de ce que l'on attend de lui – et d'elle.

Plus méconnu est le rôle du correcteur dans la détection d'éventuelles incohérences de fond. Un exemple ? Non, le prix Renaudot 2007 de Daniel Pennac n'est pas « Chagrin d'amour », mais *Chagrin d'école*. Une erreur que j'ai rectifiée trois fois dans les jours qui ont suivi l'attribution du prix sous des plumes différentes du journal *Le Monde*, pour le compte duquel j'officie depuis une décennie bientôt. Attendant lapsus révélateur des chagrins intimes des journalistes ?

« Oh là là, mais tu es une bête en orthographe alors ! Je ne vais pas oser t'envoyer le mail que je t'ai promis... »

Non, *encore ?!* J'entends ça dix fois par mois. Mais siii, aquacopine, par pitié, envoie-le-moi, ton mode d'emploi du reboostage des fessiers ramollos !

Ça me rappelle un truc. Quand j'avais neuf ou dix ans, mon institutrice de mère est devenue psychologue scolaire – après un passage complémentaire sur les bancs de la fac. En ces temps farouches où, tonton Sigmund ayant à peine refroidi dans sa tombe, la psychologie ne trônait pas dans les magazines féminins entre l'horoscope chinois et le courrier du cœur de la télé-réalité, combien de fois ai-je entendu : « Oh là là, vous êtes psychologue, je ne vais plus oser rien dire ! » Ça l'agaçait, ma mère, ces gens qui se figuraient qu'elle lisait en eux comme dans un livre. Du coup elle est devenue directrice d'école. Enfin, peut-être pas « du coup » ; toujours est-il que c'est ce qui s'est passé. Aujourd'hui, joyeuse retraitée de l'Éducation nationale, vous la trouverez tournant la manivelle d'un orgue de Barbarie en chantant à tue-tête des histoires de « culottes » et de « bottes de moto », de « rate qui s'dilate » et autres « Mexico, Mexi-hiiii-coooo, sous ton soleil qui chant-euh hiii », dans les mariages, les bar-mitsvah, les maisons de repos et pendant les semaines commerciales du beaujolais nouveau. La psychologie, au même titre que le journalisme, « mène à tout, à condition d'en sortir », comme disait en parlant de son premier gagne-pain un dénommé Jules Janin, homme de presse devenu dramaturge dont la postérité n'a guère retenu que cette phrase.

Revenons donc à nos moutons orthographiques. Je ne vais certes pas renier ma profession pour si peu, mais je suis franchement contrariée qu'elle effraie. J'adore recevoir du courrier, papier ou virtuel, même aussi grêlé de fautes que le visage d'un ado boutonneux. Les fautes, je les *aime*.

« Le correcteur, c'est juste une sorte de médecin des mots mal fichus ! » encouragé-je l'intimidée du clavier. On se déshabille facilement devant un médecin, on en a besoin, on se dit qu'il en a vu d'autres. Le correcteur aussi, il en a vu d'autres, des fautes. Il ne voit même que ça. C'est son gagne-pain, les fautes. Je dirais même : qui aime bien les fautes corrige bien les fautes.

L'orthographe souffre d'une espèce de paradoxe : on l'a qualifiée, comme par dépit amoureux, de « science des ânes », alors que, à l'inverse, une orthographe par trop récalcitrante peut vous faire passer

pour un baudet du Poitou. L'orthographe n'est pas davantage la science des ânes que les entorses à l'orthographe ne trahissent des neurones en compote. Sans doute le traumatisme du bonnet d'âne est-il d'autant plus puissant qu'il remonte aux zéros en dictée de l'enfance.

« Je tem plu »

À la différence des fautes « officielles », celles qui sont imprimées dans la presse, dans les livres, ou même sur les enseignes des commerces – tous supports qui, par simple respect pour ceux qui les lisent, devraient simplement être révisés par un professionnel –, les fautes commises en amateur, toutes celles qui pullulent dans la rue et sur Internet tel un joyeux troupeau de sauterelles saoules me font des clins d'œil, m'attendrissent, m'amuse, me réjouissent, m'épatent parfois. Vouloir que nul ne commette de fautes, ce serait comme interdire à tout un chacun de prendre des photos de vacances avec son téléphone portable sous prétexte que les pros font de meilleurs clichés. Oui – et alors ? Certaines erreurs, celles des enfants par exemple, si poétiques, frappent souvent par leur esprit, leur créativité. Tenez, mon fils à moi venait à peine d'entrer au CP quand...

– Qu'est-ce que tu as ? Tu as mal quelque part ?

On est dimanche, il est... hmm... laissez-moi jeter un œil au radio-réveil... il est 6 h 03 du matin, et il vient de me secouer dans mon lit.

– J'arrive pas à ouvrir la bouteille de jus d'orange.

Effectivement, il me la tend. Je n'en crois pas mes yeux bouffis de sommeil.

– Et c'est pour ça que tu me réveilles ?!

– Ben... oui.

(Là, il commence tout juste à se demander s'il n'aurait pas fait une boulette.)

– Est-ce que tu as vu l'heure qu'il est ? Retourne te coucher. Je ne veux pas te voir avant 8 heures.

J'avoue que le ton que j'adopte – à cette heure-là, j'ai assez peu de tons en rayon – est légèrement... comment dire... hargneux. Oui, bon, j'avoue.

L'important, sur le moment, c'est que ça semble fonctionner drôlement

bien. Il ne proteste pas. Il n'ouvre même pas la bouche. Sans hésiter une seconde, il rebrousse chemin avec sa bouteille récalcitrante. Je n'entends plus un bruit. Il a dû retourner se coucher. Je vais pouvoir me rendormir. Volupté...

Tiens, je ne suis pas très bien de ce côté-là... Je me retourne... Je soupire... Le plaisir flemmard de replonger dans le sommeil. C'est si bon... Quand même, je n'ai pas été gentille. Il doit être tout triste, dans son lit. Il voulait du jus d'orange, voilà tout. C'est tout de même pas de sa faute s'il ne pouvait pas l'ouvrir, avec ses petites mains. Je suis un monstre d'égoïsme, une marâtre, la belle-mère de Blanche-Neige ! Si ça se trouve, il pleure.

6 h 11 : je suis debout. Je cours, je vole, prête à consoler, à ouvrir toutes les bouteilles du monde. Dans la demi-obscurité, sur le seuil de la chambre, je trébuche sur un obstacle. J'allume, c'est le pied de mon fils. À l'autre bout de son corps, ses mains sont occupées : la gauche renferme un gros feutre jaune (il est gaucher), tandis que la droite soutient sa lourde joue. Tout calme, il est installé à quatre pattes sur la moquette du couloir.

– Bonjour, chéri. Fais voir ton beau dessin.

Il me le tend.

Émotion : ce n'est pas un dessin, ce sont des mots. C'est la première fois qu'il écrit autre chose que son prénom. J'en ai la larme à l'œil. Tellement que je ne parviens pas à lire – d'autant qu'il a écrit en jaune. Un essuyage oculaire plus tard, je discerne, en majuscules, sur toute la largeur d'une belle feuille blanche de format A4 toute neuve, le message suivant :

« JE TEM PLU ».

Bien. Du coup, figurez-vous que je ne me suis même pas excusée. J'ai quand même ouvert sa bouteille de jus d'orange, parce que je suis drôlement magnanime, comme mère.

Et puis je suis retournée me coucher. Pas très à l'aise. Avec comme une grosse gêne quelque part, où je n'avais pas trop envie d'appuyer.

En sortant du lit, une heure et quelques vagues cauchemars plus tard, j'ai mis le pied sur quelque chose de froid et gluant. Surprise, j'ai dû avoir un mouvement brusque. Il y a eu un splash et un ding. Mon fils a fait irruption dans la pièce, attiré par quelques jurons :

– T'as vu, je t'ai préparé ton petit déjeuner moi-même !

J'ai allumé. Mon pied gauche était chaussé d'une généreuse tartine de miel. À côté, une tasse de thé (froid, on avait évité le pire) s'était répandue sur le plateau et, bien sûr, avait un peu débordé sur la moquette.

Interdit, figé, l'héritier considérait alternativement mon visage et mon pied. J'ai hésité à me recoucher, mais le miel dans les draps... En attendant une meilleure idée, je me suis contentée de soupirer.

– Regarde, a finalement chuchoté mon garçon.

Il désignait un morceau de papier qui flottait sur le plateau. J'ai sauvé du naufrage le truc dégoulinant. Ça disait :

« BON JOUR MAMAN ».

Cette histoire, racontée à l'époque dans *Top Famille*, démontre plusieurs choses. 1. Quand *Homo sapiens* a un message à faire passer, le plus simple, c'est encore de parler. 2. Si l'interlocuteur n'est pas disponible, trop loin – ou endormi, pourquoi pas –, écrire est une bonne solution. L'essentiel, c'est que le message passe. « Je tem plu », j'ai parfaitement compris. Vous aussi. L'héritier n'avait pas encore appris la conjugaison des verbes du premier groupe, pourtant, je crois bien que le fait qu'il exprime sa colère avec ses propres mots, bien à lui, et même sa propre orthographe, rendait son message plus fort encore. Et que dire de « bon jour » en deux mots ? C'est exactement le sens propre du mot *bonjour*, le vrai souhait profond que l'autre passe une bonne journée.

Les « fautes » des petits permettent parfois de redécouvrir, émerveillé, le vrai sens des mots. Un peu comme celles des étrangers qui découvrent notre langue et notre pays. Emma, une jeune Britannique fraîchement débarquée à Paris avec qui j'ai travaillé comme interprète au BHV, se demandait ce qu'étaient devenus les ponts un à huit à Paris, puisque nous avions un « pont neuf ». Quand j'ai expliqué en rigolant que *neuf* était synonyme de *nouveau*, elle s'est moquée de moi en me montrant dans un guide que c'était le plus vieux pont de Paris. Avouez qu'il y a de quoi en perdre son latin.

La langue n'est pas gravée dans le marbre. Comme son homographe et homophone de chair et de sang, elle est un muscle souple qui habite notre bouche. Elle appartient à ceux qui la parlent, à ceux qui l'écrivent. Si elle est langue vivante, c'est grâce à eux. Le français appartient aux francophones, quels que soient leur âge, leur origine, leur niveau d'orthographe. S'ils sont suffisamment nombreux à faire la même faute... elle devient la norme, et cesse tout bonnement d'en être une. Fautons ensemble !



Un bonbon sur la langue

Chef-d'œuvre académique

Quand je vous dis que la langue n'est pas gravée dans le marbre, voici le pluriel indiqué par le dictionnaire de l'Académie française pour le mot *chef-d'œuvre* :

- en 1694 - *chefs-d'œuvres* ;
- en 1718 - *chef-d'œuvres* ;
- en 1740 - *chefs-d'œuvres* à nouveau ;
- en 1762 - *chef-d'œuvres* ;
- en 1798 - *chefs-d'œuvres*, le retour des deux s ;
- en 1835 - *chefs-d'œuvre*, comme aujourd'hui... jusqu'à la prochaine réforme !

4.

À L'ÉCOLE DES CORRECTEURS

Il y a des rencontres qui sont comme des contes pour enfants. Je cherchais un nouvel appartement. Quand on a grandi, comme moi, en liberté, courant entre les bouses de vache et les primevères des sous-bois un chien bâtard sur les talons, dans un appartement parisien, on se sent cornichon en conserve : tassé, nombreux, anonyme, vert nausée. Sans compter la douleur de ne pas pouvoir prendre l'apéro au soleil à moins de 15 euros par tête de pipe, hors cacahuètes. Mais bon, puisque c'était de presse que je vivais désormais, impossible de m'éloigner de la capitale : il me fallait rester à portée de métro. Le secteur professionnel que j'avais choisi était sinistré – j'avais déjà fait les frais de deux licenciements économiques pour le savoir : si je voulais avoir la moindre chance d'y gagner ma pitance, il s'agissait au moins d'habiter là où s'écrivaient les journaux.

Après une trentaine de tristes visites immobilières plus ou moins val-de-marnaises, je m'apprêtais à signer une offre pour un trois-pièces sans charme mais commodément 1. dans mes moyens et 2. situé au pied du métro. Et puis cette petite annonce m'est tombée sous les yeux. Une maison ? *Une vraie ?!* Dans mon budget ! Je suis allée visiter avec mon préado – le bébé de tout à l'heure. La maisonnette était au fond d'une cour, cachée derrière un petit immeuble de deux étages. Il y avait une haie, une terrasse juste assez large pour dîner avec deux ou trois amis, une dame brune qui arrosait ses fleurs a levé vers nous un grand sourire.

« C'est ici ! »

Robin et moi, on s'est regardés. Coup de foudre fois deux pour les lieux. Suivi d'un immédiat patatras : un jeune couple venait de visiter.

Ils achetaient la maison. *Quoi ?!* Est-ce qu'on voulait entrer quand même ? Mais oui, bien sûr, on était là. Tout au long de la visite (long est un grand mot, la maison ne mesurant pas plus de 60 mètres carrés sur trois étages, le dernier si mansardé qu'on y tenait à peine debout au milieu de l'unique pièce). Tout au *court* de la visite, donc, je pensais c'est impossible. Impossible que cette maison ne soit pas pour nous. Elle était si jolie. Une vraie cabane en pain d'épice. Et c'est quoi, cet ordi ? Vous travaillez à domicile ? Et ce dictionnaire anglais-français ?

Je travaille dans la presse. Et aussi dans l'édition, comme traductrice anglais-français.

Moi aussi ! Et re-moi aussi⁷ !

La moitié des livres que je voyais sur les étagères, je les avais. L'autre moitié, j'avais envie de les lire. La maison, après tous les appartements à cache-radiateurs dorés sur tranche, salle de bains en faux marbre ou vélo d'appartement rouillant tristement dans une chambre au lit défait et draps douteux, c'était le premier endroit où j'avais envie de poser mes affaires. Même pas besoin qu'elle déménage les siennes. Un coup de foudre, je vous dis. Et même pour la propriétaire. Son sourire. Son gros chien puant approximativement labrador qui s'appuyait si gentiment contre nos jambes de tout son poids d'obèse aimant. Tout. J'adorais tout. « Madame, c'est pas possible que cette maison m'échappe. C'est ma maison. Elle me cause. Madame, je paie plus qu'eux. – Ben non, c'est pas possible, j'ai donné ma parole. – Évidemment. Si jamais jamais jamais la vente n'allait pas à son terme, surtout, vous me promettez... – Bien sûr, bien sûr. »

On est repartis la tête basse ; la mienne pleine d'interrogations limite mystico-superstitieuses à base de c'est pas possible qu'un coup de foudre maisonnesque de cette dimension n'ait pas de suite. Je ne comprends pas. Cette maison, elle était pour moi. « La preuve que non », m'a dit ma mère, rationnelle. En attendant, je n'avais plus envie d'habiter nulle part ailleurs.

Deux semaines plus tard, je vois encore où j'étais, près du métro Saint-Germain-des-Prés, quand mon téléphone portable a vibré dans ma poche, l'écran affichait « Proprio de la maison ». Les jambes en points de suspension, je me suis assise sur un banc.

Le prêt du jeune couple avait été refusé.

Je doute que la férocité des calculs d'une banque ait jamais rendu

quelqu'une plus heureuse. Les astres s'étaient alignés. Que je ne l'aie pas, cette maison, c'était pas possible. Donc je l'avais eue. Nelly la vendait pour acheter celle d'en face. On est devenues amies, forcément.

Le goût du rouge

Le groupe de presse Internet qui m'employait venait d'exploser avec ce qu'on appelait la « bulle Internet ». Je me suis mise à traduire des livres, des articles pour *Le Nouvel Obs* et *Sciences et Avenir*. Je ramais pour trouver des piges – la pige est à la presse ce que le travail à la tâche est aux autres professions. Je continuais la chronique « Au secours, mon fils m'apprend la vie ! » dans *Famille Magazine*, qui était devenu *Top Famille*, heureusement, mais c'était loin de suffire à faire tourner le micro-ondes. « Tu devrais faire une formation de secrétaire de rédaction, m'a conseillé Nelly. Tu trouverais des piges plus facilement. »

J'avais déjà un peu goûté au métier de « SR », comme l'abrège le jargon de la profession, quand je travaillais sur le web. J'avais aimé son caractère multitâche, sa place entre la rédaction et la technique, l'intellectuel et le quasi-manuel, qui seyait à mon goût de « l'entre-deux-chaises ». Précisons que le secrétaire de rédaction n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'on désigne communément sous le nom de *secrétaire*. C'est un journaliste qui, au lieu de recueillir et de rédiger l'information, œuvre à sa lisibilité. Le SR rédige la plupart des titres, légendes, encadrés. Véritable cheville ouvrière de la rédaction, dans la presse magazine il fait aussi de plus en plus souvent, tant bien que mal, office de correcteur.

Une formation de SR ? Quelle bonne idée ! À l'issue d'un minicauchemar administrativo-ANPEïque d'une petite année, je décroche ce graal. Dommage, d'après Nelly, que ce ne soit pas à l'école du Syndicat des correcteurs, où elle-même a appris le métier de correctrice vingt ans plus tôt⁸. C'est à la fois la plus réputée et la plus sérieuse. Enfin, si inconnue au bataillon qu'elle soit, cette formation ne pourra qu'accrocher une nouvelle corde à mon arc – qui à ce stade commence déjà à ressembler à une harpe.

Le stage commence à Pantin, en novembre 2003. Le premier jour,

pendant le tour de table où chacun est invité à présenter son parcours – nous sommes une quinzaine d’aspirants SR, tous inscrits à l’ANPE, presque tous à la suite de l’écèlement de la « bulle Internet » –, mon regard se promène dans la salle. Des dictionnaires qui ont vu des jours meilleurs sont empilés sur une étagère. Sur la tranche, écrit au marqueur en capitales d’imprimerie, le nom de l’école du Syndicat des correcteurs, qui a simplement changé d’appellation et de domicile. Saperlipopette, je suis bien sur les traces de Nelly !

Pour une fois, je ne vais pas apprendre sur le tas : on va m’enseigner un métier. Et effectivement, en quatre mois, me voilà une vraie secrétaire de rédaction. Je reste rédactrice, puisque je continue ma chronique fistonnesque, mais j’apprends enfin dans le détail une profession qui réunit tout ce que je sais déjà faire... à peu près : écrire, titrer, mettre en page si nécessaire, tenir compte et décider de l’emplacement des pages de pub sur le chemin de fer⁹, rallonger le texte si nécessaire, le couper quand il est trop long.

Couper : mon activité favorite. On vous livre un article de 4 000 signes¹⁰, pour un emplacement de 3 500. Débrouillez-vous, coupez 500 signes, conservez toutes les infos, n’aplatissez pas le style. J’adore. Cerise sur le gâteau : faites en sorte que le rédacteur ne se rende pas compte que vous avez coupé. Le truc ? Ôter le « gras », les adjectifs surnuméraires, les adverbes superflus, les *mais* ou les *et* en début de phrase – essayez : un *mais* ou un *et* en début de phrase est rarement indispensable. C’est comme un petit jeu, un quiz (ah, tant qu’on y est, écrivez *quiz* avec un seul *z*, comme les dictionnaires le prévoient, même s’il a l’air nettement plus sorcier avec deux *z*).

Sans compter que, bien souvent, en coupant un texte, vous l’améliorez, vous le rendez plus percutant, plus efficace. Certes, il y a des limites. On vous livre parfois un texte de 12 000 signes à faire entrer au chausse-pied dans un espace prévu pour 3 500. Là, soit on choisit un seul aspect de l’article au détriment des autres, soit c’est *Massacre à la tronçonneuse* !

Puisque l’école était une émanation du Syndicat des correcteurs, et puisqu’un SR ne peut plus raisonnablement espérer trouver un emploi s’il n’est pas capable de tenir *aussi* le rôle de correcteur, bien entendu, la formation comprenait une grande part d’orthographe.

J’ai appris à maîtriser sur le bout des doigts les signes de correction,

ce code un brin cabalistique par lequel le correcteur indique en rouge sur la copie les modifications à apporter. J'étais si passionnée, excitée, immergée dans cette formation que je n'en fermais pas l'œil de la nuit. Physiquement et mentalement, j'avais du stylo rouge plein les doigts. Partout, je voyais des « H aplatis » – le signe que l'on trace sur des caractères à supprimer, un trait vertical rouge avant le mot, un trait vertical après, un trait horizontal entre les deux, ce qui donne un H majuscule, si l'on veut, mais alors trèèèèè long. La couleur rouge elle-même fait partie du code. Souvent les apprentis correcteurs répugnent à utiliser cette teinte affirmée, professorale, donneuse de leçons. Essayez un peu une autre couleur : c'est un concert de protestations. « Tu as corrigé en *noir* ? ! Mais comment on va savoir que c'est toi qui as corrigé ? » Il est vrai que d'autres intervenants sont susceptibles de porter des modifications sur le texte imprimé : éditeur, rédacteur en chef... Le correcteur corrige en rouge, un point c'est tout. On démarre au feu vert, on n'habille pas un petit garçon en rose, on corrige en rouge.

Quelques signes de correction

Cette petite phrase a été spécialement écrite	≠
par Victor Hugo pour vous donner une idée	moi H
de la drôle de bobine des signes de correction.	r h
Ce n'est qu'un échantillon, évidemment.	I
En cas de curiosité, les vous trouverez tous,	U /
par exemple, dans le <u>Dictionnaire d'ortho-</u>	
<u>graphie et d'expression écrite</u> d'André	
Jouette, éditions Le Robert.	L /

changer un mot
insérer une lettre
supprimer l'espace
intervertir des mots
composer en italique
composer en capitales

Des « H aplatis », j'en traçais en imagination à longueur de journée. Entraînée que j'étais à traquer la faute partout, conditionnée, je sentais la chatouille du stylo rouge même quand j'écoutais la radio. Il y a toujours un moment où l'on annonce le détail de ce que le ministère de la Santé se propose de faire « afin de pallier à la pénurie de vaccins contre la grippe » (le verbe *pallier* se suffit à lui-même : on ne pallie pas à quelque chose, on pallie quelque chose ; notons par la même occasion que le *palier* de l'escalier, lui, n'a qu'un *l*, même si l'escalier comporte des tas de marches). Ensuite intervient l'expert « ès Front national ». Re-stylo rouge mental : la préposition *ès* fait florès ; certes, elle sonne plus chic que le banal *en*... sauf quand elle est employée de traviole, ce qui est le cas une fois sur deux : *ès* est la contraction de *en les*, donc un pluriel. Je ne peux pas consulter mon *expert ès orthographe* ; en revanche je peux consulter mon *expert ès fautes*.

Anne Boquel et Étienne Kern, dans leur rigolo ouvrage *Les Plus Jolies Fautes de français de nos grands écrivains*, rappellent la mésaventure arrivée à Baudelaire, qui dédicaça ainsi ses *Fleurs du mal* : « Au poète impeccable / au parfait magicien ès langue française / à mon très-cher et très-vénéré / maître et ami / Théophile Gautier / avec les sentiments / de la plus profonde humilité / je dédie ces fleurs malades. »

« S'apercevant de son erreur en recevant les premiers exemplaires imprimés, racontent les auteurs, il n'eut d'autre choix, face à la catastrophe, que de corriger les exemplaires qu'il distribuait autour de lui en remplaçant "ès langue française" par "ès langues françaises" avant d'opter, lors de la réédition de l'œuvre en 1861, pour un plus satisfaisant "ès lettres françaises". » Comme quoi, même les plus grands... Ça décomplexe, non ? « Les fautes des autres, c'est toujours réjouissant », a écrit Gide.

Quant à moi, je me retenais à grand-peine de corriger sans cesse tous ceux qui m'entouraient dès lors qu'ils commettaient la moindre

entorse à la règle établie. Je me souviens notamment des cours d'aquagym – déjà – dont le prof avait une manière bien à lui de s'exprimer. Je corrigeais mentalement en rouge le texte de ses consignes. Le plus difficile était de le faire en écoutant la suite – et en silence, histoire de ne pas me faire noyer par tout le cours réuni. J'avais du rouge plein les doigts. Plein la tête. J'étais intoxiquée. Ça ne m'a plus quittée. Heureusement, la période critique de l'apprentissage passée, j'ai cessé d'imaginer des H aplatis sur les paroles mal agencées. Et je suis même capable, exprès ou non, d'utiliser moi-même, comme avant, des formules qui mériteraient un bon coup de stylo rouge. Ouf !

Un bonbon sur la langue

Squelette n'est pas une fille

Squelette est le seul mot masculin qui se termine par *ette*. Il en existe quelques autres, mais tous sont composés avec des mots féminins, comme *bébé-éprouvette* ou *casse-noisette*.

Coup de foudre boulevard Malesherbes

La formation se terminait par un stage pratique de trois semaines, qui se révéla pénible. J'avais commis l'erreur de demander à un rédacteur en chef pour qui je faisais des traductions de l'anglais s'il acceptait de m'accueillir comme stagiaire dans son équipe. L'unique secrétaire de rédaction en fin de carrière qui était en place ne l'entendant pas de cette oreille, elle m'a reçue comme un chien dans un jeu de quilles, évitant autant que possible de m'apprendre quoi que ce soit ou de me confier la moindre tâche. *A posteriori*, j'ai compris qu'elle craignait sans doute que je ne sois arrivée pour la remplacer.

En somme, trois semaines de stage qui m'auront essentiellement enseigné la patience, et que je n'évoque que pour une raison : elles se sont terminées d'une incroyable manière. Comme un conte de fées, une

fois de plus. Le dernier jour, un vendredi, mon téléphone portable sonne. Je m'isole dans un bureau car la rédaction est en ébullition. C'est la première secrétaire de rédaction de *Top Famille*, la chef du service. Ma chronique existe depuis une dizaine d'années, mais c'est la première fois que nous nous parlons. D'habitude, je traite directement avec la rédac chef. Pour la première fois, mon texte est trop court : pourrais-je envoyer un paragraphe supplémentaire ? Mais qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?

« On vient d'ouvrir le champagne, fais-je. On fête les quarante ans du rédac chef là où je travaille.

– Ah bon, vous faites quoi ?

– Un stage. Je termine ma formation de SR ce soir.

– Et après ?

– Après, je ne sais pas.

– Vous pouvez passer me voir lundi ? J'ai besoin d'une SR pour un remplacement de deux semaines...

– Nan ? Sans déc ? »

Sans déc. J'y suis allée. J'ai rencontré Danièle. Coup de foudre amicalo-professionnel immédiat. Idem avec l'autre SR, à temps partiel, Isabelle. Très à l'aise (merci, l'école !), je fais les quinze jours de remplacement... à l'issue desquels il s'avère que je fais si bien l'affaire que la rédac chef me propose de rester.

Je n'ai jamais autant ri ni travaillé avec autant de cœur et de plaisir que dans ce petit bureau du boulevard Malesherbes. Quand un des membres de la rédaction était d'humeur grisâtre, c'est bien simple, il venait se remettre d'aplomb au milieu du trio des secrétaires de rédaction – nous disions « troupe », pour « couple à trois ».

Nous savions que nous avions de la chance de nous trouver là ensemble, d'aimer notre métier, d'aimer les mots et les dictionnaires et de vivre au milieu d'eux, d'être payées pour jongler avec eux, même si c'était pour vérifier s'il y a un trait d'union à *siège-auto* (Le Petit Larousse ne se prononce pas, Le Petit Robert dit « trait d'union ») et où on met le *s* à *chauffe-biberon* quand il y en a plusieurs (cette fois, Larousse et Robert sont d'accord : *des chauffe-biberons*).

Des chauffe-biberons dans les sièges-autos

Les pluriels des noms composés sont des animaux étranges. On écrit des *chauffe-biberons* (pas de *s* à *chauffe*) mais des *sièges-autos*

(deux s). Pourquoi ? Pour mettre au pluriel un mot composé, il suffit de déterminer la nature de ses éléments. Si verbes (*chauffe*), adverbess ou prépositions sont toujours invariables, les adjectifs s'accordent toujours. Les noms s'accordent en général (des *sièges-autos*).

« On a de la chance, hein, les filles ? » disait périodiquement l'une ou l'autre, un sourire benêt sur le visage. Quand je n'arrivais pas à fermer le bouton du petit jean rose taille 40 dans la cabine d'essayage de Monop' ou quand le collègue appelait pour m'informer que mon ado s'était déclaré atteint de la tuberculose ou s'absentait pour cause de troisième enterrement grand-paternel de l'année, je me disais : « C'est pas grave ; demain, je vais travailler. »

Et puis *Top Famille* a fermé. Fin de la parenthèse enchantée. Contrainte et forcée – elle vient d'avoir soixante ans –, Danièle prend sa retraite. Juste avant le licenciement économique qui nous pend au nez (mon deuxième en trois ans), Isabelle et moi apprenons que plusieurs correcteurs du *Monde* prennent eux aussi leur retraite. *Top Famille* appartenant au même groupe de presse, il nous est proposé d'être « reclassées ».

On nous demande si nous acceptons de suivre d'abord une prestigieuse formation de correcteur, la seule qui soit diplômante en France. Forcément, nous sommes d'accord. Elle dure six mois. Dispensée à Pantin – par l'école des correcteurs, bien sûr ! Retour dans le neuf-trois...

Un bonbon sur la langue

Gril et quiz, même combat

Comme *quiz*, *gril* souffre d'un doublement intempestif fréquent de sa consonne finale. Quand il s'agit de celui du four, *gril* ne prend qu'un *l*. Le *grill* avec deux *l* existe, mais c'est un restaurant.

5.

SANS BLAGUE, ÇA FAIT DES FAUTES, UN JOURNALISTE ? UN É-CRI-VAIN ?!

« Mais, euh... ça fait des fautes, un journaliste ? Un é-cri-vain ?! » interroge ma nouvelle aquapote, vaguement incrédule, comme à peu près tous ceux à qui j'avoue comment je gagne mon taboulé.

Sans blague ! Et les médecins ne tombent jamais malades, les nutritionnistes ne mangent ni bonbecs ni chips, les cordonniers sont toujours bien chaussés. Bref, la réponse est : « Ben, oui. » Je n'ajouterai pas « plutôt deux fois qu'une », parce que par rapport à la moyenne de la population, évidemment, ces gens de mots sont de fins lettrés. En revanche, par rapport à la moyenne des dictionnaires... disons qu'ils ont la générosité de laisser du travail aux correcteurs. Car, ne l'oublions pas, sans fautes, plus de correcteurs. Mais ça reste entre nous, n'est-ce pas ? Il y a un secret correctorial comme il y a un secret médical.

Année après année, les études s'empilent qui démontrent une baisse générale du niveau en orthographe des Français, à laquelle chacun attribue les raisons qui lui conviennent ou servent sa cause (trop de SMS, trop de jeux vidéo, trop d'élèves dans les classes, trop de télé...). Selon une enquête menée par le Projet Voltaire, qui publiait en juin 2016 son deuxième baromètre sur « Les Français et l'orthographe », les sondés maîtrisaient 43,25 % des règles, contre 51 % en 2010. Pour l'anecdote, les scores les plus élevés sont ceux des Méridionaux, la nouvelle région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées (Occitanie) en tête. Les plus faibles se situent dans le nord du pays, avec la Bretagne et la région Alsace-Champagne-Ardenne-Lorraine (Grand Est), l'Île-de-France faisant aussi partie de la queue du peloton. À croire que

l'ensoleillement favorise l'acquisition des règles de grammaire.

Les règles les plus difficiles à maîtriser concernent le choix du futur ou du conditionnel (je ferai/je ferais), l'emploi du participe passé avec l'auxiliaire avoir (les fraises que j'ai mangé/mangées) et le temps à choisir après *si* (s'il neige, je prendrai/prendrais mes skis). Si vous en aviez avant de l'ouvrir, quand vous aurez refermé ce livre, vous n'aurez plus de doutes sur ces sujets au moins !

« Je classe les gens en trois catégories, disait Apollinaire. Ceux qui écrivent *Apollinaire* avec deux *p* et un *l*. Ceux qui l'écrivent avec un *p* et un *l*, ceux qui l'écrivent avec deux *p* et deux *l*. » J'en déduis que personne n'écrivait jamais *Apollinaire* avec un *p* et deux *l*, comme il sied. Pauvre garçon, comme ça devait être agaçant. C'est là que je suis contente de m'appeler Gilbert. Certes, Apollinaire, c'est plus joli, mais au moins tout le monde sait écrire Gilbert. Enfin. Presque.

Combien de fois, dans mon enfance, ai-je entendu mon père préciser « Gilbert, comme le prénom » au lieu d'épeler ? J'avais trouvé cette formule si habile (oui, bon, j'avais huit ou neuf ans) que je l'ai reprise à mon compte. Je dis moi aussi « Gilbert, comme le prénom », et à chaque fois je pense à mon père. Pourtant, il arrive de plus en plus souvent que mon interlocuteur m'adresse un regard aussi vide que la plage d'Houlgate un matin de novembre : je pense que certains écriraient sans sourciller *Gilberd*, *Gilberg* ou même *Jilber*. Serait-ce parce que le prénom Gilbert est totalement passé de mode ? Je n'ai pas reçu beaucoup de faire-part de naissance de bébés Gilbert, ces dernières années, c'est vrai.

L'orthographe, c'est comme l'orthodontie

Les fautes d'orthographe existaient bien avant cette chute du niveau de langue, mais naturellement, les auteurs, qui ne sont pas moins français que les autres Français, suivent le mouvement. Eux aussi ont besoin de « redresseurs d'écriture » – l'orthographe, du grec *orthos*, « droit », et *graphein*, « écrire », c'est la « droite écriture », comme l'orthodontie est la « droite denture » et l'orthophonie la « droite parlure ». Même si les gens de plume sont confortablement assis sur le

dessus du panier orthographico-linguistique, la pratique quotidienne de la correction révèle que les vieux de la vieille sont, en moyenne, nettement plus solides en orthographe – ou plus soucieux d'elle, puisque bien souvent il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour lever ses doutes, chose qu'ils font peut-être plus volontiers que la jeune génération. Les vieux journalistes sont aussi plus respectueux des correcteurs et de leur obscure besogne. Ce sont eux qui sollicitent leur avis le plus fréquemment, et qui excusent le plus volontiers leurs oublis et leurs bourdes, peut-être parce qu'ils savent combien de fois ils leur ont sauvé la mise.

Les rédacteurs font également des fautes, soupçonné-je, justement parce qu'ils savent que secrétaires de rédaction et correcteurs viendront faire le ménage dans leur prose. Et pourquoi pas, après tout ? Dans un quotidien, en particulier, où les articles doivent souvent être rédigés dans l'urgence, que celui qui écrit n'ait pas à se soucier outre mesure de l'orthographe, ce peut être une façon de répartir les tâches. Le hic, c'est qu'il n'est pas rare que l'article soit envoyé si tard (que le retard vienne du rédacteur, du service, ou que l'événement en question soit survenu trop près de l'heure du bouclage) que personne n'a le temps de le relire. Et là, gare aux perles !

Mais même quand le temps ne presse pas autant, dans l'édition par exemple, la correction trouve son utilité... et pas seulement celle de l'orthographe. Dans ses *Souvenirs de la maison des mots* (Éditions 13 bis), un correcteur du genre amer, qui a jugé plus sage de garder l'anonymat tant il étrille les maisons d'édition et les auteurs qu'il corrige ou corrigea, évoque « deux événements récents, plutôt cocasses, [illustrant] l'importance et la portée de la correction des textes. Le premier menace de mettre à bas la théorie du réchauffement climatique, le second risque de révéler l'imposture et de ridiculiser à tout jamais un auteur très répandu dans les médias qui aime à passer, et y réussit assez généralement, pour un philosophe ».

Un rapport de 2007 du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) est l'objet du premier événement. « Il y est écrit que les glaciers himalayens auront disparu en 2035. Las, il fallait lire 2350. Coquille ou manipulation ? L'intérêt de dramatiser pour obtenir des fonds – à l'exemple de la CIA qui, il y a quelques décennies, surestima sciemment l'URSS pour pouvoir gonfler son budget – n'est plus à démontrer », suppute le correcteur masqué.

Le second événement est le miniscandale qui entoura la sortie en 2010 d'un ouvrage de Bernard-Henri Lévy¹¹, *De la guerre en philosophie*, dans lequel il avait « pris pour argent comptant et reproduit [...] les propos d'un philosophe », un certain Botul, qui était en fait un personnage de fiction né du cerveau plaisantin de l'auteur d'un livre intitulé *La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant*.

Mon collègue affirme avoir échangé avec celui qu'il qualifie d'« ex-nouveau philosophe devenu sigle », dans le cadre de la correction d'ouvrages antérieurs, des courriels qui « attestent que le scandale Botul fut évité bien avant 2010 à de nombreuses reprises ».

Plus anecdotique – quoique... sans doute pas pour les protagonistes : travaillant au bouclage de la « une » du quotidien un jour d'avril 2016, je révise les premières lignes d'un reportage au Daghestan qui commence ainsi : « Au bout d'une méchante piste caillouteuse qui serpente à flanc de montagne, des militaires russes contrôlent l'accès du village de Balakhani. Mitrailleuse à la main, ils inspectent le coffre des véhicules... » *Stop !* La simple mention d'une arme me donne des faiblesses dans les genoux, pourtant, j'ai gardé le souvenir légèrement cuisant d'une conversation avec mon compagnon, au cours de laquelle – pour quelle improbable raison ?! – j'avais parlé de *mitrailleuse*. Vous constaterez que nous avons des conversations de haut niveau, mon compagnon et moi, sur les sujets les plus pointus. Ayant sur moi l'avantage (discutable) d'avoir effectué son service militaire, il m'avait fait remarquer que l'arme dont je parlais ne pouvait être qu'une *mitraillette*, mot qui n'était pas, comme je le croyais naïvement, une sorte de synonyme mignon (ben oui, en *ette*, comme dans *poule/poulette*) de *mitrailleuse*.

« Peut-on tenir une mitrailleuse à la main ? » interrogé-je à la cantonade à la table d'édition. Il est 10 h 25, on boucle à 10 h 30. Pas le temps de se faire confirmer la chose par l'envoyée spéciale auteure de l'article. On vérifie sur Internet. C'est bien ça. La *mitraillette* est dite « arme légère » – traduisez « portable » ; elle assassine très efficacement quand même –, la *mitrailleuse* étant une arme « lourde » de gros calibre, souvent installée sur un trépied ou un véhicule. Bref, seul Rambo, avec ses biscotos en Technicolor, est capable de tenir une mitrailleuse sous chaque bras. Les responsables du guet-apens se contentaient à l'évidence de mitraillettes. Qui sait si je n'ai pas évité au

journal deux désabonnements de militaires de carrière ce matin-là ? Malheureusement, ça n'a rien changé au destin des victimes de l'embuscade.

C'est cela, le métier de correcteur : modeste, indispensable et... vain. On s'attache à la forme. Pourtant, c'est aussi respecter le fond, les événements, parfois dramatiques, dont il est question, que de s'assurer que la forme leur rend cette simple et essentielle justice de les relater correctement. « L'orthographe, a dit Éric-Emmanuel Schmitt un jour où il pensait comme moi, c'est comme la propreté, une question de respect de l'autre. »

Après les attentats parisiens de novembre 2015, *Le Monde* a publié une série de portraits en hommage aux disparus. Nous avons été particulièrement attentifs à l'orthographe des noms de ceux que l'on qualifiait un peu partout de « victimes anonymes ». « Anonymes » ? Comme dans « sans nom » ? Étrange injure à tout ce qui n'est pas *people* que cette facilité de langage ; tout « pas connu » qu'il soit, tout misérable, tout disparu qu'il soit, chaque individu a au moins... un nom. C'est exactement ce que démontrait cette belle série de portraits : ces inconnus méritaient de l'être, connus. Et quoi de plus accablant, pour des proches, que de s'apercevoir que celui dont ils portent le deuil n'a pas même obtenu le respect de voir son nom correctement écrit.

C'est pour cette raison qu'avait été si mal perçue la coquille au nom de Georges Wolinski (orthographié *Wolinsky*) sur la plaque commémorative des attentats du 7 janvier 2015. Sur RTL, Maryse, son épouse, s'était déclarée « furieuse », ajoutant que le dessinateur détestait tout particulièrement de voir son patronyme ainsi écorché. La plaque, posée rue Nicolas-Appert, dans le 11^e arrondissement de Paris, sur le mur de l'ancien immeuble de *Charlie Hebdo*, a été corrigée depuis. Les frais d'un correcteur auraient été bien investis. Vous me direz, n'importe qui est capable de vérifier une liste de onze noms et de les copier correctement. La preuve que non.

Au-delà des fautes classiques, qu'un bon coup de dictionnaire ou de grammaire suffit à relever, il y a donc ces inexactitudes de toutes sortes. Une autre erreur se fait plus fréquente à mesure que les Français deviennent plus anglophones (si, si, ils le deviennent) et que l'anglais – ou plutôt le « globish », ce pseudo-anglais, langue internationale à base d'anglais comme le jus d'orange sans orange est « à base de concentré » – s'impose sur Internet et dans la communication

internationale des entreprises, notamment : c'est le « calque ». Chacun dans la presse baragouine le globish suffisamment pour le comprendre et s'imaginer être en mesure de le traduire. Or traducteur, comme correcteur, c'est un métier.

Le résultat, ce sont ces *à la fin de la journée*, calqués sur *at the end of the day*, là où l'on devrait lire *au bout du compte* ou *en somme*, qui est le sens de cette expression idiomatique courante. Ainsi, cette perle de calque, dans un communiqué du Parlement européen : « *À la fin de la journée*, nous devrions éviter les complications qui n'offrent aucun bénéfice tangible aux consommateurs. » « *En somme*, nous devrions éviter les complications qui n'offrent aucun bénéfice tangible aux consommateurs » semble nettement plus adapté.

Autre faux ami issu du globish : *eventually*. Il signifie *finale*ment, ou *au bout du compte*, lui aussi. Il n'est pas rare de lire : « *Éventuellement*, l'entreprise a dû fermer ses portes » au lieu de : « *Finale*ment, l'entreprise a dû fermer ses portes. »

Quand Pivot coquille, Twitter tousse

En français même, le sens des mots est parfois trompeur. Dans une chronique de juillet 2016, nous lisions ainsi, au sujet de l'élimination de l'Angleterre de l'Euro de football, sous la plume d'un excellent rédacteur, qui plus est amoureux de la langue : « Les tabloïds qui, dans leur grande majorité, voulaient voir l'Angleterre sortir de l'Europe, semblent plus chafouins de ce Brexit footballistique. » *Chafouin* est de ces adjectifs « piégeux ». Il sonne comme *chagrin*, mais signifie « sournois », « rusé » ou même « fourbe ». En l'occurrence, il a été avantageusement remplacé par *chagrins*.

Dans un autre genre, *Le Figaro* a publié en avril 2016 un article sur l'île de Sainte-Hélène, dont l'un des « trésors [est] la tortue Jonathan, 190 ans, le plus vieux mammifère connu à Plantation House, demeure du gouverneur ». Cherchez l'erreur. Elle a échappé aux correcteurs... et à tous les autres, car n'importe qui au *Figaro* aurait pu la détecter. Mais elle n'a pas échappé aux lecteurs, qui se sont déchaînés sur les réseaux sociaux¹².

Pour compléter cette galerie de portraits de fautes, et prouver que,

partout où il y a de l'écrit, il peut y avoir de l'erreur, *Le Parisien* relatait en avril 2016 la surprise des Brestoïses habitant la « rue Proud'hon » – une interprétation bretonnante du nom de l'anarchiste, qui ne comporte pas d'apostrophe. « L'erreur est humaine, elle vient du fait qu'en breton la lettre *h* est souvent précédée d'une apostrophe », expliquait-on à l'hôtel de ville de Brest. « En 2013, à Reims, ville alors socialiste, l'esplanade "François-Mitterrand", avec un seul *r*, avait elle aussi fait couler beaucoup d'encre. »

Un bonbon sur la langue

Le français, langue officielle de l'Angleterre

Lorsque le Normand Guillaume le Conquérant s'installa sur le trône d'Angleterre, en 1066, le pays n'avait pas de langue unique, mais plusieurs dialectes. Du coup, le français devint aisément, et pour plus de trois cents ans, la langue officielle de l'île. L'anglais actuel en porte de nombreuses traces, un à deux tiers de ses mots dérivant directement ou indirectement du français. Et parfois, il nous les renvoie. C'est ainsi que notre *conter fleurette* nous est revenu d'outre-Manche sous la forme *flirter*.

« Personne n'est à l'abri [d'une faute] », commentait le journaliste Sébastien Bailly sur son blog, après la bronca qui avait suivi un tweet à coquille de l'icône Bernard Pivot. « Une touche oubliée sur le clavier, une relecture un brin distraite, une attention portée à autre chose au moment crucial... Ou c'est parfois juste qu'on n'est pas bien réveillé. » Le 15 juin 2015, l'homme dont une dictée porte le nom avait tweeté : « Ennemis naturels, l'eau et le feu, ne *son* unis que pendant les orages. » « Ce que je retiendrai de la faute de Pivot, reprenait le journaliste, c'est qu'elle est rassurante. »

Eh oui, les fautes des grands sont rassurantes ; elles prouvent que l'on peut fauter sans être petit. Dans le genre bourde, les auteurs les plus révérendés se montrent même parfois particulièrement rassurants, tel Stendhal écrivant, dans *Vie de Henry Brulard* : « Tout le mal n'est que dans ces cinq lettres, B, R, U, L, A, R, D, qui forment mon nom. » Selon

Anne Boquel et Étienne Kern, qui relèvent l'anecdote dans *Les Plus Jolies Fautes de français de nos grands écrivains*, il s'agirait d'un lapsus révélant combien cet Henry Brulard-là était en fait le prête-nom d'Henry Beyle (dit « Stendhal »), dont le nom, lui, compte bien cinq lettres : B, E, Y, L, E. Le correcteur a-t-il laissé passer cette étourderie, ou l'éditeur s'était-il passé de correcteur ? L'histoire ne le raconte pas !

6.

LE CORRECTEUR, ESPÈCE EN VOIE D'EXTINCTION

Amateur de safaris-photos, vous souhaitez immortaliser un correcteur dans son environnement naturel ? Alors, vous le trouverez la plupart du temps... chez lui ! C'est en effet pour l'édition, comme l'amer auteur des *Souvenirs de la maison des mots*, que la plupart de mes confrères exercent leur art. Si l'idée de travailler en pyjama vous fait rêver, ne vous faites pas trop d'illusions tout de même : c'est aussi dans ce secteur que les correcteurs sont les plus précaires. Gallimard possède encore son service de correction interne, au Seuil ils ne seraient plus qu'une poignée, les autres maisons recourant exclusivement à des indépendants. Des centaines ? Des milliers ? Ils sont d'autant plus impossibles à recenser qu'ils sont isolés, œuvrant souvent à temps partiel pour un ou plusieurs éditeurs à des tarifs que mon collègue anonyme rapproche des émoluments d'une « femme de ménage »¹³, profession d'ailleurs cousine de celle de correcteur à plus d'un titre, nous y reviendrons. En somme, mon conseil : rangez votre pyjama.

J'ai moi-même corrigé, bien avant d'avoir appris le métier, en amateur en quelque sorte, et en complément de mon salaire d'interprète au BHV (ultralight lui aussi), plusieurs manuscrits pour les éditions Arthaud, des histoires de randonnée alpine dans les Dolomites, d'alpinisme au Tibet, de nomenclature des oiseaux d'Europe... J'avais vingt ou vingt et un ans, c'était sans doute affreusement mal payé – en vérité, j'ai oublié, et comme j'étais aussi affreusement peu qualifiée... Malgré tout mon enthousiasme et ma bonne volonté – je participais à la naissance d'un livre pour la première fois, j'en étais étourdie de bonheur –, j'ai dû y laisser quantité d'erreurs, mais j'en ai gardé un

souvenir ébloui.

Il fut un temps, paraît-il, où les éditeurs poussaient l'amour de la belle ouvrage jusqu'à faire effectuer trois lectures consécutives de leurs manuscrits.

« *Trois lectures consécutives* »

Attention, curiosité : ci-dessus une utilisation adéquate de l'adjectif *consécutif*. Il est souvent employé, sans doute par recherche d'élégance, de préférence à *successif*, *de suite* ou *d'affilée*. Dans ce sens, *consécutif* concerne obligatoirement un pluriel. On pourra dire : *Le prince Charles a battu Camilla à plate couture dans trois parties de dada consécutives*. Ou bien : *C'est la troisième victoire consécutive d'affilée aux petits chevaux du prince Charles contre Camilla*.

Je ne crois pas que la chose soit jamais arrivée depuis le début du xxi^e siècle. Même les deux lectures qui seraient indispensables sont devenues rarissimes. Pourquoi deux ? D'abord, la première lecture permet de vérifier les faits, les noms, les lieux, la cohérence générale du texte. La seconde se concentre davantage sur l'orthographe et la typographie. On estime qu'un bon correcteur corrige 90 % des fautes d'un texte. Nous verrons pourquoi dans le chapitre qui suit. En faisant intervenir un deuxième (bon) correcteur, on atteint un très respectable 99 %. Jamais 100 %. Il faudrait sans doute examiner l'option dans laquelle on aurait choisi un mauvais correcteur. Nous nous abstiendrons de mettre le nez dans ce guépier. Malheureusement, quantité d'éditeurs, y compris parmi ceux qui sont considérés comme prestigieux, se passent aujourd'hui joyeusement de correction. Et cela se remarque.

Quand le président « sert » des mains

Ainsi, il y a fort à parier que le plus colossal succès de librairie de ces dernières années – plus de 700 000 exemplaires vendus, quand la plupart des livres édités en France s'écoulent à moins de 1 000 exemplaires – n'est pas passé sous les yeux d'un correcteur. Il

s'agit du célèbre *Merci pour ce moment* de Valérie Trierweiler. On aura la bienveillance de croire que ce n'est pas par radinerie mais parce que l'ouvrage a été concocté dans le plus grand secret qu'on a choisi d'en limiter le nombre de lecteurs avant parution. Le site Bescherelletamere.fr, qui s'est fait une spécialité de mettre en avant les inventions orthographiques les plus fantaisistes, s'est amusé à y relever quelques erreurs grossières, parmi lesquelles un inquiétant François Hollande qui « sert autant de mains qu'il le peut » au lieu de les serrer. Il les sert sur un plateau, les mains ? Cuisinées au beurre, avec de l'ail et du persil, comme des escargots ?

Je n'aurais sans doute pas eu l'idée de lire *Roman*, l'autobiographie culte de Polanski rééditée en 2016, trente ans après sa première publication, si ma chère amie et homonyme Muriel, secrétaire de rédaction dans un magazine féminin, ne m'avait signalé à quel point elle était aussi passionnante qu'outrageusement « bourrée de fautes ». Lecture faite, impossible de ne pas partager son avis... et celui de Bernard Pivot, imprimé en quatrième de couverture : « La vie de Roman Polanski est un scénario extraordinaire qu'il faudrait filmer. » Du ghetto de Cracovie à Hollywood, de deuils en drames, de trahisons en accidents, de tentatives d'assassinat en tournages délirants, sans oublier le passage par la case prison pour agression sexuelle sur une mineure, et jusqu'à l'apaisement familial des trente dernières années, à vrai dire cette vie déborderait le cadre d'un film ; il lui faudrait une saga à la mode « Star Wars », avec *prequel*, *sequel* et tout le tremblement.

Domage que ces quelque cinq cents pages (25 euros quand même) soient effectivement si truffées de fautes et d'erreurs de toutes sortes que le plaisir de la lecture en est gâché. On ne compte pas les phrases dépourvues de point final, les accents manquants ou surnuméraires, les mots coupés sans trait d'union, les lourdeurs impossibles, les calques de l'anglais. On pourrait en faire un quiz : cherchez l'erreur dans chacune des phrases suivantes. Un indice : le problème est en gras.

*Constatant que les combats n'étaient pas **prêts** de s'apaiser et encore moins de finir, nous coinçâmes l'oie et la clouâmes sur une planche à laver.* (p. 56)

*Le lycée des Beaux-Arts était mixte – **elle** était même à l'époque l'un des rares établissements qui le fussent.* (p. 102)

En revanche, les acteurs et la musique y étaient d'un niveau très **satisfaisants**. (p. 122)

Mon film de fin d'année ayant été volontairement **théâtrale** et baroque [...]. (p. 170)

Je me sentis mieux parce que cela donnait à penser que les gens de notre âge, au moins, **comprendrait** ce que le film avait à dire. (p. 200)

Il est vrai que je concourais contre l'œuvre magnifique que j'avais tant **admiré** à Cannes : 8 1/2. (p. 229)

Bref, tout semblait **indiqué** qu'il s'agissait d'un important conglomérat de l'industrie du spectacle et de la communication. (p. 230)

Gomme Le Bal des vampires, Pirates nous procura bien des éclats de rire au stade de la rédaction du script. (p. 394)

Certes, le monde de l'édition ne roule pas sur l'or. Il travaille souvent dans l'urgence. Mais il s'agit là de la réédition d'un livre déjà publié en 1984. N'a-t-on pas trouvé le temps de le confier à un correcteur, en trente ans ? Le risque financier cette fois ne devait pas être très grand.

Le traducteur, Jean-Pierre Carasso, mort en 2016, était un immense professionnel, qui a largement contribué au succès d'auteurs tels que John Irving ou Howard Buten en France – Howard Buten m'a confié un jour en interview que si son merveilleux *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué* avait tellement mieux fonctionné dans notre pays que dans le sien, c'était sans doute grâce à la traduction de Jean-Pierre Carasso et au titre qu'il avait trouvé.

Ni l'auteur ni le traducteur ne sont en cause, simplement ce texte, dont l'ancienne version a probablement été scannée, n'a pas été révisé par un correcteur. Plus grave, nul ne s'est donné la peine de le relire, car le premier stagiaire venu aurait à coup sûr au moins repéré l'absence de points finaux et de traits d'union. Un tel manque de respect pour la langue, le texte et les lecteurs me rend furieuse.

**Rémouleurs, montreurs d'ours, correcteurs,
même combat**

Mais poursuivons plutôt notre safari correcteur. La plupart des

spécimens qui n'exercent pas leur art en solitaire pour le compte de l'édition vivent en maigres troupes dans les rédactions de la presse quotidienne – c'est là que vous me trouverez, moi, par exemple. Au troisième étage de l'immeuble du 80, boulevard Auguste-Blanqui, dans le 13^e arrondissement de Paris, que l'on remarque aisément quand on prend la ligne 6 du métro, entre les stations Glacière et Corvisart, où elle est aérienne. L'immeuble affiche sur toute la hauteur de sa façade un joli dessin de Plantu. Il me cache un peu la lumière : je suis derrière.

Mais qu'est-ce que ce petit trait d'union, entre *Auguste et Blanqui* ? Dans un nom de rue, s'il est composé, « tous les éléments, à l'exception de l'[éventuel] article initial, sont liés par des traits d'union », stipule le *Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale*. À noter également que « les mots tels que rue, place, boulevard se composent en [minuscules] » tandis que les autres éléments prennent une capitale, sauf les articles et les mots de liaison. On écrira ainsi : rue Saint-Roch, allée du Rond-Point, rue du 14-Juillet, rue Pierre-et-Marie-Curie.

J'ai souvent lu ou entendu que les correcteurs de la presse quotidienne représentaient « l'aristocratie » de la profession. Soit, mais alors, comme l'aristocratie sociale, cette noblesse-là ne doit pas grand-chose au mérite, et tout à la chance ou à la débrouille. Ce qui ne préjuge en rien de leur qualité intrinsèque, par rapport à leurs (rares) homologues de la presse périodique, nationale ou régionale.

Partout où l'on imprime du texte, en théorie, il devrait y avoir des correcteurs. On en rencontre quelques-uns dans la publicité, mais ils y œuvrent souvent en indépendants, et certains oiseaux rares ont poussé jusqu'à la télévision, où ils corrigent les questions des jeux et les SMS des téléspectateurs qui défilent en direct en bas de l'écran. Les SMS qui accompagnent votre émission favorite sont farcis de fautes ? C'est que la production a décidé de faire des économies. Les correcteurs souffrent de cette malédiction : ce n'est que lorsqu'ils ne sont pas là que l'on s'aperçoit qu'ils manquent. Pour ma part, j'aimerais qu'il y en ait derrière l'épaule des gens de radio (même s'ils sont bien excusables, car qui ne commet pas d'erreurs en s'exprimant à l'oral ? Pas moi en tout cas...). Je rêve d'ailleurs de devenir un jour correctrice de radio, mais je n'ai pas connaissance qu'il y en ait jamais eu, même si Julie Leclerc, par

exemple, qui accompagne les matins d'Europe 1, sort souvent son dictionnaire en direct pour vérifier la syntaxe ou le sens d'un terme qui vient d'être utilisé. Merci, Julie !

Il n'en reste pas moins que, pour capturer votre correcteur dans son milieu naturel, vous devrez vous armer de patience : en effet, l'espèce, à l'exemple de celles des rémouleurs, des modistes et des montreurs d'ours, est en voie de disparition.

Ce n'est pas un secret, la presse vit une crise grave. Pour ne parler que des plus illustres, *L'Aurore* a été digérée par *Le Figaro* en 1985, *Le Matin de Paris* a disparu en 1987, *Le Quotidien de Paris* a publié son dernier numéro en 1996, *France-Soir* n'existe plus que sur Internet depuis 2011 et *La Tribune*, naguère quotidienne, est devenue hebdomadaire en 2012. Les survivants se serrent la ceinture, les correcteurs (et l'orthographe) étant parmi les premiers à faire les frais du régime sec. Il suffit d'ouvrir la plupart des titres de presse régionale pour s'apercevoir que la profession en a littéralement disparu. *Le Canard enchaîné* en fait son miel dans ses délicieuses rubriques « Rue des Petites Perles » ou « À travers la presse déchaînée ». Le 15 mai 2016, dans le TGV qui me ramenait du festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, j'ai parcouru le quotidien régional avec quelque stupéfaction quand même. Dans la rubrique « La France en bref », le premier entrefilet, intitulé « Un père et son fils décèdent », se concluait par : « Deux autres personnes ont été plus légèrement blessés. Le pilote de la voiture a été placée en garde à vue. » Féminin ? Masculin ? Allez, on le joue à plouf-plouf.

Quelques pages plus loin, une interview attire l'attention. Son titre : « J'ai suivi les casseurs dans Rennes ». Sous-titre (en jargon de presse on dit « chapô » ou « chapeau ») : « Sophie, une jeune Rennaise, s'est glissée dans un des groupes de casseurs qui ont sévi dans le centre de Rennes vendredi. » Après un premier paragraphe d'une dizaine de lignes, le deuxième commence ainsi : « Je n'ai pas réfléchi : je portais un sweat, j'ai mis la capuche, je me suis glissé dans le groupe, pour voir. »

Là, j'interromps ma lecture. J'ai mal compris ? Je croyais que c'était une jeune fille... Je relis le titre. C'est simplement encore une fois les accords du participe passé qui sont désaccordés. Ici, cela nuit à la compréhension des faits. Un peu plus loin, la critique d'un film était

titrée « Hanna et Alice mènent l'enquête », titre qui dans tout le corps de l'article devenait « **Hana** et Alice ». Et, deux ou trois pages après, sous un intertitre posant la question « Peut-on travailler à être plus respecté ? », il était suggéré de « réfléchir aux modèles qu'on apprécie dans notre **notre** entourage ». C'est un catalogue assez représentatif des erreurs que redressent les correcteurs – pour autant qu'ils existent. Espérons que les Bretons ont la vue basse.

Alors, c'est vrai aussi, certaines bourdes sont si délicieuses que parfois nous regrettons de les corriger. Juste pour le plaisir, ce miniflorilège de perles si fines qu'elles sont devenues légendaires :

« Son cadavre a été ramené sur la plage où il a récupéré rapidement » (*Libération*) – le cadavre a vraisemblablement *été* récupéré.

« L'individu n'était pas à prendre avec du pain sec » (*Nice-Matin*) – ou plutôt des *pincettes*.

« Les kinés se sont massés contre les grilles de la préfecture » (*Presse-Océan*) – ou simplement ils se sont *rassemblés* devant les grilles...

Et pour finir en voici une que j'ai hésité à laisser dans un article du *Monde*, à l'été 2016, tant elle m'a fait glousser : « Expulsé de Jersey, l'écrivain trouva refuge sur sa voisine et y vécut une quinzaine d'années » – sur *l'île* voisine, *Guernesey*, était une façon nettement plus banale de conter l'exil de Victor Hugo, reconnaissons-le.

Un marché de niche : l'Élysée

Ne comptez pas grossir votre tableau de chasse au correcteur en faisant le tour de la presse magazine. La plupart de ceux qui y exerçaient en ont également disparu. Depuis que la fin de la période glorieuse de la presse a sonné, bien souvent, en effet, on attend du secrétaire de rédaction qu'il assure aussi, tant bien que mal, la correction du journal. L'orthographe, le style et la grammaire sont la cinquième roue du carrosse du SR, qui a déjà pas mal de chevaux à fouetter... et pas toujours la capacité de faire office de correcteur.



Un bonbon sur la langue

Interview, comme *après-midi*, est un de ces étonnants mots hermaphrodites. On peut dire *une* ou *un interview*. Personnellement, je préfère *une interview* et *un après-midi*. Vous avez tout à fait le droit de préférer le contraire. C'est pas chouette ?

Quant à Internet, le média qui a connu la plus grande progression depuis les années 2000, les correcteurs y sont quasiment interdits de séjour. À ma connaissance, seuls Lemonde.fr et Mediapart en possèdent une équipe attitrée. C'est ainsi que, comble du paradoxe, lorsque Livreshebdo.fr, le site du magazine des professionnels du livre, publie le compte rendu d'une manifestation de correcteurs contre leur précarisation, en mars 2010, *Libération* y relève « trois fautes en cinq lignes ». À noter que *Libération* a été le premier journal de presse quotidienne nationale, en 2007, à dissoudre son service de correction, déléguant désormais lui aussi cette tâche aux secrétaires de rédaction.

Enfin, c'est un marché de niche, mais on pourrait espérer acclimater à l'Élysée quelques spécimens de correcteurs au chômage. En effet, l'orthographe de certains communiqués officiels fait peur ou sourire selon l'humeur, et ce quelle que soit la couleur du gouvernement ; une belle unité nationale devant l'adversité linguistique.

« Six énormes fautes d'orthographe en trois très courts paragraphes », s'indignait Éric Mettout dans un article de *L'Express* du 22 novembre 2011, intitulé « L'hommage truffé de fautes de l'Élysée à Danielle Mitterrand ». « L'hommage de la présidence de la République à Danielle Mitterrand manque à tous ses devoirs... de français. [...] L'Élysée s'est [...] fendu d'un communiqué [...] à la syntaxe tout aussi approximative que son orthographe. Nicolas Sarkozy y présente pour commencer ses “plus profondes condoléances à ses enfants, **petits enfants** et à l'ensemble **sa** famille” » (sans trait d'union et sans *de*). « Danielle Mitterrand y est ensuite dépeinte comme “une femme qui n'abdiqua jamais ses valeurs et poursuivi (*sic*) jusqu'au bout de ses forces les combats qu'elle jugeait justes”. » « “Jamais, ni l'épreuve, ni la victoire ne la firent dévier du chemin qu'elle s'était **tracée**” (*resic*). De même, “elle **su** (*reresic*) faire preuve d'une indépendance d'esprit, d'une

Un bonbon sur la langue

Un drôle d'oiseaux

Le mot *oiseaux* présente deux particularités. C'est à la fois le mot le plus court de la langue française qui contienne toutes les voyelles (si l'on ne considère pas le y comme une voyelle à part entière) et le plus long dont on ne prononce aucune des lettres : un vrai casse-tête pour les étrangers !

Le 4 septembre 2015, c'était au tour de Christian Combaz d'étriller dans *Le Figaro* un communiqué de l'Élysée, version socialiste cette fois. Il faut dire que « l'Irlande et la France **ce** sont toujours retrouvés », c'était déjà un joli collier de deux perles. Suivaient « les pays voisins qui souffrent **eux même** ». Encore deux joyaux de suite : pas de trait d'union, pas de s... Puis il est question de la Turquie, « puisque c'est là que **c'est** passé le drame ». Et là, effectivement, c'est le drame, et l'on se demande si le secrétariat du président de la République n'aurait pas sauté le CM2 à la suite d'une erreur du conseil de classe. Pour finir, le président déclare : « je ne **serais** pas plus long » puis « j'**aurais** l'occasion de m'en entretenir avec David Cameron », deux conditionnels au lieu du futur. (C'est la confusion classique entre futur et conditionnel. Tordons-lui le cou une bonne fois pour toutes. Passons la phrase à la deuxième personne du singulier. Dirions-nous : *Tu aurais l'occasion* ou *Tu auras l'occasion* ? Dans le second cas, c'est un futur, donc *aurai*, comme ici, sans s ; dans le premier, un conditionnel, *aurais*.)

Élysée, un bon endroit où commencer la lutte contre le chômage des correcteurs ? Microniche, mais grande visibilité.

7.

LE CORRECTEUR N'EST PAS INFALLIBLE

J'ai dans ma musette plus secret encore que le secret des fautes des journalistes et des éminents auteurs. Si vous me promettez croix de bois croix de fer, je vous le confie.

Voilà : les correcteurs eux-mêmes font (parfois) des fautes. Encore nettement moins que la moyenne des gens de lettres, mais quelques-unes. Nous abordons là un sujet tabou, mais comment en serait-il autrement ? Comme le pauvre Bernard Pivot qui ne peut plus dérapier du clavier sans que l'Hexagone des réseaux sociaux s'étouffe d'outrage, le correcteur n'a pas droit à la faute. Et l'on traque sa moindre erreur. Y compris hors des heures de service !

L'autre jour, échange de SMS avec une amie. Je termine par : « À toute » – pour « À tout à l'heure », bien sûr. Elle me répond :

« On dit à *tout*, madame la correctrice !

– J'écris à *toute* pour qu'on entende le *e* final.

– Mouais, tu es bien retombée sur tes pieds. »

Vous le sentez, dans son texto, qu'elle ne me croit pas ? Ça m'éneeeerve !

Les textos, c'est le piège suprême. J'utilise souvent le système de dictée vocale de mon téléphone, qui me permet d'envoyer un message rapide en marchant vers un rendez-vous pour annoncer un retard ou une arrivée, ou prendre des nouvelles d'un sujet en attente. Est-ce mon élocution, est-ce l'ouïe déficiente de l'appareil, je l'ignore, mais ses interprétations de mes dictées me valent moult déconvenues. Parfois je me rends compte qu'il va envoyer une ânerie et je corrige *in extremis*, mais souvent je n'en prends conscience qu'après avoir appuyé sur « envoi ».

J'ai ainsi envoyé un « Bon anniversaire, grosse buse ! » que j'ai dû faire suivre rapidement d'un « Pardon, grosse *bise* ». Et surtout plein de fautes dans les participes passés. Quand je dicte « Je suis partie en retard », cette andouille de téléphone écrit « Je suis parti en retard ». N'allez pas me dire que, depuis le temps que je lui cause dans le micro, il ne s'est pas aperçu que j'étais une femme ! Du coup, il n'est pas rare que mes correspondants me reprennent : « Parti ?! Pour une correctrice, tout de même ! » Me voilà obligée de corriger manuellement des SMS dont le principal avantage devrait être qu'ils sont dictés rapidement... Il me reste la possibilité d'éviter les participes passés. Et même alors... J'ai envoyé à mon fils un intéressant « J'ai fêté photocopie » quand je voulais dire « J'ai fait tes photocopies » et, aux dernières vacances, j'ai adressé à ma mère, qui me demandait quand je rentrais de Montpellier, un joyeux : « À la fin de la semoule ! » – correction automatique fantaisiste d'une faute de frappe à *semaine* qui l'a plongée dans un couscous de perplexité.

Mais il y a plus honteux que les fautes de SMS. Car, chuchotons-le derechef, le correcteur n'est *pas* infallible. C'est certes un être insolite, mais ce n'est pas un phénomène de foire de l'orthographe. Corriger c'est un métier, pas un championnat de dictée.

Des bêtes noires dans le frigo

Passons aux aveux. Je n'ai pas oublié ce quart d'heure d'humiliation lorsque, pendant une séance de yoga, Isabelle, ma professeure, m'a demandé à brûle-pourpoint si *étymologie* s'écrit avec ou sans *h*. Ça me semble évident aujourd'hui, en le saisissant sur mon clavier, mais ce jour-là, en jogging et pieds nus, mon dico interne était vide. *Étymologie* ne prend *pas* de *h*. En voilà un dont je ne douterai plus.

Je me rappelle deux instants de solitude du même genre en classe de seconde – comme quoi ça ne m'arrive pas tous les matins quand même. D'abord, la prof de français m'avait fait littéralement tomber de l'armoire en m'apprenant qu'*événement* s'écrivait avec deux accents aigus, et non comme il se prononce, avec un aigu et un grave – *évènement*, graphie admise pour cette raison par les dictionnaires depuis la dernière réforme de l'orthographe, mais qu'il n'est pas

question que j'adopte, ayant appris l'ancienne dans la douleur. Plus cuisant encore, le souvenir d'un exposé sur Léonard de Vinci, dont j'avais scrupuleusement écrit les titres des chapitres au tableau noir : « Léonard en temps que peintre, Léonard en temps que savant » au lieu de *en tant que*. Quand la prof a corrigé mon erreur, j'ai quasi entendu toute la classe soupirer d'aise : « Bien fait pour cette emmerdeuse de grosse tête en orthographe ! »

« Personne ne sait tout », écrit Mary Norris, correctrice au *New Yorker*, dans *Between You and Me – Confessions of a Comma Queen* (« Entre vous et moi – Confessions d'une reine de la virgule »)¹⁴. Elle complète : « L'un des plaisirs de la langue est qu'il y a toujours quelque chose de nouveau à apprendre. »

J'ajouterai « ou à réapprendre ». Incroyable comme dans ce métier où l'on apprend tellement – sur la langue, à coups de dizaines d'heures passées à fureter dans les dictionnaires, mais aussi en matière de cours du nickel, de vie intime de Michel Houellebecq, de coups bas familiaux à la mairie de Levallois, de géopolitique proche-orientale ou de conséquences du réchauffement climatique sur la vie quotidienne dans l'archipel des Kiribati – dans ce métier où l'on apprend tellement, disais-je... on oublie presque autant.

J'ai une théorie là-dessus : le cerveau est comme un placard, ou un frigo. Évidemment, si l'on n'ouvre jamais son frigo, tout pourrit à l'intérieur. Mais si on l'ouvre sans cesse pour y ajouter de nouvelles victuailles, à un moment, il n'y a plus de place dedans. Si l'on pousse encore pour ajouter quelque chose, il y a forcément un truc qui tombe – ou alors la porte ne ferme plus, ce qui est dangereux pour la qualité de ce qui y a été stocké avant. Le cerveau du correcteur est un frigo bourré à craquer. Il y range chaque jour de nouvelles données (la succession de David Cameron est briguée par une certaine Theresa May, M, a, y ; après le Brexit, les Vingt-Huit sont désormais Vingt-Sept ; le Portugal remporte l'Euro 2016 de football ; Griezmann – un z, deux n – désigné meilleur joueur par l'UEFA, la nouvelle marque de prêt-à-porter Vetements s'écrit sans accent...). Forcément, certaines informations tombent des étagères. Et comme, malheureusement, le cerveau est seulement humain, ce ne sont ni les plus anciennes ni les moins utiles.

Chaque correcteur a ainsi ses bêtes noires, termes ou règles de grammaire, qu'il ne parvient pas à mémoriser et vérifie puis revérifie chaque fois qu'il y est confronté, plusieurs fois par semaine pour

certaines. C'est d'ailleurs toute la différence entre un correcteur et un non-correcteur. Le correcteur ne sait pas *tout*, mais il *sait* où sont les pièges, ce qu'il lui faut vérifier et où trouver la réponse rapidement.

« Le métier du correcteur n'est pas de faire du trapèze volant sans filet, c'est de faire du trapèze volant sans jamais oublier d'accrocher le filet avant de grimper. » J'ai oublié dans la bouche (ou sous la plume) duquel de mes confrères j'ai entendu (ou lu) cela, mais l'image est très juste. Le filet, ce sont les dictionnaires. Le correcteur vit entouré de dictionnaires, d'ouvrages et de sites de référence sans lesquels il se sent nu comme un ver¹⁵. Nous reparlerons en détail de ces Larousse et Robert qui sont à la fois ses béquilles, ses meilleurs amis et ses objets transitionnels, ses grigris et ses doudous.

Attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : même tout nu, le correcteur est plutôt très doué en orthographe. C'était bien lui qui criait « youpi » – dans le chuchotis vite réprimé de celui qui sait qu'il ne l'emportera pas au paradis à la prochaine récré –, à onze ans, quand le prof annonçait, à bout de nerfs : « Vous êtes insupportables. Sortez une feuille. Dictée ! » Pour vous, c'était la punition. Pour lui, la garantie d'un 19,5 sur 20 facilement gagné. N'empêche que, en partie parce que son cerveau doit également emmagasiner des informations qui ont trait à l'actualité, à la culture, à la typographie et aux usages propres du support pour lequel il travaille sur le moment, le correcteur n'est *pas* un champion de dictée.

« Mais par exemple, c'est quoi, les mots que tu cherches à chaque fois ? Tes bêtes noires ? » s'enquiert avec une gourmandise cruelle l'aquacollègue qui s'ébroue maintenant sous la douche voisine de la mienne.

Mes bêtes noires ? Jamais !

... Bon, d'accord, mais ça ne sort pas des douches de la piscine Youri-Gagarine... Promis ?

Il y a *exorbitant*, par exemple, auquel j'ai toujours envie d'ajouter un *h*, comme à *exhaustif*. Pourtant c'est simple : *ex* comme *extérieur*, *orbitant* comme *orbite*, un prix *exorbitant* vous fait sortir les yeux des *orbites*, et non des *horbites* ! Ne me demandez pas pourquoi je continue de le vérifier régulièrement.

Il y a aussi les mots pour lesquels, lasse d'user mes dictionnaires à la même page, je finis par élaborer des moyens mnémotechniques. Pour

l'orthographe de l'épineux *Massachusetts*, je me chantonne mentalement : « Deux *s* un *s*, deux *t* un *s* », car c'est dans cet ordre que les consonnes se placent dans le mot. J'ai mis quelques années à mémoriser le nom de *Rothschild*, qui revient souvent dans la presse, qu'il s'agisse des personnes qui le portent, du vin, de la fondation, de la banque du même nom... *Rothschild*, voilà un nom propre à la graphie complexe qu'il vaut mieux connaître par cœur pour éviter de perdre du temps à le chercher cinq fois par semaine. Dès que je tombe dessus, aujourd'hui, je prononce dans ma tête « érotéachessecéhache » – pas sûr que cette astuce-là puisse servir à tout le monde, mais moi je ne me trompe plus jamais.

« *La banque du même nom* »

Du même nom, et non *éponyme*, un pauvre adjectif qui est utilisé à l'envers neuf fois sur dix. *Éponyme* ne signifie pas « du même nom », mais « qui a donné son nom à ». La famille *Rothschild* a donné son nom à la banque, et non l'inverse.

Il y a encore les *rennes* du Père Noël, que je confonds avec les *rênes* du cheval. J'ai fini par trouver un truc : les *rennes* ont quatre pattes, comme leurs deux *n* accolés, tandis que les *rênes* du cheval vont par deux, donc un seul *n*. Ma copine Isabelle et moi en avons mis deux autres au point pour des bêtes noires qui nous turlupinaient pareillement : on écrit *une vie de bohème* (sans capitale, accent grave), mais *la région de Bohême*, en Europe centrale. « Il n'y a de montagnes que dans un pays » est la petite phrase qui nous sert désormais à ne plus douter que l'accent circonflexe va au nom géographique – l'accent circonflexe fait une petite montagne, vous suivez ? Idem pour les deux délicats Chalon/Châlons. Quelle ville prend l'accent sur le *a* ? Laquelle prend un *s* final ? La petite phrase, cette fois, c'est « Chalon-sur-Saône, tout sur la Saône ; Châlons-en-Champagne (ex-Châlons-sur-Marne), tout sur Châlons » (« tout », sous-entendu l'accent circonflexe et le *s*).

Et puisque nous sommes dans les dénominations géographiques, voici un truc qu'on m'a enseigné à l'école des correcteurs pour savoir si le nom d'un département s'écrit avec *Loire* ou *Loir* : le seul qui comporte le *Loir* l'associe à un autre mot de quatre lettres, tous ceux

qui sont sur la *Loire* ayant le bon goût de l'accoler à des mots qui en comptent davantage. Chouette, non ? On écrit donc *Eure-et-Loir*, mais *Maine-et-Loire*, *Saône-et-Loire*, *Indre-et-Loire*, *Haute-Loire*, *Loire-Atlantique*.

Ah, et tant que nous furetons au rayon des départements, notons que, comme les régions administratives, tous ceux dont le nom comporte plus d'un mot requièrent des traits d'union (*Alpes-de-Haute-Provence*, *Côte-d'Or*, *Val-de-Marne*, *Puy-de-Dôme*...), sauf une curiosité : le Territoire de Belfort. De même, seule une région ne prend pas de trait d'union : celle des Pays de la Loire.

Pour revenir à mes aveux, il m'a fallu longtemps pour retenir où se trouve la consonne double à *occuper* – deux *c* ? deux *p* ? Pour ce mot-là, j'ai profité d'une attente interminable devant la porte des toilettes d'une petite station-service de la verte Corrèze, berceau de ma famille maternelle. Le loquet à l'ancienne était mal fermé, et j'ai lu « ccupé – lib » pendant un bon quart d'heure, ce qui s'est révélé salutaire pour que je mémorise définitivement les deux *c*, un *p*. J'en profite pour remercier ici la dame qui est sortie avec son recueil de mots croisés : sa passion cruciverbiste m'a tiré une bonne épine orthographique du pied.

8.

VEXÉ COMME UN POU

Que ce soit dans les livres ou dans les journaux, même les plus sérieusement rédigés, édités et corrigés, il reste donc *toujours* une ou deux fautes. Qu'on lui en fasse la remarque ou qu'il s'en aperçoive lui-même une fois la page imprimée, alors que c'est trop tard, à chaque fois le correcteur coupable est vexé comme un pou. Ce qui lui hérisse le poil, ce n'est pas tant de ne pas se souvenir de l'orthographe d'un mot, puisqu'il peut la retrouver dans n'importe lequel de ses nombreux dictionnaires, c'est d'avoir laissé passer une erreur.

Il peut bien entendu avoir oublié une règle, se tromper sur la graphie d'un mot qu'il croit connaître. Mais finalement c'est assez rare. On préfère vérifier trop que pas assez. Juste par acquit de conscience parfois – « Je suis sûre qu'*ex æquo* ne prend pas de trait d'union... À moins que je ne confonde avec *ex-voto* ? Allez, un coup d'œil au Larousse... »

Plus souvent, s'il reste des erreurs, c'est parce que, au sein de la rédaction d'un quotidien plus encore que dans d'autres contextes professionnels, le travail s'opère dans un arbitrage permanent entre les délais à respecter et la qualité du travail à accomplir. Il fut un temps, que je n'ai pas connu, où *Le Monde* comptait une quarantaine de correcteurs. J'ai presque du mal à y croire quand mes collègues les plus anciens le racontent. Le cassetin ressemblait alors à une salle de classe surchargée, à ceci près qu'elle était enfumée. Aujourd'hui, on ne fume plus dans les bureaux, et les correcteurs du journal papier sont une douzaine, mais jamais plus de cinq ou six à la fois, en raison des larges plages horaires à couvrir, samedis et jours fériés compris – ce sont d'autres équipes de correcteurs, plus réduites en nombre mais pas en

talent, qui s'occupent du site web et du magazine hebdomadaire.

« À ceci près » : *ceci* ou *cela* ?

Ceci n'est-il qu'une façon plus élégante de dire *cela* ? Meuh non.

D'abord, *ceci* est plus près de moi que *cela* : *Tiens, prends donc ceci.*

Ah, et en passant devant, apporte-moi cela.

Mais surtout, *ceci* annonce ce qui va être dit, tandis que *cela* reprend ce qui vient de l'être. On ne devrait donc pas écrire *ceci dit*, puisque c'est dit.

Mamie est une bête en orthographe ; cela dit, il lui arrive de faire des fautes.

Certes, il lui arrive de faire des fautes, mais je vais te dire ceci : mamie est une bête en orthographe.

Du coup, aux heures « de pointe », en particulier en approchant du bouclage, il y a embouteillage, et il s'agit d'arbitrer entre le temps passé sur un article et la qualité de la correction. Certains sujets d'actualité particulièrement « chaude » arrivent même simplement trop tard pour passer par la case correction. Comme ils ont été écrits à la vitesse de l'éclair par le reporter et qu'ils traitent des dernières nouvelles, ils ont cette malheureuse double caractéristique de faire à la fois partie des pages les plus lues... et les moins bien corrigées. À la grande douleur des correcteurs, dont c'est la croix.

Pierre Georges, qui fut l'une des grandes plumes du *Monde*, y a publié en 1997 cette « Leçon de correction » qui en donne un exemple.

LA BELLE BLEUE ! Une somptueuse faute d'orthographe hier. Citons, toute honte bue, la phrase concernée : « dans la prescription des connaissances et le désert philosophique où le temps nous a conduis ». Admirable ! Dans une chronique traitant du bac philo, voilà qui faisait chic. Zéro pointé, sans oral de rattrapage !

Avant que le courrier n'arrive et que les moqueries fussent, car la cible est tentante, une tentative d'explication. Pour commettre un tel crime, il fallait bien constituer une association de malfaiteurs, s'y coller à plusieurs. La phrase originale comportait une erreur d'accord. Nous avons écrit, dans l'urgence du ramasse-copie, « où le temps nous a conduit ». Le relecteur vit

bien qu'il y avait un défaut, qu'il manquait un s. Il l'ajouta vivement, mais, nul n'est parfait, en supprimant le t. Et voici comment l'on sombre, en tandem, dans le ridicule.

Et les correcteurs ? direz-vous. Les correcteurs n'y sont pour rien. Les correcteurs sont des amis très chers. [...] Une admirable entreprise de sauvetage en mer. Toujours prête à sortir par gros temps, à voguer sur des accords démontés, des accents déchaînés, des ponctuations fantaisistes. Jamais un mot plus haut que l'autre, les correcteurs. Ils connaissent leur monde, leur *Monde* même. Ils savent, dans le secret de la correction, combien nous osons fauter et avec quelle constance.

[...] Tout cela pour dire que, dans l'abominable affaire du *conduis* qui nous a valu ce matin quelques mesquins quolibets du genre « encore bravo ! », la responsabilité des correcteurs n'est pas engagée. Ils ne sauraient corriger que ce qui leur est soumis dans les temps. Or vient toujours le moment, en matière de bouclage, où, après l'heure, ce n'est plus l'heure ! Le moment où les esprits autant que les rotatives s'échauffent et où monte ce mot d'ordre, implacable, unique, impératif, des chefs de gare : « On pousse ! » On pousse les pages aux fesses, le journal au cul. Avec ou sans fautes d'orthographe. On le pousse, ce journal, dans l'état où il est vers l'état où il vous arrivera. Pas toujours beau à voir ! C'est ainsi [...].

Dans mes bras, Pierre Georges, qui, dans un autre article sur le métier de journaliste, réitériez votre fidélité à la corporation des correcteurs en les appelant « nos sauveurs quotidiens ».

Chien truffier et ennemi intérieur

Malheureusement, le correcteur a un ennemi plus coriace encore que le sablier : lui-même, et son goût pour le texte en particulier. Un article trop intéressant, trop bien écrit, et hop, le voilà qui se régale, se passionne, dévore le fond, bref devient bon public. C'est le piège. Quand le correcteur se laisse aller à devenir lecteur, il risque d'en oublier les désaccords du participe passé.

À l'inverse, en particulier lorsque le temps est compté, il m'arrive

régulièrement de corriger parfaitement un article à toute vitesse – il s'agit alors d'une lecture sujet, verbe, complément, accords, virgules... – et d'être incapable de dire cinq minutes après de quoi il traitait. C'est une curiosité quasi impossible à expliquer aux non-correcteurs. Quand on me demande « C'est toi qui viens de corriger l'article sur la baisse des subventions européennes aux producteurs de lait ? », si je réponds que je ne sais pas, j'entends comme un blanc au bout du fil. Ce genre d'anecdote, qui se répète parfois à plusieurs reprises en une journée, contribue à n'en pas douter à asseoir la réputation d'étrangeté de la profession.

Mais quand on lit l'équivalent d'un petit roman par journée de travail – sauf que c'est aussi vite que possible et un roman qui coq-à-l'âne sans vergogne de la guerre en Syrie à la primaire de la droite en passant par la Fashion Week new-yorkaise –, on lit forcément d'une manière un peu particulière. Pendant mes deux ou trois premières années de correction, je n'ai quasiment plus ouvert un livre, tant mes yeux étaient las de ces lignes de signes noirs. Je n'aspirais qu'à regarder au loin, dans le vague. Et puis, doucement, c'est revenu.

J'ai même fini par renouer avec l'un de mes péchés des petits déjeuners matinaux en solitaire : les mots croisés. Il suffit que j'évite ceux que j'ai corrigés moi-même pour le quotidien. Du coup, en général, je fais ceux du magazine *M*, dont je suis sûre de ne pas connaître les solutions. Philippe Dupuis, verbicruciste des deux publications, le reconnaît, les correcteurs lui ont parfois sauvé « sinon la vie, au moins l'aura du verbicruciste. Ils m'ont rattrapé avec des grenouilles sans *i* ou avec trois *l*. De l'ébène au masculin. Racine à la place de Corneille et autres mélanges de genres que les lecteurs n'apprécient pas beaucoup ». Pourtant lui aussi a trouvé la faille : « Contrairement à ce que je voudrais penser, regrette-t-il dans un courriel qu'il m'a adressé, le correcteur n'est pas infallible et laisse parfois passer certaines de mes bêtises. À ce moment-là, le lecteur prend sa plume et vide sa bile auprès de l'auteur des grilles, du courrier des lecteurs et parfois de la rédaction en chef. J'essaie de répondre au mécontent et suis content d'associer (pour me couvrir) le correcteur à mon incompétence. » Faute avouée est à moitié pardonnée, monsieur Dupuis. Après tout, il sert aussi à ça, le correcteur : à « couvrir » le reste de la rédaction.

Le rôle du correcteur, chercher la faute – « Cherche, cherche ! » –,

en fait une sorte de chien truffier. Quand il a trouvé une truffe, le correcteur est tout heureux, une joie et une fierté enfantines lui font briller les yeux. C'est émouvant à regarder. Mais là, gare, car il relâche son attention. S'il y a une erreur dans le mot qui suit, il n'est pas rare qu'il la laisse filer, tout occupé qu'il est à se féliciter. Couché, Médor !

De même, comme son cousin canin, le correcteur peine à rester concentré sur sa tâche s'il ne trouve aucune faute. Là encore, il court le risque de se transformer en lecteur, ce qu'il n'est pas. C'est un fait rarissime dans la presse – plus fréquent dans l'édition, où les auteurs peuvent passer davantage de temps sur leurs textes –, mais deux mille signes sans la moindre faute, et voilà le correcteur qui désespère : ce grand truffier sensible a besoin pour rester motivé de dénicher une truffe de temps en temps. Il n'est pas rare que les infographistes du journal, qui nous soumettent plusieurs fois par jour leurs cartes des conflits en cours et autres tableaux comparatifs de l'évolution des prix de l'immobilier région par région, éléments qui généralement comprennent peu de texte, m'entendent dire, quand je leur rends un travail où je n'ai trouvé aucune erreur : « Mettez-nous une petite faute, juste une, le correcteur a besoin de se sentir utile. » J'ignore s'ils s'en rendent compte, mais ce n'est pas tout à fait une plaisanterie.

C'est sans doute l'une des raisons précitées qui explique la plus mémorable des perles publiées dans *Le Monde* depuis que j'y travaille – mémorable parce qu'elle était en « une » du journal, page que scrute une bonne partie de la rédaction avant qu'elle soit bouclée, et parce que n'importe qui, du correcteur au photographe, aurait pu la déceler.

L'article, publié en octobre 2008, commençait ainsi : « Nicolas Sarkozy a renoncé à extraditer l'ancienne militante des Brigades rouges Marina Petrella, dont l'état de santé s'aggravait. Cécilia Bruni-Sarkozy lui a annoncé personnellement la nouvelle. »

Vous avez trouvé l'erreur ? Nicolas Sarkozy, fraîchement élu à l'Élysée, avait également été fraîchement quitté par son épouse, Cécilia, et l'avait encore plus fraîchement remplacée par une nouvelle épouse, Carla Bruni. Ces péripéties sentimentales à la tête de l'État, et la similitude des prénoms des deux premières dames successives, avaient vraisemblablement tourneboulé le rédacteur de l'article, ainsi que toute la rédaction, et le gloubi-boulga patronymique n'avait alerté personne. Jusqu'à la publication en kiosque. Je randonnais dans le désert en Jordanie avec le comité d'entreprise du journal, en ce mois d'octobre là,

et je m'en suis félicitée, car je ne doute pas que j'aurais tranquillement laissé passer la boulette moi aussi.

Enfin, pour clore ce chapitre top secret sur les fautes des correcteurs, voici le pompon. Je vous demande la plus grande discrétion quant aux révélations qui suivent. C'est entre nous. *For your eyes only*, comme dit 007.

Il se trouve que j'ai récemment commis un livre objectivement hilarant et d'une grande finesse sur les expressions idiomatiques de tous les pays : *Que votre moustache pousse comme la broussaille !* Ce livre, bien entendu, je l'ai écrit, corrigé, recorrecté, rerecorrecté, puis fait réviser par ma copine Zdenka, excellente correctrice, fondatrice par ailleurs des Éditions franco-slovènes, qui y a encore déniché quelques vexantes bévues.

L'ouvrage n'était pas encore sorti en librairie que ma fidèle et enthousiaste professeure de yoga, Isabelle (oui, celle de l'*étymologie*), qui lisait un des premiers exemplaires imprimés, me susurre, avec sa douceur coutumière : « Je crois que j'ai trouvé une coquille – à moins que je ne me trompe, bien entendu, ou que ce ne soit voulu. » Illico, je verdis. Elle a raison. « Nous n'hésiterons pas, écris-je, [...] à les envoyer se faire cuire un œuf, ou sauter dans le sac (*Go jump in the lake, William*) à la mode british. » Évidemment, *jump in the lake*, ce n'est pas *sauter dans le sac*, mais *sauter dans le lac*.

La deuxième bourde a été détectée par ma mère, qui (par courriel) me tint à peu près ce langage : « Ma fille, où as-tu foutu ton Bescherelle ? Dans la phrase “avoir ‘les oreilles qui claquent dans la face’, c'est l'expérience douloureuse du Québécois qui rie à gorge déployée”, le verbe *rire* devrait s'écrire avec un *t*. » Comment ai-je pu laisser passer cette boulette ? Chépas. M'éneeeerve !

La dernière est aussi la plus grosse. Me voilà au Salon du livre de Paris 2016, fière de présenter mon premier bébé de papier, quand j'ois un cri : « Mais qu'est-ce que c'est que ce faux russe pourri ?! » À ma droite, mon demi-frère, russophone distingué. Les maquettistes, qui ont fait un travail créatif magnifique sur le livre, y ont aussi introduit cette maousse ânerie : au lieu de reproduire en cyrillique l'expression telle que je la leur avais envoyée, ils ont laissé en place le « faux texte », sorte de brouillon qui avait servi à présenter la maquette. Je ne lis pas le cyrillique, et personne d'autre à ce stade de relecture de l'ouvrage, le brouillon est donc resté en place, totalement inaperçu, pour cette seule

expression, heureusement. J'en ai eu des maux de ventre pendant vingt-quatre heures. Eh bien, vous savez quoi ? Ce livre restera probablement l'un des mieux corrigés de l'année 2016.

Rien ne vous interdit d'être malin

Pourquoi ? Tout simplement parce que le correcteur, comme le maquettiste et l'éditeur, est un être humain. Avec les qualités propres à *Homo sapiens*. Et les limites d'icelui. Sûr que le chien truffier laisse lui aussi passer quelques truffes.

Et il arrive que le correcteur doute. En fait, le correcteur devrait douter sans cesse, la langue est si complexe, si farceuse, si mouvante, et la cervelle humaine si faillible, qu'il lui faut douter, vérifier, mais parfois il ne parvient pas à lever le doute, ne trouve pas de quoi appuyer une certitude. « Les failles, a écrit le magnifique Leonard Cohen dans l'une de ses chansons, c'est par là que passe la lumière. »

Un bonbon sur la langue

Palindrome

Ressasser est le plus long palindrome de la langue française.

Un palindrome est un mot que l'on peut lire dans les deux sens, comme *radar* ou *kayak*. Il existe également des phrases palindromes, comme *Élu par cette crapule* ou *La mariée ira mal*.

Ainsi parfois le correcteur ruse. Il contourne le problème. Modifie la phrase. Enfin, moi je le fais. Et esquive la difficulté, à la manière du directeur du zoo de ma blague Carambar favorite.

Ce brave homme voudrait ajouter deux animaux à la gamme de quadrupèdes qu'il présente à la curiosité des badauds. Il opte pour cet élégant élan nord-américain qu'on appelle « orignal ». De sa plus belle plume, il écrit à un confrère canadien : « Cher collègue, accepteriez-vous de me vendre deux originaux ? » Ce pluriel lui semblant douteux, il

recommence : « Accepteriez-vous de me vendre deux originaux ? » Mais il hésite encore. Soudain, il a une idée, et il écrit : « Cher collègue, accepteriez-vous de me vendre un original ? » Et il ajoute : « P-S. Tant que vous y êtes, mettez-m'en donc un deuxième. » Vous ne connaissez pas une orthographe ? Rien ne vous interdit d'être malin !

P-S. Le directeur de zoo a de bonnes raisons de douter, car Larousse.fr dit *deux originaux* tandis que sa version papier et Le Robert penchent pour les *originaux* ! Vous savez quoi ? Le cas échéant, commandez donc des élans.

9.

AVANT D'INVENTER LE CORRECTEUR, IL FALLAIT INVENTER LE FRANÇAIS

L'école des correcteurs existe depuis 1978, leur syndicat depuis 1881, mais le métier remonte... à l'Antiquité. « Il y a trois mille ans, écrit Jean-Denis Rondinet dans *Encyclopédie de la chose imprimée*, dans les premières boutiques d'écrivains publics inscrivant sur des tablettes d'argile, sous la dictée, les contrats et inventaires de riches caravaniers, sur les marches du temple ou dans les officines lucratives de prêtres rédigeant sur papyrus, à la demande, les horoscopes personnels des fidèles, déjà se tient le réviseur [...]. Il fait office de “deuxième œil”, il relit et, s'il le faut, il retouche, il corrige. »

Certes, mais il y a trois mille ans, l'orthographe à proprement parler n'existait pas – j'en entends une qui grommelle qu'elle est née trois mille ans trop tard, c'est l'aquagymnaste de tout à l'heure, qui s'essuie présentement dans la cabine d'à côté. Ce n'est que lorsque la langue et son écriture se virent dotées de « règles » que l'on put commencer à commettre ces « fautes » qui allaient devenir le gagne-pain de la correctrice et de son homologue viril, le correcteur.

Tout d'abord, dans l'Hexagone, il fallait se mettre sérieusement à inventer le français. Nous ne remonterons pas à l'époque des cavernes, même si j'aime à imaginer une mienne ancêtre corrigeant discrètement d'un morceau de charbon de bois un aurochs mal bigorné par quelque pratiquant peu aguerri de l'art pariétal. Commençons aux Gaulois, par exemple, bien qu'ils n'aient pas eu le bon goût de nous laisser beaucoup de traces écrites. Ils parlaient divers dialectes celtiques, que l'on imagine proches du breton actuel, et nous ont quand même légué de jolis mots pour habiller la campagne, du *mouton* à la *lande* en passant

par le *galet* et le *sapin*. « En 50 avant Jésus-Christ, comme l'écrit Goscinny au début de chaque album d'Astérix, toute la Gaule est occupée par les Romains... Toute ? »

Ben... en fait, oui. Nul village d'irréductibles Gaulois n'existant ailleurs que sous le pinceau magique d'Uderzo, le latin, langue de l'envahisseur, s'impose progressivement, et pour des siècles, dans les classes supérieures de la société, chez les clercs et les lettrés. La Sorbonne, fondée en 1252, restera le cœur du Quartier latin, ainsi nommé parce que lesdits lettrés, latinistes, y pullulaient encore treize siècles après Astérix.

Le pot de chambre de Racine

Les conversations du quotidien et celles du peuple se font dans une trentaine de dialectes ou langues régionales. Pas ultrapratique pour le commerce et les échanges. Le représentant de l'époque, le colporteur, avait intérêt à être sacrament polyglotte.

Le français n'apparaît discrètement qu'au IX^e siècle, basé sur le francien, dialecte de l'Île-de-France, région qui a le principal mérite d'être celle du roi. À partir de 1530, le Collège de France, créé par François I^{er}, vient faire concurrence à la Sorbonne, et quelques précurseurs épris de modernité se mettent à enseigner en français. D'ailleurs, si les correcteurs n'étaient pas d'horribles mécréants tendance anarchiste par tradition, leur saint patron serait probablement François I^{er} qui, en 1539, décida à Villers-Cotterêts¹⁶, pour permettre le travail de l'administration et imposer la langue du roy dans les provinces, de promulguer une ordonnance par laquelle il exigeait l'emploi exclusif du françoys dans tous les actes officiels et de justice.

Un bonbon sur la langue

Vers un verre vert

« Vers quel verre, œil vert, diriges-tu tes regards chaussés de vair ? » : c'est un vers du poème de Robert Desnos *L'Aumonyme*.

Ver est le mot qui compte le plus d'homophones.

Vair

Ver

Verre

Vers (direction)

Vers (poésie)

Vert

Si mes camarades correcteurs et moi-même étions le moins du monde reconnaissants, nous nous rendrions chaque année en pèlerinage à genoux jusqu'à cette champêtre cité de l'Aisne où le « prince de la Renaissance » aimait à séjourner, car c'est cette décision qui fit du français la langue de l'État. Bon, il lui restait à devenir celle du pays. Cela prendrait quelques... siècles.

C'est dans cet intervalle que l'illustre Jean Racine rencontra un intéressant problème mêlant vase de nuit et linguistique. « Racine raconte ainsi son voyage à Uzès dans une lettre de 1661 à son ami La Fontaine : « J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre elle mît un réchaud sous mon lit. Vous pouvez imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. » Le voyage se poursuit et, à Uzès, il ne comprend tout d'abord rien à ce qui se dit autour de lui. Au bout d'un certain temps, il reconnaît dans ce qu'il entend quelque chose qui ressemble à un mélange d'italien et d'espagnol, et il parvient alors à établir la communication¹⁷. »

L'université continuera vaille que vaille d'enseigner en latin jusqu'au XIX^e siècle. Quant à l'Église catholique, qui n'est pas connue pour ses penchants révolutionnaires, elle maintiendra la tradition de la messe en latin (devant une assistance à 95 % non latiniste !) jusqu'après le milieu du XX^e siècle. Sans doute le contenu du discours importait-il moins que le contenant.

Le français s'implante davantage à partir de la création de l'Académie française, au XVII^e siècle, par Richelieu, qui la charge de donner à la langue un dictionnaire et une grammaire. Pourtant, lorsque survient la Révolution, seuls les deux tiers des Français parlent le

français. Et encore, pour nombre d'entre eux, il s'agit d'une deuxième langue, celle des échanges officiels, du commerce, tandis que patois ou dialectes restent les langues du quotidien. Le début du XIX^e siècle, avec les prémices de l'industrialisation et les déplacements des ouvriers, notamment des compagnons du Tour de France ou des paysans qui participent à l'exode rural, favorisera le développement du français.

Louis-Philippe pourrait aussi concourir pour le titre de saint patron des correcteurs : c'est lui qui, en 1843, décide que l'administration devra désormais respecter l'orthographe de l'Académie. « Il crée la faute d'orthographe ! » résume Bernard Fripiat dans *Au commencement était le verbe... ensuite vint l'orthographe*. J'ajouterai qu'il crée par ricochet la dictée, le bonnet d'âne, le Bescherelle et le correcteur. C'est l'époque où l'orthographe, telle que nous la connaissons, se fixe véritablement. Contrairement au choix qu'ont fait les autres pays romans, chez nous, les grammairiens partisans de l'étymologie l'emportent sur leurs adversaires du courant phonétique, et c'est pourquoi l'orthographe du français est tellement plus alambiquée que celle de l'espagnol ou de l'italien.

Mais seule l'école primaire obligatoire et laïque instituée par Jules Ferry permettra finalement l'enseignement du français à tous et dans tout le pays, à partir de la fin du XIX^e siècle. L'école est obligatoire, mais aussi l'usage de la langue de l'État. Les langues régionales en sont bannies, y compris pendant les récréations. L'écolier surpris à parler sa langue maternelle – le patois – écope d'une punition. Il est ainsi courant que l'instituteur confie le matin une bûche ou un collier à un enfant, sorte de mistigri dont celui-ci ne peut se débarrasser qu'en le confiant à un autre qu'il a surpris à prononcer un mot de patois. Celui qui a la bûche ou le collier au moment de la récré en est privé ; celui qui l'a au moment de la sortie des classes doit écrire quelques centaines de fois « Je ne dois pas parler patois à l'école », ou autre formule d'autant plus longue que le « hussard noir » est plus pervers.

La « francisation » du pays n'était pas encore complète au moment de la Première Guerre mondiale. Les régiments, constitués par régions au début du conflit, durent, face à l'ampleur des pertes, être reconstitués avec des hommes venus des six coins de l'Hexagone¹⁸, dont on ne put que constater qu'il leur était difficile de communiquer entre eux : le français était encore pour beaucoup une deuxième langue, apprise à l'école, quand ils continuaient de parler leur langue

régionale au quotidien.

Ce seront finalement les médias audiovisuels qui assureront la généralisation de l'usage du français tel que nous le connaissons au xxi^e siècle – la radio d'abord, puis cet instrument pourtant honni par les amoureux des belles lettres : la télévision.

Un bonbon sur la langue

Vous avez dit pangramme ?

« Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume » : c'est le pangramme le plus célèbre en français. On pourrait dire aussi : « Bâchez la queue du wagon-taxi avec les pyjamas du fakir. » Mais qu'est-ce qu'un pangramme ? Un petit jeu de lettres : une phrase qui utilise toutes les lettres de l'alphabet en en répétant le moins possible.

10.

LE ROUGE, COULEUR DU CORRECTEUR

Maintenant que nous avons inventé le français, retournons à l'école des correcteurs, où me voilà derechef. Vous connaissez le coup de la première lame qui coupe le poil, la deuxième le recoupant avant qu'il ne se rétracte ? Pour prendre une autre image publicitaire, cette deuxième couche de formation, comme une seconde couche de peinture recouvrant chaque micro-imperfection de la première, me colla définitivement la pathologie de la correction.

C'est au début de cette deuxième imprégnation corrective, alors qu'à nouveau j'avais chaque soir les doigts tachés de feutre rouge au point qu'ils ne reprenaient que rarement leur teinte naturelle délicatement rosée, que j'ai dû me rendre à l'évidence : cette couleur, celle de la correction, m'avait poursuivie depuis toujours – ou sans doute l'inverse, c'est moi qui lui avais filé le train. Car la couleur du correcteur est le rouge comme est blanche celle de la blouse du médecin et verte la croix du pharmacien.

J'ai toujours été rouge. Vous vous souvenez quand vous étiez petit ? Quand on est petit, on pense éNORMément à quand on sera grand. Et on se figure que, quand on sera grand, si jamais un jour on le devient enfin, on sera comme ci ou comme ça, comme papa, comme maman, comme tata, comme les grands qu'on connaît. Personnellement, j'étais persuadée que je chausserais du 37 parce que ma mère chaussait du 37, que je ne sauterais plus sur les lits parce que aucun adulte de ma connaissance ne se livrait à cet hilarant passe-temps, que je saurais plier les vêtements en jolies piles bien nettes au lieu de navrants tire-bouchons, que je ne raconterais plus d'âneries sans queue ni cheval, que je ne me laisserais plus débarbouiller avec délices par le premier

joyeux clébard venu, et que ma couleur préférée ne serait plus le rouge pompier mais le bleu marine ou le vert sapin, comme il sied à une dame.

Quand je me suis mise à chausser du 38, vers l'âge de quinze ans, j'ai commencé à soupçonner que mes qualités d'extralucide n'étaient pas à la hauteur de mes espérances. Et, en effet, si le remplacement des sommiers à ressorts par de bêtes engins à lattes a mis un terme brutal et définitif à mes bondissements, je brais (« hi-han ») toujours comme je respire, mon sens de l'humour, dont le niveau fluctue entre la blague Carambar et l'esprit pipi-caca, n'amuse toujours pas tout le monde, je m'accroupis volontiers pour discuter le bout de gras avec le premier cabot égaré, et non seulement ma couleur préférée est toujours le rouge pompier, mais encore j'y suis devenue accro.

Quand j'étais d'âge maternello-élémentaire, j'argumentais, paraît-il, tandis que ma mère s'évertuait à m'habiller avec goût (enfin, le sien), que « mais moi, maman, j'aime les couleurs qui font paf... ». En passant par l'adolescence, m'avisant que mes assortiments colorés attiraient quelques regards pas toujours admiratifs de la foule gothico-babacoolo-collège-lycéenne, comme le veut cet âge moutonnier, je suis passée au noir et au bleu marine. Ouf, enfin, j'étais du meilleur goût : celui de tout le monde.

Et puis un jour, on découvre quoi ? Que le vrai soi, évidemment, c'était l'individu d'avant l'époque des goûts des autres. Ni une ni deux, on s'en va quérir un clébard à la SPA, histoire d'avoir quelqu'un pour vous débarbouiller à domicile, c'est plus hygiénique, on sait de quelle marque est l'haleine de croquettes, et on refait sa déco en rouge, avec garde-robe et métier assortis. Avantage collatéral : le feutre rouge qui me tache les doigts ne tache pas mes habits.

Des taches ou des tâches sur les doigts ?

J'adore cette faute, l'une des plus fréquentes, en partie parce qu'elle fait partie de celles que les correcteurs automatiques laissent allégrement circuler, puisque les deux mots existent. Une erreur touchante, née d'une volonté de trop bien faire : il est rare que l'on rencontre *tache* là où il faudrait *tâche* ; c'est presque toujours l'inverse, l'auteur s'applique, tirant la langue comme un élève sur sa page d'écriture, ajoutant l'accent circonflexe là où il n'en faut pas. Une astuce ? La *tache* de gras est immaculée, tandis

que la *tâche* à accomplir pèse de tout son poids circonflexe sur le *a*.

Le rouge, c'est ma médecine douce. Ma luminothérapie d'habitante de la grise Île-de-France. Quand les bâtiments gris vomissent sur les trottoirs noirs des armées de parapluies sombres promenés par des manteaux noirs, je hurle au cauchemar. Si par hasard, au milieu de cette grisaille, sautille un parapluie rouge (jaune ou vert, ça marche aussi), c'est comme un printemps qui bourgeonne.

Bon, n'allez pas imaginer que je m'habille en rouge du chignon aux arpiens, tel le Petit Chaperon. Non. J'aurais trop peur que le loup me repère dans le métro. Mais il est rarissime que je n'aie pas au moins les ongles, la bouche, une montre en caoutchouc, une écharpe ou un sac rouge pétard. Ou un joli manteau bien écarlate. Quand je pose l'orteil dans le cassetin, le matin, si je ne porte pas de rouge, il se trouve toujours quelqu'un pour s'en étonner.

« Une écharpe et un sac rouge pétard »

Tous ces accessoires et pas de *s* à rouge ? Ni à *pétard* ? Et de quel droit ? Les adjectifs de couleur, comme les autres adjectifs, s'accordent en genre et en nombre : *de jolies robes rouges, des crétiens verts de rage*. MAIS si cette couleur est exprimée par un nom commun employé comme adjectif (*émeraude, marron, orange...*), celui-ci ne s'accorde pas : *douze ceintures crème, trois yeux émeraude, trente-deux adorables labradors chocolat*. On peut en effet comprendre ces formules comme des ellipses : *des ceintures (de la couleur de la) crème, des yeux (de la couleur de l') émeraude, des labradors (de la - miam - couleur du) chocolat*.

Six exceptions (*écarlate, fauve, incarnat, mauve, pourpre, rose*) : *des grands-mères aux cheveux **mauves**, aux lèvres **écarlates**, portant manteaux **fauves** et chaussures **pourpres**, conduisant des Mercedes **roses** aux sièges **incarnats***.

Les adjectifs de couleur composés sont eux aussi invariables : *La majorette portait des baskets rouge pétard, qui contrastaient élégamment avec ses cheveux blond foncé et ses yeux bleu-vert*.

Il y a quelques mois, je devais déjeuner avec ma mère dans un

minuscule restaurant de quartier à Villejuif, Le Temps des délices, qui est un de ses repaires favoris. J'arrive, elle n'est pas là, j'entre, j'attends assise à une table. Au bout de vingt minutes, je reçois un texto furibard : « TESOU?! »

C'est là que je me félicite d'être titulaire d'une maîtrise de traduction littéraire. Décryptage : « T'es où ? »

Ma mère use volontiers du SMS, dont elle a immédiatement repéré les avantages en termes d'efficacité et d'économie, mais pas toujours la façon mystérieuse d'insérer les espaces et les caractères accentués. Peut-être, secrètement ou inconsciemment, cette façon de s'exprimer correspond-elle à son tempérament.

« Chuis au resto. Je t'attends », réponds-je avec le flegme qui me caractérise – « Muriel, le calme olympique », c'est le surnom que m'a donné mon frère, qui me voit comme une championne de cette discipline.

Dans la seconde qui suit, la porte s'ouvre dans un grand fracas de clochettes, tandis qu'une couronne de cheveux blancs friséillés apparaît : « Ben comment c'est possible ? Je suis là depuis une demi-heure : j'ai rien vu passer de rouge ! »

Ma mère s'était installée sur le trottoir d'en face, de l'autre côté de la petite rue Jean-Jaurès, et j'étais entrée sans la voir, ne songeant pas à la chercher ailleurs que devant l'entrée. Elle-même, n'ayant « pas vu passer de rouge », ne m'avait pas vue... du tout. Ce jour-là, allez savoir pourquoi, j'étais habillée tout en bleu, elle ne m'avait simplement pas reconnue. Rouge et moi, ça faisait un. Muriel = rouge.

« *J'étais habillée tout en bleu* » : tout ou toute ?

Tout a plusieurs fonctions et plusieurs sens. Quand on peut le remplacer par *entièrement*, *totale*ment, comme ici, il est adverbe, donc invariable : *Une femme tout en rouge, Des garçons tout heureux*. Il y a une exception (ben oui), *tout* s'accorde avec un adjectif féminin commençant par une consonne ou un *h* aspiré : *Les deux sœurs sont tout étonnées, mais l'une est tout heureuse et l'autre toute honteuse*.

Dois-je déduire de cette anecdote que c'est cette cécité sélective maternelle qui me vaut le goût de la couleur rouge ? Et par extension du stylo rouge ? J'avoue m'être posé la question. J'aime aussi beaucoup

le vin rouge, mais je ne suis pas contre le blanc et le rosé, quand ils sont bons. En tout cas, j'aimais corriger les fautes de mes copines du collège, j'aimais le rouge sous toutes ses formes, et paf, me voilà correctrice. Un petit clin d'œil de la vie.

Vos vaches, elles sont noires et blanches ou noir et blanc ?

Puisque nous causons couleurs, il faut que je vous raconte cette anecdote en noir et blanc qui témoigne aussi de la malédiction du correcteur, dont jamais la vigilance ne s'éteint. Un beau jour de l'année deux mille quelque chose, tandis que j'épluchais des patates tout en me laissant bercer par France Culture, je saute en l'air sur ma chaise, comme si quelque bourreau plaisantin venait de la brancher sur le 220. « Benkeskispasse ? » s'enquiert mon amoureux (très vaguement) inquiet. La radio diffusait une lecture des *Années*, le roman d'Annie Ernaux. La comédienne qui lisait le texte venait d'évoquer « le regard de la chatte noire et blanche au moment de s'endormir sous la piqure ». L'instant qu'elle dépeint est déchirant, surtout pour l'amie gaga des quadrupèdes velus que je suis, pourtant je ne peux pas empêcher le signal d'alarme de retentir : « Y a une fôôôôte ! » Du coup, plus possible d'écouter le texte, ma cervelle analyse le truc. Y a faute. Je n'ai pas rêvé. « Où ça ? » interroge par pure politesse le chéri.

Attention dada de correcteurs, piège ultrasieux, règle secrète que nul ne connaît, pas même les plus grands : lorsque plusieurs adjectifs de couleur sont associés par *et*, ils sont variables si les objets dont il est question comportent chacun une couleur, MAIS restent invariables s'ils désignent des objets bicolores, tricolores, bref multicolores...

L'exemple fétiche des correcteurs, allez savoir pourquoi, est celui des ruminants : si vous voyez dans un pré brouter des vaches *noires et blanches*, vous n'êtes probablement pas en Normandie, car le pluriel indique que certaines vaches sont entièrement blanches et d'autres entièrement noires. Si les quadrupèdes qui broutent là sont tachés de noir et de blanc à la fois, alors ce sont des vaches *noir et blanc*. On considère en fait *noir et blanc* comme un adjectif de couleur composé, au même titre que *blond foncé* ou *rouge rubis*. Même punition lorsque le

et est sous-entendu. On écrit : *des drapeaux bleu, blanc, rouge*. En cas de *drapeaux bleus, blancs, rouges*, on visualisera des drapeaux unis. Les journalistes débutants sont parfois interloqués de recevoir des coups de fil de correcteurs sur le thème : « Dis-moi, les ballons roses et mauves dont tu parles, dans le défilé de la Gay Pride, c'est des ballons roses et des ballons mauves, ou c'est des ballons bicolores rose et mauve ? » Ou bien : « Dans ton papier sur la Fashion Week, les pompes du défilé Armani, là, c'est des godasses en bichromie genre maquereau, ou bien y en a de toutes noires et d'autres qui sont toutes blanches ? » « De quoi qu'elle se mêle, celle-là ? » pensent-ils parfois si fort que je les entends. « C'est parce que ça ne s'écrit pas pareil. » « Ah boooooon ?! » Ben oui.

Un bonbon sur la langue

Anagrammes curieuses

Une anagramme est un mot formé des mêmes lettres qu'un autre mot. Certaines sont des curiosités, comme celle de *chien*, qui est *niche*, celle de *soigneur*, qui est *guérison*, tandis qu'*endolori* est l'anagramme d'*indolore*.

11.

ON DIT UNE ESPACE !

Je vais donc apprendre le métier de correctrice. Pour commencer, il s'agit de réussir le test d'entrée, qui n'est pas une partie de campagne. Très sélectif, il est conçu, m'explique-t-on, pour vérifier les capacités d'attention, de concentration, de réflexion et de logique, évaluer les connaissances en conjugaison, concernant certains accords délicats, le bon usage de la langue, mettre en évidence la capacité à déceler certaines fautes de syntaxe et à réécrire, enfin évaluer le niveau de culture générale. Il comporte notamment des textes à corriger dont j'ai oublié le contenu, mais je ne suis pas près d'oublier le test de vocabulaire, les mots *immarcescible* et *sycophante* m'ayant plongée dans le désarroi le plus complet. Dès l'épreuve terminée, j'ai couru vérifier leur sens, et il est désormais gravé dans ma mémoire (*immarcescible* : qui ne peut se flétrir ; *sycophante* : calomniateur, délateur), bien que j'éprouve quelque peine à les placer dans la conversation, y compris en dehors des séances d'aquagym.

Les doigts dans le nez, je ne sais pas, car je ne crois pas que l'on nous ait communiqué nos notes, mais Isabelle et moi avons la fierté de réussir le test que, nous apprend-on, seul un candidat sur vingt réussit à la première tentative. Il faut dire que nous sommes déjà secrétaires de rédaction, donc pas de vraies novices. Ça ne nous empêche pas d'être fières, et comme des poux.

Les enseignants de l'école étant des professionnels en exercice, ils s'efforcent aussi de transmettre la culture du métier. Du coup, je ne tarde pas à flairer que je suis sur le point de rejoindre une secte aux mœurs assez particulières. Pour commencer, si le correcteur est le gardien de la langue française, il baragouine un idiome bien à lui.

Au sein de la rédaction d'un quotidien, nous l'avons vu, on trouve les correcteurs dans un *cassetin*. Le *cassetin* est tout pareil à n'importe quel bureau, à ceci près qu'il s'appelle « *cassetin* » et qu'on y rencontre des correcteurs. Au sens propre, le mot désignait une case de la *casse*, cette boîte de bois peu profonde dans laquelle on rangeait dans un ordre précis les différents caractères d'imprimerie – ces casses qui, quand elles étaient mises au rancart, faisaient la joie des collégiennes époque baba cool qui, comme moi, y exposaient leurs gadgets ramasse-poussière.

À l'heure du plateau « paysager », bucolique appellation qui désigne, depuis la fin du xx^e siècle, de vastes bureaux sans cloisons permettant d'entasser davantage de monde à moindre coût, le *cassetin* est aussi l'un des rares espaces fermés de la rédaction. Parce que les correcteurs sont réputés avoir besoin de silence pour travailler. C'est vrai. Ça leur permet également de s'empailler sur une capitale ou une virgule sans que le reste de la rédaction soit trop perturbé.

À noter que si corriger un texte exige une certaine forme de silence et de concentration, en écrire un également. C'est pourquoi on aperçoit de temps un temps un pauvre rédacteur œuvrant agrémenté d'un élégant casque antibruit modèle chantier sur les oreilles.

« Deux caps div ! »

Rayon vocabulaire, nul correcteur, et nul membre d'une rédaction d'ailleurs, ne parle de *majuscules* ou de *minuscules*. Dans un journal, il n'y a que des *capitales* (ou plutôt des *caps*) et des *bas de casse* – les lettres minuscules, qui étaient traditionnellement rangées en *bas* de la fameuse *casse*.

La presse ne connaît pas davantage le *trait d'union*, qu'elle appelle *division*, ou plutôt *div*. On entendra ainsi fuser dans le *cassetin* ce genre d'échanges :

« Comédie française, vous l'écrivez comment ?

– Deux caps div ! »

Traduction : les deux mots avec une majuscule, un trait d'union entre les deux : *Comédie-Française*. Reconnaissez que « deux caps div » est plus efficace. Voyons si vous allez comprendre la réponse à la

question suivante :

« Youtube ?

– Deux caps collé. »

Traduction : majuscule à *You*, majuscule à *Tube*, pas d'espace entre les deux : *YouTube*.

« Jean Paul II ?

– Deux caps sans div ! » (Une coquetterie due au fait que ce papal prénom était la traduction de l'italien Giovanni Paolo, sans « div » lui non plus.)

Ah, tiens, comme nous parlons d'espace, revenons-y. Quand il manque un blanc entre deux mots ou signes de ponctuation, le correcteur demande que soit ajoutée *une* espace. Pourquoi ce féminin ? Il ferait partie du vocabulaire des typographes : au féminin il désignait un caractère, une lettre. D'aucuns racontent qu'il s'agit là d'un archaïsme remontant à l'époque lointaine, en moyen et en ancien français, où *espace* se baladait à son gré entre les deux genres.

Quoi qu'il en soit, du coup je ne sais jamais si je dois dire *un* ou *une* espace. Il faut jauger son public. Quand une jeune stagiaire du marketing vient me soumettre un communiqué, une plaquette ou une couverture de livre à corriger, pas d'hésitation, je sais que, si besoin est, je parlerai d'*un* espace à ajouter ou à supprimer ici ou là : à l'évidence, cette personne fraîchement sortie de l'école regarderait avec des yeux de merlan frit la correctrice, dépositaire de la vérité en matière de langue, qui lui parlerait d'*une* espace. Je le sais parce que bien sûr ça m'est arrivé. Certes, il n'y a pas mort d'homme. Il suffit de ramasser le merlan et de lui expliquer que la typographie considère l'espace comme féminine. Mais combien de fois par semaine avez-vous l'envie (ou le temps) d'expliquer ce genre de chose ?

Plus compliqué : que faire d'un cartographe ? L'autre jour, Philippe m'apporte la carte des nouvelles régions françaises qu'il vient de dessiner, pour vérification. Flûte, il manque une espace dans la légende. Rapidement, je jauge le bonhomme, ça prend un regard d'un quart de dixième de seconde, puis je diagnostique :

« C'est parfait. Il manque juste un espace entre le premier guillemet français et le mot qui suit.

– *Un* espace ? Tu dis *un* espace ? ! » lâche-t-il avec une moue mi-dégoutée mi-incrédule.

Eh flûte, je l'ai mal jaugé, mal jugé. Si on ne se pratiquait pas depuis

des années, pour un peu il croirait qu'on lui a refile une fausse correctrice. Le crime de lèse-collègue est ici à peu près de la même dimension que celui de corriger au stylo bleu, si vous voyez l'embrouille. Me voilà partie dans de longues justifications :

« Je ne savais pas que tu savais qu'on disait *une* espace.

– Oh ben quand même, je suis un ancien ouvrier du Livre. »

Je l'ai vexé. Tout gagné. C'est compliqué, de parler un dialecte à part.

Vous pourriez encore être surpris, en passant une tête dans le cassetin, d'attraper au vol des échanges tels que :

« Le thé, c'est comme le fromage ?

– Oui, oui, comme le pinard. »

Ce conciliabule concerne une fois encore la typographie. On met toujours en bas de casse les noms d'une région ou d'une personne quand on les a donnés à un produit. On boit ainsi un bon petit *bourgogne* avec une tranche de *saint-nectaire*, à moins qu'on ne préfère un ballon de *bordeaux* avec du *camembert*. En revanche, un vin de *Bourgogne* ou de la région de *Bordeaux* retrouve logiquement sa capitale. Il en va de même pour une tasse de thé *yunnan* (de la région du Yunnan) ou *darjeeling* (de la région du Darjeeling).

Mais revenons à notre jargon. Dans le genre abrégé, on parle aussi de *clam*, de *flex*, d'*ital* et de *rom* pour « point d'exclamation », « accent circonflexe », « italique », « romain » (le caractère normal, par opposition à l'italique). La dimension de la police s'appelle le *corps*, comme dans : « Tu me mettras ça en corps 10, coco. » Il paraît qu'on dit aussi *rog* pour point d'interrogation et *sus'* pour « points de suspension », mais je ne l'ai jamais entendu.

Enfin, j'avais eu la surprise en débarquant dans le métier de découvrir que cohabitent dans le même cassetin plusieurs catégories de correcteurs de presse, selon le type de contrat de chacun avec le journal. J'ai eu la chance de toujours faire partie des *piétons*, les permanents, ceux qui sont en contrat à durée indéterminée – *piétons*, j'imagine, parce qu'ils sont « en pied » au journal. Les *rouleurs* sont ceux qui « roulent », comme les pierres qui n'amassent pas mousse, d'un journal à l'autre, selon les besoins. Les *suiveurs* se situent quelque part entre les deux. Ils effectuent dans chaque publication des *suites* de

plusieurs jours et peuvent espérer un jour devenir piétons, quand un poste se libérera.

Le Syndicat (CGT) des correcteurs gérait encore, lorsque je suis entrée dans la presse quotidienne, le « placement » des syndiqués, les journaux lui ayant sous-traité la responsabilité de fournir du personnel formé. Isabelle et moi, oies blanches parachutées de la presse magazine, avons été les premières correctrices de l'histoire du *Monde* à n'être pas envoyées par le syndicat, simplement parce que le droit du travail nous permettait d'être reclassées au sein du groupe qui nous employait déjà depuis plusieurs années. L'événement ne fut pas sans provoquer quelque émoi, mais c'était déjà le début de la fin du Syndicat des correcteurs et de son bureau de placement. Nul ne l'appelle plus aujourd'hui pour répondre aux besoins, chaque cassetin possédant ses propres listes de rouleurs et de suiveurs.

Autre curiosité, le chef du service de correction, qu'il soit homme ou femme, est *une réglette*. J'ai posé la question, mais personne ne semble plus savoir pourquoi. La réglette – encore une tradition qui a disparu avec les ouvriers du Livre – était élue par ses pairs, la direction du journal se contentant d'entériner la chose.

Toujours au chapitre du lexique, n'oublions pas le rituel du *bouclage*, à l'heure sacro-sainte de 10 h 30 au *Monde*, journal du soir – le bouclage intervenant en soirée pour les journaux du matin.

Avant *Le Monde*, j'avais collaboré à des hebdomadaires, à des trimestriels, et je venais de passer plusieurs années dans un mensuel. Le premier matin, l'agitation qui commence à monter autour de 10 heures pour atteindre son paroxysme à 10 h 30 m'a cueillie à froid. Et surtout le « Merde, on a bouclé en retard ». Il m'avait semblé, à moi, qu'on avait bouclé drôlement à l'heure. « Mais enfin, il était 33 ! » Pour moi, boucler un journal en retard, c'était boucler avec vingt-quatre ou quarante-huit heures de retard. *Trois minutes ? !* J'avais atterri sur une autre planète, la planète quotidien, où un retard de quelques minutes coûte plusieurs centaines d'exemplaires invendus et quelques milliers d'euros pour cause de ratage d'avion pour la province ou de pénalités de retard à l'imprimerie.

Après le bouclage, c'est la traditionnelle *brisure*, la pause. Quelques minutes pour partager un café à la cafétéria. Il est possible de conjuguer la brisure, comme dans : « Ce matin, c'était sympa, j'ai *brisé* au soleil sur la terrasse avec Martine. »

En avant, marche !

Les correcteurs, dont la première fonction consiste à faire respecter la langue, l'orthographe, la typographie, la syntaxe, sont aussi responsables de faire appliquer (et de faire évoluer, voire de créer) ce que l'on appelle la *marche* du journal. La marche est constituée d'un ensemble de décisions qui font partie de ce qui distingue dans sa forme un journal d'un autre. Il ne s'agit pas là de corriger des « fautes » à proprement parler, mais, en particulier dans les domaines où l'on a le choix, de présenter les mêmes choses toujours de la même manière, afin que le lecteur y retrouve ses petits, en termes de typographie, notamment.

La marche du *Monde*, par exemple, veut que les capitales ne soient jamais accentuées, sauf dans les textes tout en capitales, qui sont généralement des titres. On écrira donc *Événement à l'Élysée* mais **ÉVÉNEMENT À L'ÉLYSÉE**.

Cette habitude, que la belle typographie réproouve, remonte à la vieille époque des caractères de plomb. Une capitale accentuée étant plus haute qu'une capitale non accentuée, pour que les lignes ne s'emmêlent pas les crayons, il fallait utiliser des caractères spéciaux pour les capitales accentuées, en diminuant la hauteur de la lettre, CE QUI ÉTAIT PLUTÔT INÉLÉGANT, reconnaissons-le. Il était plus simple de ne pas accentuer du tout.

« On ne peut que déplorer que l'usage des accents sur les majuscules soit flottant, commente l'Académie [...]. En français, l'accent a pleine valeur orthographique. Son absence ralentit la lecture, fait hésiter sur la prononciation, et peut même induire en erreur. Il en va de même pour le tréma et la cédille. On veille donc, en bonne typographie, à utiliser systématiquement les capitales accentuées, y compris la préposition À, comme le font bien sûr tous les dictionnaires. »

Un texte tout en capitales et sans accents peut en effet générer des confusions regrettables. Il paraît qu'une vieille annonce ainsi libellée avait valu à son auteure quelques déceptions : « JF 23 ANS CHERCHE COMPAGNON MEME AGE. » Elle voulait dire « même âge », bien sûr, mais certains ont préféré lire : « même âgé ».

La marche stipule aussi que l'on indique les noms des expositions entre guillemets, que le mot *Théâtre* dans le nom des salles de spectacle prend toujours une capitale. On écrit ainsi *Théâtre du Ranelagh*, alors

qu'il serait tout aussi juste d'écrire théâtre du Ranelagh. Nous écrivons aussi *le Festival* quand il s'agit de l'événement cannois, tandis que ni *le pape* ni *le premier ministre*, pas plus que *le président* ou *le ministre de la défense* n'ont droit à la capitale.

Le Monde a également, par exemple, décidé de féminiser les noms de professions, autant que faire se peut – *l'auteure*, *la metteuse en scène*, *la première ministre*... nous y reviendrons. Plus osé, il y est de tradition que le chapô des articles ne prenne pas de point final. Et l'une des dernières décisions majeures en termes de marche a été prise récemment par le service de correction : celle de ne pas appliquer *a priori* la dernière réforme de l'orthographe, puisqu'elle est présentée comme facultative.

Ce ne sont là que quelques exemples de ce qui constitue la marche ; ils sont légion. Un énorme fichier dont les entrées sont classées par ordre alphabétique est à la disposition de tous sur l'intranet du journal. L'opportunité de chacun de ces choix est discutable. Ils font d'ailleurs régulièrement l'objet de discussions comment dire... animées au sein du cassetin et plus largement de la rédaction. Nous avons ainsi longtemps écrit « Brexit », entre guillemets, puis, après le vote dudit Brexit, nous avons décidé de nous en passer, le néologisme s'étant transformé en réalité politique. D'autres publications ont fait d'autres choix, tout aussi justifiés.

« L'opportunité de ce choix »

Opportunité fait partie de ces pauvres mots que le calque de l'anglais fait employer de travers en français. À la différence d'*opportunity*, qui signifie « occasion », « chance », *opportunité* désigne, selon Larousse, le « caractère de ce qui est opportun, vient à propos : l'opportunité d'une démarche ».

Dédié souffre du même mal. Il n'a pas le sens du *dedicated* anglais. On *dédie* une église à la Vierge, un livre à un ami, mais pas un institut à la recherche médicale ou un salon professionnel à l'automobile.

Je suis bien obligée de mentionner au chapitre des traditions correctoriales l'horrible *Ala*. Je ne suis pas trop portée sur les chants grégoriens. *La Marseillaise* ou *L'Internationale* entonnées par une foule me font dresser les poils des bras, et plutôt à rebrousse-poil. Or il se

trouve que les ouvriers du Livre, les typographes, donc les correcteurs qui en descendent, ont un chant qui est à peu près aussi catastrophique, dans un autre domaine, que les paroles de *La Marseillaise*. On appelle ça le *Ala*. On chante ce truc à chaque fois qu'on organise un pot – ce qui n'est pas rare chez les ouvriers du Livre et leurs descendants, et par contagion dans la presse en général –, mais pas quand je peux l'empêcher (le chant, pas le pot). C'est une chanson à boire¹⁹.

Quand ça reste dans une rédaction, encore, tout le monde a l'habitude. Quand ça en sort, c'est terrible. Je me souviens d'un repas dans une auberge perdue de Cappadoce, en Turquie, lors (encore) d'une randonnée organisée par le comité d'entreprise, où la table à laquelle j'étais assise est « partie en *ala* ». Les poils, hein. Les serveurs nous regardaient avec l'air de se demander si on allait casser les chaises et les tables d'abord, ou directement mettre le feu au restaurant.

Sélection par l'ascenseur

À l'école des correcteurs, bien entendu, on vous enseigne le *Ala* et la tradition qui l'entoure. Du coup, je m'étais forgé une idée un rien alcoolisée de la profession que je m'apprêtais à rejoindre. La première fois que j'ai poussé la porte à tambour du siège du *Monde*, c'était un peu avant la fin de la formation de six mois, pour une simple prise de contact. Au numéro 80 du boulevard Auguste-Blanqui, le premier piège tendu au novice le guette dès le rez-de-chaussée : ce sont les ascenseurs « intelligents ». Ces machines se révèlent en effet plus intelligentes que la plupart des visiteurs, ce qui n'est pas sans causer quelques tracasseries.

Histoire de réguler (on dit *optimiser* depuis la fin du xx^e siècle) l'utilisation des cinq ascenseurs principaux, un ingénieux ingénieur ascenseurologue a eu la glorieuse idée suivante : vous choisissez votre étage et en tapez le numéro sur un clavier scellé au mur du palier. Ledit clavier vous répond sur un écran par une lettre, de A à E, qui indique laquelle des cinq cabines qui vous entourent vous devez emprunter. Sans doute par souci d'efficacité, là encore, il ne s'agit pas de manquer de réflexe ou de lambiner, les portes de l'ascenseur que vous devez prendre s'ouvrant et se refermant dans les délais les plus brefs. Si, un brin rêveur, vous avez manqué le coche, il ne vous reste qu'à

recommencer la manipulation. Attention, c'est forcément une autre lettre – donc une autre cabine – qui vous sera assignée. Une fois dans la cabine, si par malheur vous vous êtes trompé d'ascenseur, pas de clavier à l'intérieur. Les parois sont désespérément lisses : vous voilà fait comme un rat. Il ne vous reste plus qu'à descendre au premier arrêt, en espérant qu'il n'est pas tout en haut du bâtiment, et à renouveler la procédure. Cette gymnastique une fois assimilée, c'est loin d'être sorcier, mais il n'y a qu'à voir le nombre de visiteurs que l'on trouve égarés dans les étages pour comprendre que le processus n'est pas exactement intuitif...

Autre effet collatéral désagréable : moi qui n'habite pas en étage et qui donc ne pratique quasiment *que* ces ascenseurs à raisonnement inversé, j'acquies des réflexes inversés eux aussi. Il m'est ainsi arrivé plusieurs fois, invitée à dîner chez des amis, de monter dans l'ascenseur et d'attendre passivement qu'il démarre sans songer à appuyer sur un bouton d'étage une fois que j'étais dans la cabine. Quand une autre personne se présente dans l'intervalle, vous avez vaguement l'air de n'avoir pas inventé le bouton à quatre trous, comme disent les Québécois.

Revenons à cette première visite. Je passe douloureusement le cap des ascenseurs. Sur le palier, une flèche indique « correcteurs ». Pas de chance, leur bureau est de l'autre côté. La flèche est restée là alors que le cassetin a déménagé depuis deux ans. Enfin, je pousse la porte de ce qui sera mon lieu de travail pour les quelques années à venir. Avant même d'apercevoir un visage humain, ce qui vous tend les bras, pile-poil en face de l'entrée, c'est le double regard cyclopéen des bouchons verseurs de deux cubitainers de vin. Deux ! Dans un bureau. J'en déduis rapidement que mes conjectures étaient exactes : le correcteur est un fieffé picoleur et il va bien falloir que je m'intègre. Je me présente. Je ne me souviens pas des réponses des autres, tant m'a impressionnée un homme charmant qui s'est levé pour m'accueillir et immédiatement me proposer... un verre de vin.

Je l'ai dit, j'aime bien le vin rouge ; à 9 heures et demie du matin, j'aurais quand même préféré un café. Mais je ne manque pas de détermination. « À Rome, fais comme les Romains », disait ma mamie de Perpezac-le-Noir (un-neuf, Corrèze). Elle savait de quoi elle parlait, elle qui avait émigré pour travailler de sa campagne natale vers Paris. Si tu veux t'intégrer, ne commence pas par mettre en cause les coutumes

des autochtones. J'ai donc vidé pour la première fois de ma vie et jusqu'à la dernière goutte un gobelet en plastique de vin rouge à 9 heures et demie du matin.

Ne perdons pas cette occasion de signaler que *et demi* s'accorde en genre mais ne peut prendre la marque du pluriel. C'est pourquoi on écrit *neuf heures et demie* et *deux ans et demi*. *Demi* ne prend de *s* que quand il est buvable, comme dans *Patron, trois demis*, ou quand il joue au rugby : *Les deux demis de mêlée ont descendu trois demis chacun*. Il est invariable dans les noms composés : *une heure et demie*, mais *une demi-heure*. Ou même : *Ici, à partir de quatre heures et demie, trois demi-douzaines d'hommes à demi fous s'enfileront douze demis en une demi-heure*.

Ce que j'ignorais, c'est que, si le monsieur accueillant était en effet un distingué aficionado de Bacchus, il était le seul du cassetin. Le dernier, même, puisqu'il s'apprêtait à prendre sa retraite. Les cubis étaient là parce que, justement, les retraités que ma copine et moi nous apprêtions à remplacer avaient fêté leur imminent départ la veille au soir. En acceptant son offre pinardière matinale, aux yeux de tous mes futurs collègues, je me mettais dans le rôle de la relève, en matière de championnat du lever de coude. Mission accomplie : intégration réussie, mamie !

Un bonbon sur la langue

Ou ou où ?

Où est le seul mot de la langue française qui contienne un *u* coiffé d'un accent grave. Cette lettre gâtée a aussi une touche de clavier pour elle toute seule, qui ne sert donc que pour cet unique petit mot de deux lettres. Quel luxe !

12.

UN PARADOXAL MOUTON À CINQ PATTES

Il peut être utile de distinguer un correcteur au premier coup d'œil, quand par hasard on tombe dessus au coin d'une rédaction. Non qu'il se montre jamais physiquement agressif ou dangereux, mais il lui arrive d'émettre des borborygmes surprenants à base de « deux caps div » qui sont susceptibles d'effrayer le néophyte sensible.

En dehors de ces attaques sonores, le correcteur se reconnaît à ses doigts maculés par son inséparable outil de travail : le fameux feutre rouge, qu'il choisit avec moult précautions sans pourtant jamais le maîtriser suffisamment pour éviter de s'en coller partout. Fin, épais, souple ou ferme, chacun a sa préférence, et si le correcteur présente généralement des mœurs plutôt paisibles, méfiez-vous de celui à qui vous soustrairez par mégarde son stylo fétiche.

Le stylo rouge, donc. Sur le plan physique, c'est à peu près tout ce qui caractérise la profession. Je reconnais que c'est maigre. Malheureusement, au mental, ce n'est guère plus précis. Le correcteur du *xxi^e* siècle, comme nous l'avons vu, est essentiellement tombé dans la correction par hasard. Il semble qu'il en ait toujours été ainsi, puisque Eugène Boutmy, auteur et correcteur, en introduction de son *Dictionnaire de l'argot des typographes* publié en 1883, écrit ceci : « Le correcteur a des origines diverses ; mais on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il n'y a peut-être pas un seul correcteur dans les cent imprimeries de Paris qui ait fait de cet emploi le but prémédité de ses études ou de ses travaux antérieurs. » Et il conclut : « C'est par accident qu'on devient correcteur. » Bref, dresser le portrait-robot de l'espèce n'est pas chose aisée – sans compter, au passage, qu'on ne trouve plus trace de correcteurs dans les imprimeries.

Puisque ou puisqu' ?

Puisque Eugène Boutmy, et non puisqu'Eugène. *Puisque* ne s'élide que devant *il/s, elle/s, on, en, un/e*.

Parce que fonctionne de la même manière, mais il s'élide aussi devant à : *parce qu'à*.

Presque, quant à lui, ne s'élide que dans *presqu'île*.

Puisque au matin nous avons pris la route de bonne heure, nous sommes *presque* arrivés dans cette *presqu'île* de rêve.

En outre, et ceci explique peut-être en partie cela, rien ne ressemble moins à un correcteur qu'un autre correcteur, y compris en termes d'historique précorrectionnel. Il y a les anciens enseignants, les anciens rédacteurs, les anciens traducteurs, les anciens étudiants à rallonge, les anciens glandeurs, les comédiens contrariés, les ex-normaliens, les anciens secrétaires de rédaction, les anciens publicitaires, les anciens guides touristiques, les anciens historiens, les anciens élus et militants politiques. Ainsi que toutes les combinaisons, imaginables ou non, de ce qui précède, en versions qui vont du superdiplômé jusqu'au plus parfait autodidacte. Maintenant que j'y pense, je n'ai jamais croisé dans ce métier d'ancien prof de maths, d'ex-ingénieur ou d'expert-comptable repenté. Les correcteurs auraient donc en commun une certaine allergie aux chiffres, en plus de la gourmandise de la langue, d'une boulimie de lecture confinant au pathologique et du goût de s'empoigner (entre eux ou avec le reste de l'humanité si nécessaire) pour une apostrophe, un trait d'union ou une majuscule.

Jusqu'à la création de leur école, à la fin des années 1970, les correcteurs apprenaient le métier « sur le tas », un ancien « nourrissonnant » le nouveau venu dont la formation lui était confiée, et lui enseignant les secrets de son art. C'est encore ainsi qu'ont été formés certains de mes collègues actuels, mais les plus jeunes sont quasiment tous issus de l'école des correcteurs.

Rayon politique, « la correction étonne aussi quand on considère les personnes qui en font profession, renchérit Vanina, correctrice et auteure – elle aussi sous pseudonyme – de *Trente-cinq ans de correction sans mauvais traitements*. Alors que sa logique même consiste à figer l'écrit en circulation, ou du moins à le conformer aux règles d'orthographe et de grammaire en vigueur ainsi qu'aux dispositions du code typographique, elle n'a jamais cessé d'attirer des personnes

affichant le désir d'un changement révolutionnaire – et appartenant, en particulier, à la famille libertaire ».

À la fois journaliste et romancier, Pierre Assouline, qui pratique donc aussi bien le correcteur de presse que celui d'édition, est bien placé pour savoir de quoi – et de qui – il parle. Dans un article du *Monde* du 28 avril 2011, intitulé « La vengeance du correcteur masqué », il confirme, résumant ainsi l'un des pléthoriques paradoxes de l'animal : « Anarchiste par son mode de vie, [il est] conservateur par son respect des règles. »

Moi qui ne pratique la correction « que » depuis dix ans, je dois dire que je rencontre de moins en moins de représentants de la famille anarcho-révolutionnaire, même si elle a laissé des traces dans les traditions et l'esprit de la profession. C'est vrai, ne régent pas les correcteurs qui veut... sauf quand on s'appelle Larousse – ou à la rigueur Robert.

Une femme de ménage astiqueuse de texte

Vous rêvez de devenir correcteur ? Le jovial auteur des *Souvenirs de la maison des mots* trace le portrait d'un « larbin obscur, figure pâlotte, exécutant servile et irritable, [...] être improbable et ridicule, [...] raté sans intérêt, avorton peu montrable, gêneur teigneux au-delà du raisonnable, contrôleur infini sans aucune fantaisie ». Eh ben ! On n'est jamais si bien servi que par soi-même : un non-correcteur n'aurait sans doute pas osé se montrer aussi cruel.

C'est vrai, le correcteur est une figure obscure. Au sein d'une rédaction, où les ego encombrants ne manquent pas, il fait partie de ceux qui ne signent pas leur travail. On imagine mal à la fin d'un article les mentions : « Signé : Florence Aubenas ; mise en page, coupes, titraille : Roger Dupont ; correction : Muriel Gilbert ». Dans un magazine, on trouvera éventuellement les noms des correcteurs, s'ils existent, avec ceux des secrétaires de rédaction, à la page de l'ours. Cet animal mystérieux désigne l'encadré qui reprend les informations légales à mentionner dans toute publication ; le nom de l'imprimeur et de membres de la rédaction y figurent généralement. L'origine du terme est énigmatique, certains prétendant qu'elle remonte au surnom d'un

ouvrier d'imprimerie dont les mouvements lourds rappelaient ceux d'un plantigrade, d'autres au terme anglais *ours*, qui signifie « les nôtres ». Aucune des deux explications ne semble très satisfaisante et, pour revenir à notre fauve, celui d'un quotidien s'arrête à la direction de la publication et à la rédaction en chef, autrement il faudrait lui consacrer une page entière.

Je ne crois pas non plus avoir jamais vu le nom du correcteur cité dans un livre, même s'il paraît que cela arrive – et bien entendu, c'est le cas dans celui-ci ! Pourtant, comme le fait remarquer Pierre Assouline, « de grands écrivains se sont attaché une correctrice à vie, ou presque, tant ils lui faisaient confiance : c'est le cas de Georges Simenon avec Doringe [pseudonyme d'une certaine Henriette Blot, qui était également traductrice et rédactrice – tiens, comme bibi], ou de Céline avec Marie Canavaggia », qu'il imposa comme correctrice à tous les éditeurs de ses ouvrages à partir de son premier travail avec elle, sur *Mort à crédit*.

C'est aussi le cas de David Foenkinos avec... moi. Depuis 2004, je révise chacun de ses romans. Un rôle bien différent de celui que je remplis au quotidien, qui tient davantage de celui de l'éditeur que de celui du correcteur – d'ailleurs les ouvrages sont corrigés chez son éditeur après être passés entre mes mains.

« Un texte, avant d'être publié, est un terrain modifiable à l'infini. Tout est tout le temps remis en question. L'auteur est en état de fragilité », m'a-t-il confié quand je lui ai demandé, afin de l'évoquer dans ces pages, comment il définirait notre collaboration. « N'importe qui peut avoir une opinion sur un texte, une phrase. Mais les avis utiles sont rares et le tien en fait partie. Même si je ne suis pas d'accord avec chacune de tes propositions, elles m'interpellent toujours et j'estime ton point de vue. C'est pourquoi je ne publie pas un roman sans que tu l'aies lu avant, pour ajuster la langue, traquer les incohérences, mais aussi avoir ton sentiment sur ce que tu aimes et ce que tu aimes moins. » Comment vous résumeriez ça, vous ? C'est un boulot plutôt agréable, qui consiste à donner son avis, qui n'a pas de nom, mais qui est à la limite de la correction...

Revenons donc à notre sujet. L'auteur des *Souvenirs de la maison des mots* est particulièrement violent dans son choix du terme « larbin » pour qualifier le correcteur, mais je ne répugne pas quant à moi à

m'imaginer en femme de ménage sifflotante, traquant plus ou moins gaïement la tache virgulesque et l'éclaboussure plurielle, époussetant et astiquant jusqu'à ce que le texte soit nickel chrome. Ma mamie immigrée de la verte Corrèze a consacré le plus clair de sa vie professionnelle à faire le ménage des autres – sans oublier le sien, celui de ses enfants et de son mari. Si la révérence qu'elle montrait à l'égard de l'aspirateur et du spray anticalcaire n'est pas descendue jusqu'à la brindille de l'arbre généalogique sur laquelle je suis assise, je suis fière moi aussi d'être une « technicienne de surface ».

Comme celui de la femme de ménage, le travail du correcteur, transparent, ne se remarque que lorsqu'il est mal fait. C'est l'un des aspects un poil frustrants du métier. Et pourtant, sans elle, la maison est invivable ; sans lui, le journal n'en est plus un. Il suffit pour s'en convaincre de se pencher sur les publications qui ont décidé de se passer de correcteurs. Et, de même qu'il ne viendrait pas à l'esprit de la femme de ménage la plus surdimensionnée de l'ego de signer le décrassage méritoire d'un frigo, il serait étrange que le correcteur signe son œuvre, non ?

« *Un éviteur de catastrophes* »

Néanmoins, il vaut mieux, encore un paradoxe, que le correcteur soit doté d'un solide ego, pas du genre envahissant, juste du genre qui n'a pas besoin de lauriers pour être satisfait. En effet, jamais il n'entendra : aucune faute dans cet article, bravo ! En revanche, sur un texte qui comporte vingt fautes d'accord et d'orthographe, aucune ponctuation, dans lequel les siècles sont tout emmêlés, on lui rappellera éventuellement qu'il conviendrait qu'il s'active un peu, vu qu'on boucle dans un quart d'heure – sachant que la seule chose qui se remarquera ensuite sera l'unique erreur oubliée dans la précipitation.

Pierre Assouline, dans son article, s'amuse à détailler « les éléments constitutifs de la névrose du correcteur : sens hyperbolique du détail, obsession de la vérification, goût pathologique de la précision, maniaquerie en toutes choses ».

« On remarque fréquemment chez ces accros à la lecture comme on en fait trop peu, à côté d'une culture certaine ou du moins d'une

certaine culture, une tournure d'esprit mêlant un esprit suffisamment tordu pour couper les cheveux en quatre et une forme particulière d'humour, sans parvenir à déterminer si leur choix de ce travail en constitue la cause ou l'effet », confirme Vanina.

« Le correcteur, dont l'humilité doit être la qualité seconde (une certaine connaissance de la langue française paraît indispensable), a partie liée avec la fonction de souffleur, juge Pierre Assouline. C'est un éviteur de catastrophes. Il ne doit jamais se fier à la mémoire de l'auteur pour les citations. Il doit se méfier des pièges, sosies et homophonies (prémices/prémisses) ; car il ne corrige pas que les fautes d'impression, mais d'abord l'emploi du français et la typographie. »

Prémices ou prémisses ?

Les *prémices* du printemps (le début de la saison) ne sont pas les *prémisses* de l'exposé (plus rares, qui désignent une proposition faite en début de discours et discutée plus loin).

« Ils savent, dans le secret de la correction, écrit Pierre Georges, combien nous [les rédacteurs] osons fauter et avec quelle constance. Si les correcteurs pouvaient parler ! Heureusement, ils ont fait, une fois pour toutes, vœu de silence, nos trappistes du dictionnaire. Pas leur genre de moquer la clientèle, d'accabler le pécheur, de déprimer l'abonné à la correction. Un correcteur corrige comme il rit, *in petto*. Il fait son office sans ameuter la galerie. Avec discrétion, soin, scrupules, diligence. Ah ! comme il faut aimer les correcteurs, et trices d'ailleurs ! Comme il faut les ménager, les câliner, les courtiser, les célébrer avant que de livrer notre copie et notre réputation à leur science de l'autopsie. Parfois, au marbre, devant les cas d'école, cela devient beau comme un Rembrandt, la Leçon de correction ! »

« Quand il n'y a pas de fautes, c'est normal ; quand il en reste, c'est de la sienne. » « Si le correcteur ne détecte pas une énormité, conclut l'anonyme créateur des *Souvenirs de la maison des mots*, l'auteur a tout à perdre, le correcteur rien à perdre ni à gagner. Si le correcteur détecte la bourde grossissime, l'auteur a tout à gagner, le correcteur n'a rien à gagner. »

En somme, c'est certes fâcheux, mais c'est ainsi : le métier du correcteur est de traquer les fautes, toutes les fautes ; pourtant, il est impossible qu'il ne lui en échappe pas une de temps en temps.

Dernier grand paradoxe, peut-être : l'indispensable humilité remarquée par Pierre Assouline ne doit pas aller sans une solide capacité à imposer ses vues. « Certains auteurs font une fausse couche quand on leur retire une virgule », confie-t-il. Le correcteur aura donc à faire preuve à la fois de psychologie, de douceur, de diplomatie. La femme de ménage qui de son plumeau époussette les scories qui maculent le texte écrit par d'autres est parfois perçue comme une maîtresse d'école armée d'un stylo rouge acariâtre, ou rappelle désagréablement le premier de la classe, cet énervant je-sais-tout. Bref, on conseillera à l'aspirant correcteur de s'assurer avant de s'orienter vers la profession qu'il dispose du chouia de diplomatie indispensable pour éviter de se faire détester et de finir sa carrière prématurément écrasé entre deux rotatives.

Car si la correction s'opère pour l'essentiel en toute discrétion, le « stylo rouge » restant transparent pour les auteurs, il est des interventions moins discrètes, qui provoquent la discussion. Lorsque vous changez un « écrivain prolix » en « écrivain prolifique », adjectif qui, à l'évidence, correspond au sens voulu par le rédacteur quand il s'agit d'évoquer un auteur qui écrit beaucoup mais pas trop, il arrive que vous deviez vous justifier d'avoir aplati ou banalisé le style. À vous de rester droit dans vos bottes, et solidement appuyé sur vos dictionnaires... sans oublier de garder un œil sur la pendule et sur l'heure du bouclage qui approche. Gare au strabisme divergent.

Un bonbon sur la langue

Vous avez dit prolix ?

Ne dites pas de votre romancier préféré qu'il est un écrivain prolix. Selon Larousse, *prolix* signifie : « Qui est trop long, diffus, chargé de détails inutiles. » Un auteur *prolix* « se perd en développements superflus ». Pas très flatteur. Un auteur *prolifique* écrit simplement beaucoup.

Si, travaillant autour de la table d'édition où se boucle la « une » du

journal, je vois dix détails qui me chiffonnent, je ne les mentionne pas tous – ou pas tous en même temps, histoire de ne pas me mettre immédiatement à dos tout le reste de l'assemblée et de ne pas retarder le travail en cours. Je corrige les fautes dans mon coin, bien entendu. Gare à Plantu, notamment, qui heureusement envoie ses propositions quelques dizaines de minutes avant le bouclage : tandis que la direction de la rédaction choisit le dessin qui l'amuse le plus, l'orthographe inventive de son auteur mérite un œil... attentif ! « Les correcteurs je leur doi tou », reconnaît la souris du dessin que Plantu m'a gentiment adressé quand je lui ai demandé ce que représentait pour lui notre profession²⁰. Alors...

Corrections faites, tel le crapaud affamé surgissant de la mare, j'attends le bon moment pour bondir sur ma proie – une oreille disponible. Ces choses-là se sentent. La tension de l'urgence retombe quelque peu à certains instants, et c'est là que je glisse : « Le mot-clé *terrorisme*, là, peut-être qu'il est un peu dramatique pour le sujet ? » « Il y a beaucoup d'*état* dans cette page... *chef de l'État*, *coup d'État*, *état-major*... Si on en enlevait un ou deux ? » En revanche, tant pis s'il manque un trait d'union dans le dessin définitif adressé en dernière minute par Plantu. Il faut pousser les pages.

Un vrai amour du verbe... et des erreurs

La qualité subsidiaire du correcteur est une vraie gentillesse, une véritable bienveillance, un profond amour du verbe et de ceux qui le manient. Il doit aimer les mots, aimer la difficulté de la langue, aimer aussi les erreurs – d'autant qu'il n'est pas lui-même à l'abri d'en commettre... Quand je remplace un « électorat volatile d'Alain Juppé » par un « électorat volatil », j'ai presque des regrets, tant ces électeurs oiseaux avaient de charme. Mais c'est le prix à payer pour n'être pas épinglée par *Le Canard enchaîné*.

Dans la presse, la priorité va à la clarté du discours, pas à la poésie – ce qui n'interdit pas le style. Un rien adjudants du dico, les correcteurs tendent parfois à trop corriger, normaliser, égaliser, couper tout ce qui dépasse, histoire de bien dégager le texte autour des oreilles, de le coiffer en brosse. C'est une récrimination que nous

entendons souvent – et pas toujours à tort. Le relecteur doit savoir retenir son stylo rouge quand un auteur qui maîtrise bien sa prose fait un usage inattendu d'un adjectif ou recourt à une tournure surprenante.

En somme, le correcteur est un étonnant mouton à cinq pattes. Dans l'idéal, il sera humble, discret et efficace comme une femme de ménage, capable de défendre bec et ongles la langue tout en suivant et en acceptant ses évolutions, savant comme un dictionnaire, érudit comme France Culture, fidèle comme un chien d'aveugle, psychologue comme pas deux, diplomate comme tout le Quai d'Orsay réuni et polyglotte comme Nelson Monfort. Allez, avouons-le, à certains il manque l'une ou l'autre de ces qualités. C'est pourquoi la tradition du cassetin de presse, où l'on pose des questions à la cantonade au moindre doute, est la meilleure garantie d'un travail de qualité :

« Comédie française ?

– Deux caps div ! »

Un bonbon sur la langue

Feu ?

N'est-il pas curieux que l'on dise d'un homme mourant qu'il *s'éteint*, alors qu'on le qualifiera de *feu* une fois passé de vie à trépas ?

Et puisqu'on y est, on écrit *feu ma grand-mère*, mais *ma feue grand-mère*. Pourquoi ? Aucune idée ! C'est ainsi.

13.

« SOS AMITIÉ, BONJOUR ! »

Quand vous êtes correcteur dans un journal, en particulier un quotidien, il faut vous attendre à servir de dictionnaire, de livre de grammaire et de Bescherelle sur pattes à toute la rédaction.

« Driiiiing !

– Correction bonjour !

– Ici Sandrine, service International. Dis-moi : *les dix années qu'il a passé à Londres* ou *qu'il a passées* ? C'est invariable, non ?

– Pas si simple, il me semble que c'est en fonction du sens. Je cherche la règle et je te rappelle. »

J'entends de l'autre côté du bigophone comme une silencieuse déception. L'interlocuteur du correcteur aime qu'il réponde du tac au tac. Il aime à être rassuré, il en a besoin, encore le principe du médecin des fautes : qui aime voir douter son médecin ? Pourtant, cela lui arrive et, vous commencez à le comprendre, le correcteur n'est pas cette grosse tête farcie de règles de grammaire, d'orthographe, sachant par cœur que *charrette* prend deux *r* et deux *t* mais pas *chariot* qui ne prend qu'un de chaque. En fait, si, cela, il le sait par cœur, et aussi où placer le *y* à *ornithorynque* (*i* puis *y*, comme dans *Ivry-sur-Seine*), à *Marilyn Monroe* (*i* puis *y*, comme *Ivry* aussi), à l'inverse de *Maryline Desbiolles*, l'écrivaine (*y* puis *i*, comme *yéti*) ; il ne s'emmêle pas non plus les crayons entre la *Libye* et la *Syrie* (*i-y*, *Ivry* pour le premier ; *y-i*, *yéti* pour le second). Il est encore le seul de la rédaction qui soit capable d'épeler *Eyjafjallajökull*, le volcan ou le film, et de confirmer que c'est bien *Apichatpong Weerasethakul* qui a obtenu la Palme d'or à Cannes en 2010.

Mais ne vous méprenez pas, les accords du participe passé, classés

médaille d'or des difficultés de la langue par les Français, font également partie des bêtes noires du cassetin, où il n'est pas rare que l'on se mette à plusieurs têtes pour démêler le vrai du faux dans la quinzaine de pages copieusement farcies de règles et d'exceptions des traités de grammaire qui s'appliquent à cette diablerie de notre étrange idiome.

« *La vérole et l'accord du participe passé* »

Pour soulager tout le monde, voici ce qu'en dit le sacro-saint Bescherelle : « La règle de l'accord du participe passé [...] est l'une des plus artificielles de la langue française. » OK, ça on avait constaté. « On peut en dater avec précision l'introduction : c'est Clément Marot qui l'a formulée en 1538. » Où est la tombe de ce Marot, « poète officiel de François I^{er} », qu'on aille jeter des tomates dessus ? « Marot prenait pour exemple la langue italienne, qui a depuis partiellement renoncé à cette règle. » Pas fadas, les Italiens. « Il s'en est fallu de peu, continue Bescherelle, que la règle instituée par Marot ne fût abolie par le pouvoir politique. En 1900, un ministre de l'Instruction publique courageux, Georges Leygues, publia un arrêté qui tolérait l'absence d'accord. Mais la pression de l'Académie française fut telle que le ministre se vit contraint de remplacer son arrêté par un autre texte [...]. »

Fût ou fut ?

Quand mettre l'accent circonflexe sur *fût* ? D'abord, quand il s'agit d'un *tonneau*, mais aussi quand, dans un langage moins châtié, on écrirait *soit*. *Il s'en est fallu de peu que la règle ne fût (/ne soit) abolie.*

La pression de l'Académie fut telle que... Ici, impossible de remplacer par *soit*, donc pas d'accent circonflexe. *La pression de l'Académie soit telle que le ministre...* Plus simple que l'accord du participe passé !

Révolutionnaire, Bescherelle, non ? De même que Voltaire, qui s'énervait : « Clément Marot a ramené deux choses d'Italie : la vérole et l'accord du participe passé... Je pense que c'est le deuxième qui a fait le

plus de ravages ! »

En attendant, Clément Marot est encore révérendu comme un grand homme de lettres, tandis que Georges Leygues est oublié de tous. Rappelez-moi d'envoyer douze roses rouges à Villeneuve-sur-Lot, sur la tombe de ce méritant ministre.

Bon, maintenant que nous en avons hérité, faisons contre mauvaise fortune bonne volonté et examinons un peu cette règle ensorcelée. Chaque écolier hexagonal sait que le participe passé employé avec l'auxiliaire *être* s'accorde en genre et en nombre avec le sujet du verbe :

Les verbes étant accordés, les vaches sont bien gardées.

Il sait aussi que cela se corse un brin avec les verbes pronominaux. Leur participe passé ne s'accorde pas :

– quand le verbe est suivi d'un complément d'objet direct (COD) :

Ils se sont lavés les mains.

Elle s'est demandée si elle devrait en faire autant.

– quand le verbe ne peut jamais avoir de complément d'objet direct (COD), même s'il est à la forme pronominale :

Les lavages de mains se sont succédés.

Ils se sont souri.

Les gouttes de sueur commencent vraiment à perler au front de l'écolier quand apparaît l'auxiliaire *avoir*. La théorie est encore simple : le participe passé employé avec l'auxiliaire *avoir* s'accorde en genre et en nombre avec le complément d'objet direct (COD) lorsque celui-ci est placé avant le verbe. Dans le cas contraire, il demeure invariable :

La stupide phrase que j'ai écrite.

Mais :

J'ai écrit la stupide phrase.

Reprenons notre requête téléphonique : que faire des *dix années qu'il a passé(es)* ? On cherche, on réfléchit à trois pendant cinq minutes, chacun se référant à son grimoire favori.

Si l'on suit la petite règle qui précède, le COD est bien placé avant le verbe, donc on accorde. Sauf que, justement, il s'agit de l'un des cas les

plus infernaux, celui du vrai-faux COD.

On peut ici considérer, et c'est ce qui se fera la plupart du temps, que le complément en question est un complément de temps et non un COD, qu'il répond à la question *combien ?* ou *combien de temps ?* et pas à la question *quoi ?*

On écrira donc :

Les milliers d'euros que cette voiture a coûté.

Les 150 kilos que cet objet a pesé.

Les dix années qu'il a passé à Londres.

MAIS le sens peut être légèrement différent, et l'analyse de la phrase aussi... ce qui implique un accord différent.

Je finis par tomber sur le cas exact dans l'une de mes bibles, que les correcteurs appellent « le Jouette » ou « le TOP » – parce que sa première édition était baptisée « toute l'orthographe pratique ». Son patronyme est devenu « Dictionnaire d'orthographe et d'expression écrite ». Je l'aime d'amour. Il m'a ôté tant de pierres de la chaussure, comme on dit à Cuba ! Je rappelle le service International et j'explique, en m'appuyant sur l'exemple donné en page 501 dudit « TOP » :

« Les belles années qu'il a vécues (il a vécu de belles années)

Les cinq ans qu'il a vécu à Londres (il y a vécu durant cinq ans). »

J'ai l'impression que Sandrine est d'autant plus enchantée que l'exemple parle de Londres ! « On aime bien avoir une règle sûre », souffle-t-elle avant de raccrocher, satisfaite. Je sais, je sais. On est vos docteurs des fautes.

Toc-toc. La porte du cassetin est presque toujours ouverte, mais le chaland est courtois : il toque néanmoins au chambranle. C'est Nicolas, un secrétaire de rédaction.

« Oui ?

– Question : comment tu écris “La Marseillaise que j'ai entendu(e) s'élever” ?

– Attends, un instant, que je te donne la règle exacte. »

Toujours cette petite mine déçue que l'interlocuteur poli s'efforce de masquer sans succès. En somme, Nicolas ne peut pas s'empêcher d'avoir

l'air de me prendre pour une ânesse. Il me prend soudain beaucoup moins pour une ânesse quand je lui récite la règle qui s'applique, dégotée dans une autre des bibles des correcteurs, qu'ils appellent « le Thomas » :

« Si c'est le COD qui fait l'action, on accorde, sinon, c'est invariable. Tu écriras donc :

La Marseillaise que j'ai entenduu chanter.

Mais :

La Marseillaise que j'ai entendue s'élever ! »

Le standard de SOS Amitié

La difficulté du participe passé – et la saveur vaguement perverse de la chose, si vous voulez mon avis –, c'est que de multiples autres acrobatiques exceptions émaillent le chapitre consacré obligatoirement par tout ouvrage de grammaire ou d'orthographe à ses accords infernaux.

En tout cas, vous l'aurez compris, nul champion d'orthographe ne peut prétendre en maîtriser l'ensemble des règles. L'important, c'est de savoir qu'elles existent, et où les trouver pour se rafraîchir la mémoire au moment opportun. Allez, un petit défi pour en terminer avec les blagues du participe. Comment accorderiez-vous :

La chanteuse que j'ai entendu(e) applaudir.

Eh bien, figurez-vous que, selon que la chanteuse est applaudie (cas de figure le plus probable) ou qu'elle applaudit elle-même (les spectateurs, les musiciens, ou une autre chanteuse, pourquoi pas ?), le participe passé s'accordera... ou pas.

La chanteuse que j'ai entendue applaudir : elle applaudit.

La chanteuse que j'ai entendu applaudir : elle est applaudie.

La clé, ici, comme pour l'histoire de *La Marseillaise*, est à chercher du côté du sens du verbe. Les participes passés de certains verbes de perception (apercevoir, écouter, entendre, regarder, sentir, voir...) s'accordent uniquement si c'est le sujet de la phrase qui accomplit

l'action dont il est question. Encore un exemple, juste pour le plaisir. On écrira :

Camilla que j'ai **vue** battre Charles aux petits chevaux.

Mais :

Camilla que j'ai **vu** battre par Charles aux petits chevaux.

Autre astuce pour savoir s'il faut accorder ou non le participe passé avec un verbe de perception : remplacer le participe passé par un participe présent. Dans l'exemple : « *Camilla que j'ai vue battre Charles* », on accorde parce qu'on pourrait dire, sans modifier le sens : « *Camilla que j'ai vue battant Charles aux petits chevaux.* »

Bon, pas le temps de se demander qui, du prince ou de la princesse, a le plus de chances de l'emporter et si ces chances auraient un impact sur le participe passé, car le téléphone sonne. Il y a des jours où la correction ressemble au standard de SOS Amitié. C'est François, du service France. « Dis-moi, dans le papier sur les livres des politiques, pour le bouquin de Philippe de Villiers, là, qui s'appelle : *Les cloches sonneront-elles encore demain ?* Je ne comprends pas. Il revient de correction, et vous avez enlevé la cap à *cloches*, pourquoi ? »

Un bonbon sur la langue

Dupont et Dupond

Châteaubriant ou *Chateaubriand* ? Ne confondez pas la ville de Loire-Atlantique (avec un t) et l'écrivain du presque même nom (avec un d). Bonne nouvelle pour les restaurateurs : si vous proposez cette belle tranche de viande à la béarnaise, vous êtes libre d'utiliser l'une ou l'autre graphie.

J'adore cette règle typographique qui commande les capitales (les « caps », vous vous souvenez ?) dans les titres d'œuvres. Toute œuvre d'art, qu'elle soit peinte, sculptée, dansée, écrite, filmée, porte un nom, et un nom propre (même *Sans titre n° 72* est un nom propre !) : en plus

d'être citée en italique, elle a donc droit à sa capitale.

Amour, de Michael Haneke

Camping, de Fabien Onteniente

Mais rares sont les œuvres dont le titre ne comporte qu'un mot, et c'est là que l'affaire se corse. Où mettre des capitales ? Par défaut, on mettra une capitale au premier mot seulement – et aux éventuels noms propres, bien entendu.

D'autres vies que la mienne, d'Emmanuel Carrère

Un roman russe, d'Emmanuel Carrère

Il est avantageux d'avoir où aller, d'Emmanuel Carrère²¹

Les choses se compliquent uniquement lorsque, comme c'est le cas neuf fois sur dix, le titre commence par un article défini (*le, la, les* ou *l'*). On mettra alors une capitale au mot qui suit... et encore au suivant si le mot qui suit n'est pas un nom, jusqu'à tomber sur un nom. Ça semble compliqué, mais c'est très simple.

L'Adversaire, d'Emmanuel Carrère

La Plage à Sainte-Adresse, de Claude Monet

La Jeune Fille à la perle, de Vermeer

Pourquoi cette étrange exception pour l'article défini ? Justement parce qu'il est en tête d'une grande majorité des titres. L'habitude aurait ainsi été prise par les documentalistes de jadis, histoire de ne pas classer toutes les œuvres à la lettre *l*, comme *le, la* ou *les*. C'est également ce qui explique que, dans la plupart des listes alphabétiques (les films de votre programme de ciné, les noms de rues sur un plan...), les noms soient rangés selon la lettre initiale du mot qui suit l'article défini.

Comme la plupart des secrétaires de rédaction, François connaît parfaitement cette règle. En revanche, il a oublié cette subtilité sans laquelle elle serait trop simple : si le titre constitue une phrase à part entière, alors on ne mettra de majuscule qu'au premier mot, comme pour une phrase ordinaire. On écrira donc : *Les cloches sonneront-elles encore demain ?*

Vous surprendrai-je en vous confiant que le cassetin s'embrase parfois sur un désaccord autour de ce détail de la règle des capitales

aux titres d'œuvres ? D'aucuns – dont votre servante n'est pas – considèrent des titres qui sont de simples propositions comme des phrases, et voudraient les traiter en conséquence.

Si vous voulez voir à quoi ressemble un cassetin en pagaille, poussez-en la porte et demandez à la cantonade où l'on met les capitales dans *L'Incroyable et Triste Histoire de la candide Erendira et de sa grand-mère diabolique*, la nouvelle de Gabriel García Márquez. Avec un peu de chance – tout dépend quand même du moment et des personnes présentes – vous devriez assister à un sympathique feu d'artifice. Pour moi, ce titre a beau être fort long, il n'en constitue pas pour autant une phrase, ou du moins pas une phrase verbale. On « capitalisera » donc tous les mots jusqu'au premier nom.

La règle des titres comporte d'ailleurs une finesse subsidiaire capable de fournir une autre occasion de bagarre généralisée : c'est celle qui concerne les titres « symétriques », du genre :

Le Bon, la Brute et le Truand

On met alors en général une capitale à chacun des termes principaux de la symétrie, afin de la préserver. Les disputes intercorrectoriales portent justement sur la symétrie. Peut-on mettre sur le même plan :

Le Vieil Homme et la Mer, d'Ernest Hemingway

Le Renard et les Raisins, de La Fontaine

Je soutiens que oui, mais d'autres diront qu'un être vivant ne doit pas être traité à l'égal d'un objet. Vous ne parviendrez pas à nous réconcilier.

Un bonbon sur la langue

Contraires

C'est une curiosité : un même mot recouvre parfois des sens contraires. *L'hôte* peut désigner l'invité ou celui qui invite, *l'amateur* celui qui débute ou un connaisseur, enfin, celui qui *loue* un appartement peut en être le propriétaire ou le locataire.

Chouchouter le lecteur

À noter que la règle des titres relève en partie de la marche du journal, et que d'autres peuvent choisir des règles différentes. Nombreux sont ceux, notamment, qui optent pour la minuscule à l'article défini au début d'un titre.

Enfin, il s'agit là de règles qui s'appliquent au français... En anglais, par exemple, langue qui goûte la capitale sans modération, les titres d'œuvres en sont farcis. *Il était une fois dans l'Ouest*, de Sergio Leone, donne ainsi en V.O. : *Once Upon a Time in the West*.

Trop de majuscules tue la majuscule, non ? C'est d'ailleurs l'opinion qui semble avoir prévalu lors de l'élaboration de la marche du *Monde*, qui fait partie des journaux français qui en emploient le moins. Si, comme nous l'avons vu précédemment, ni le pape, ni le premier ministre, ni les autres membres du gouvernement n'en bénéficient, *Libération*, *Le Parisien* et *Ouest-France* écrivent par exemple *Premier ministre* et *ministre des Affaires étrangères*. L'essentiel, au sein d'une même publication, est de se tenir à la règle que l'on s'est fixée, de manière à rendre la lecture confortable. C'est l'une des façons pour les correcteurs de chouchouter le lecteur.

14.

UN – INSUPPORTABLE, INOFFENSIF, ATTACHANT ET PÉNIBLE – MANIAQUE

C'est une évidence, le correcteur est un maniaque. Un maniaque, médicalement, c'est un malade. C'est d'abord et avant tout, nous l'avons vu, un lecteur compulsif – parfois de naissance. Ma mère possède ainsi un cliché de moi à six mois sur lequel je suçote *L'Amant de lady Chatterley* au format de poche. Un tel doudou laisse des traces. À trois ans, je faisais semblant de lire, en suivant du doigt des lignes de signes impénétrables, pour épater les amis de mes parents en visite. Aucun n'a jamais rien remarqué, ce que je trouvais un peu décevant mais qui n'empêchait pas une certaine satisfaction : je jouais à savoir lire.

Et naturellement, j'ai appris à le faire en vrai de vrai dès que la possibilité m'en a été donnée – pour cela, la classe à triple niveau de l'école communale de Jouy-sous-Breux était idéale : à cinq ans, en classe enfantine, j'ai appris la lecture en tendant l'oreille et l'œil, suivant de loin – tout en faisant manger de la pâte à modeler aux poupées dans le coin réservé aux petits –, l'enseignement dispensé aux CP. Résultat, j'ai été exemptée de CP, mais le revers de la médaille m'a suivie toute ma scolarité : l'écriture m'intéressant nettement moins que la lecture et s'apprenant moins facilement en solo, j'ai atterri en CE1, certes en avance d'un an, mais avec un notable retard graphique. Je me souviens que le maître nous demandait de tracer les lettres « dans les deux lignes », il voulait dire les deux petites, et moi j'écrivais à grand-peine dans la hauteur de deux grands carreaux. Gauchère par surcroît, j'ajoutais à cette écriture de pachyderme des pâtés d'encre en traînant mon poing gauche sur le texte qu'il venait de tracer si péniblement. Du coup, l'activité d'imprimerie était une vraie revanche. Là, le texte était

clair, net et sans bavures, de la même dimension que celui de mes camarades. Jusqu'à l'université, il m'a semblé écrire plus gros et moins vite que les autres. L'usage quasi exclusif du clavier d'ordinateur a remis tout le monde à égalité ; là-dessus, je me défends.

J'ai lu tout Canard WC

Le problème, c'est que je souffre d'un véritable toc. *Toc*, c'est un petit mot mignon tout plein, mais qui veut dire « trouble obsessionnel compulsif ». Comme quoi, c'est pas de la rigolade. Mon toc, comme celui de pas mal de correcteurs, c'est d'être compulsivement obsédée de lecture. Et, dans mon cas, pas forcément uniquement ce que l'on considère d'ordinaire comme de « saines lectures ». Depuis que j'ai appris à déchiffrer, en classe enfantine, je dévore tout ce qui me passe à portée de prunelles. Tout, c'est-à-dire tout. Dans la rue, ça donne : Café-bar-défense-d'afficher-infirmière-D.E.-rue-de-la-Glacière-Station-service-Librairie-journaux-Johnny-opéré-d'une-hernie-discale-Supérette-du-marché-soldes-passage-piéton-défense-de-stationner...

À domicile, ça démarre dès potron-minet. Si le savoir-vivre prohibe le bouquin ouvert sur la table du petit déjeuner familial – c'est mal, je l'ai lu dans Nadine de Rothschild –, rien n'interdit la littérature localement disponible. Je connais ainsi par cœur le texte des boîtes de Nesquik, Van Houten, Blédina, Choco Pops, Lipton, Jacquet, Ricoré, Cracotte, Nespresso, sans oublier Bonne Maman et autres miels de lavande, le papier d'emballage de la Campailllette, du Campaillou et de la Boule bio Carrefour. En d'autres lieux, j'ai aussi bouquiné tout Canard WC, Javel La Croix, Destop, Moltonel, Lotus, Tampax et Nana.

J'aime à penser que c'est cette compulsion lecturophile, plus que les dictées de l'Éducation nationale, qui m'a dotée de la robustesse en orthographe grâce à laquelle je gagne aujourd'hui mon Poilâne quotidien en corrigeant les fautes des autres, ceux qui n'ont pas lu tout Heudebert dans leur enfance et du coup écrivent *biscotte* avec un seul *t*.

« De quoi tu te plains, puisque tu en vis, de ton toc ? » beugle, essayant de se faire entendre par-dessus la soufflerie du sèche-cheveux, cette sans-cœur d'aquacopine.

Alors voilà. Le calvaire du correcteur, c'est son incapacité à se débrancher. Quand il y a une faute quelque part, et que je ne peux pas la corriger, eh bien ça m'énerve. Pas les fautes que font les gens – vous l'avez compris, je suis même plutôt fan de celles commises en amateur, à la main, sur les listes de courses, dans les cahiers d'écolier et même dans les textes que je corrige chaque jour et qui constituent mon fonds de commerce.

En revanche, je souffre d'une tolérance proche de zéro face aux fautes imprimées dans les livres, sur les panneaux, les plaques de rue et dans les journaux. Elles m'arrachent le genre de gémissements que provoquent chez l'élève d'école primaire moyen les ongles crissant sur le tableau noir. C'est ainsi que j'ai vécu un calvaire, par exemple, en rejoignant la rédaction du *Monde*.

Si un besoin naturel vous y assaillait, vous découvririez avec bonheur que des sanitaires ont été judicieusement répartis à tous les étages. Mais alors, Waterloo, morne plaine, rien à s'y mettre sous les mirettes. Partout, le même carrelage d'une blancheur immaculée. Pas une illustration. Pas un graffiti cochon. Pas une pub clandestine. Pas même un pauvre Harpic à bouquiner. D'aucuns doivent trouver que c'est approprié – des lieux d'aisances impeccables. Pour moi, c'est l'angoisse du vide. La seule solution résiderait dans l'embarquement sous le bras d'un exemplaire du journal quand je me dirige vers le petit endroit. C'est bête, mais je n'assume pas les regards curieux qui se poseraient sur cette lecture préméditée. Les seuls mots en ces lieux étaient à l'époque inscrits en bleu roi sur le fond virginal du distributeur de papier toilette : « LORSQUE LE 1^{er} ROULEAU EST VIDE, POUSSEZ LA TRAPPE POUR ACCEDER AU 2^{eme} ROULEAU » (notez que la maison n'avait pas reculé devant le sacrifice d'installer des distributeurs à deux rouleaux).

J'ai lu cette phrase composée en majuscules à chaque fois que je me rendais au petit coin. Soit, au bas mot, disons quatre fois par jour de travail, donc vingt fois par semaine, que multiplient quarante-six semaines de travail par an, pendant environ quatre ans et demi, je l'ai donc lue 4 140 fois, cette phrase. Je n'en POUVAIS plus de cette phrase. Et, comble de malédiction, elle comportait une erreur : ils avaient imprimé 2^{eme}, avec un 2 en chiffre arabe suivi des trois lettres *eme* en exposant, alors que la bonne typographie exige 2^e. Voilà le genre de chose qui est susceptible de faire déborder le vase toqué d'un

correcteur.

Heureusement, les services généraux du journal ont dû finalement avoir vent du drame qui couvait derrière la porte des WC : les distributeurs ont été changés. Toujours pas de lecture, mais comme ils ne comportent plus qu'un rouleau, la phrase maudite a disparu. Alléluia ! Encore un peu de lobbying, et on les équiperait bientôt de porte-revues.

Dans le même genre, je me rends au bureau tous les jours en empruntant la ligne 7 du métro. Sur le quai, descendant à Place-d'Italie, je prends l'issue qui indique *Sortie 4 – Mairie du XIII^{ème}*. Quelques marches plus haut : *Sortie 4 – Mairie du 13^e*. J'en déduis une chose : la RATP ferait bien de s'offrir les services d'un de mes collègues.

Le correcteur souffre donc de quelques menues marottes et obsessions orthographe-dictionnaire-grammaticales. Avec cet ennuyeux corollaire : il ne sait pas se mettre sur pause, y compris face aux fautes orales. C'est la seule chose qui rende un rien pénible la fréquentation de cet être par ailleurs délicieux.

Chaque correcteur a ses fautes fétiches, ses dadas, les erreurs qui le font sortir de ses gonds et qu'il ne laisserait pas passer sous la menace d'une arme. Bon, avouons-le carrément, la plupart d'entre nous sont à la tête d'un véritable troupeau de dadas.

Par exemple, ne dites pas à Marion : « C'est de ça dont je parle. » Vous entendrez illico : « C'est de ça *que* je parle ! » En effet, *dont* vient du latin *unde*, qui signifie *d'où* – « *de où* » : il contient déjà la préposition *de*. Il est en revanche tout à fait correct de dire : « C'est ça dont je parle. »

Le dada d'Isabelle, c'est *Je me le rappelle*. On entend, et même on lit fréquemment : *Je m'en rappelle, tu t'en rappelles ?* Mais *se rappeler* doit être suivi d'un complément direct, on écrira donc : *Je me le rappelle, vous le rappelez-vous ?* L'erreur naît de la confusion avec *se souvenir*, verbe synonyme mais qui se construit différemment. *Se souvenir* appelle la préposition *de*, on dira donc : *Je m'en souviens, vous en souvenez-vous ?* Bref, *rappelez-*

le-vous, souvenez-vous-en. Vous ferez plaisir à Isabelle.

Fabienne, quant à elle, traque l'anacoluthie comme Don Quichotte les moulins. Une anacoluthie est « une rupture ou discontinuité dans la construction d'une phrase, nous explique Larousse. Par exemple : *Rentré*

chez lui, sa femme était malade ». Il est souvent difficile de faire entendre à un auteur que sa phrase comporte une anacoluthie, et parfois résoudre le problème est épineux. En anglais, *anacoluthie* se dit « proposition qui pendouille » (*dangling phrase*), et c'est bien cela, une phrase qui manque d'assise, d'équilibre, qui pendouille tel *Cliffhanger*, les pieds dans le vide. Dans l'exemple de Larousse, pour éviter que l'on se demande qui est malade ou s'il y a une faute d'accord, on serait contraint de reprendre ainsi : *Lorsqu'il rentra chez lui, sa femme était malade*. Une phrase banale, mais qui a le mérite d'être parfaitement bâtie.

Quand Agnan bout en moi

Et qu'est-ce qui fait grincer des dents celle qui tapote présentement ces confessions sur son clavier ? Pléthore de détails qui laissent de marbre le citoyen ordinaire. Je deviens toute rouge, du front au stylo, lorsque le serveur me propose gentiment de me « ramener de l'eau ». Car *amener*, quoi qu'il en semble, n'est pas synonyme d'*apporter*. « Ne pas confondre ces deux mots souvent employés l'un pour l'autre dans la langue orale familière », recommande Larousse. « *Amener* : faire venir avec soi, conduire, entraîner. *Amener un enfant à l'école. Je vous amènerai des amis.* *Apporter* : porter avec soi. *Le facteur a apporté un colis.* (On apporte des objets inertes.) »

Dans *amener*, il y a *main*, *prendre par la main*. On *amène* son enfant à la plage, on l'y *ramène* si par hasard on veut insister sur le fait qu'on l'y a *déjà* amené au moins une fois. Quant à la carafe d'eau, je préfère qu'on me l'*apporte*... de même que l'addition... quoique cette dernière puisse avantageusement être *apportée* au convive qui s'essuie les moustaches en face de moi.

« *Quoi que cette dernière* » ou « *quoique cette dernière* » ?

Voilà des homophones qui donnent du fil à retordre à bien du monde... *Quoique* a le sens de *bien que* ; *quoi que* celui de *quelle que soit la chose que*. Mon truc pour m'en souvenir : « *un*, c'est *bien* » (un seul mot, *quoique*, signifie *bien que*).

Mais pourquoi rougis-je, puisque, fondamentalement, j'aime les erreurs, les fautes, les cuirs et tous les pataquès des amateurs ? Parce que, face au fauteur, la plus basique des politesses veut que je ne corrige pas, que je retienne mon « H aplati », que je le garde coincé dans ma gorge. Je suis comme Agnan dans *Le Petit Nicolas*, ce trop bon élève énervant qui agite la main convulsivement, « Moi, m'dame, moi, m'dame, je sais, m'dame, m'dame, j'ai la réponse, m'dame ! », et nulle maîtresse ne m'interroge. Du coup, je bous.

De même, je suis de ces toqués chez qui la lecture de la formule : « lorsque je suis *rentré* dans cet endroit pour la première fois » provoque un hoquet nerveux. *Rentrer*, c'est (re)*entrer*, *entrer de nouveau*. On *rentre* d'une balade (un seul l ; la *ballade* à deux ll est musicale), on *rentre* à l'école après les vacances, mais on se contente d'*entrer* en sixième ou chez le coiffeur. Si j'*entre* dans la boutique, attirée par cette petite robe rouge qui me fait de l'œil en vitrine, puis que j'en sors, parce qu'il n'est pas raisonnable que je fasse une telle dépense alors que mes placards débordent de toilettes, alors il n'est pas impossible que j'y *rentre*, parce que s'ils débordent, mes placards, ils ne contiennent que fort peu de robes de ce joli rouge coquelicot.

Mais le plus handicapant de mes dadas obsessionnels est apparu au xxi^e siècle. C'est une erreur qui a envahi la France en même temps que les francs disparaissaient des poches de ses habitants. Une bête petite histoire de liaison. Âmes sensibles, sautez les quelques paragraphes qui suivent : je vais m'énervier.

« 9 990 euros seulement ! » s'ébaubit quarante-deux fois par jour à la télé et à la radio ce spot de pub crispant. Aaaargh. La fille a dit : « Neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix heuros. » Où a-t-elle vu un *h* à *euro* ? On dit *neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-z-euros* ! Et elle n'est pas la seule ; c'est tout le temps, tout le monde, partout. À la radio, dans le métro, à la caisse de Monoprix...

Le franc avait l'avantage considérable de commencer par une consonne. Depuis sa disparition, on dirait que les francophones ont oublié que, dans certains cas, ce qu'on appelle une « liaison » s'impose (pour éviter les « hiatus », le choc désagréable entre les voyelles). On effectue une liaison lorsque la consonne finale muette d'un mot (le *n* de *un*, par exemple) est suivie d'une voyelle au début du mot suivant : *un-n-euro*. La même règle s'applique si le mot commence par une consonne

mais un « son » voyelle – soit ce que l'on appelle un *h* muet, lui aussi : *cet-t-heureux-z-homme a trois-z-euros*.

Un bonbon sur la langue

Vous z'avez dit z'haricots ?

Oui, le *h* de *haricot* est encore aspiré. « La rumeur selon laquelle il serait aujourd'hui d'usage et admis que l'on fasse cette liaison a été colportée par un journal largement diffusé dans les établissements scolaires », s'insurge l'Académie française. Le coupable est « *L'Actu* (n° 8 du jeudi 3 septembre 1998, p. 7), qui n'a pas jugé bon de publier de rectificatif ». L'Académie ne badine pas avec la question du *h* aspiré.

Alors, c'est vrai, la règle comporte pléthore d'exceptions et de particularités. Ainsi, on ne lie jamais un nom au singulier avec le mot qui le suit : *mon mouton a cinq pattes* (et non *mon mouton-n-a cinq pattes*). Et il faut savoir quels mots comportent un *h* muet et lesquels un *h* aspiré, ce dernier ne permettant pas la liaison, car il se comporte comme une consonne – qu'il est²².

Un handicapé mange trois haricots.

Et non :

un-n-handicapé mange trois-z-haricots.

Donc, certes, ce n'est pas ce qu'il y a de plus simple, encore une fois. Sauf que, pour les euros, youpi, j'ai un truc ! Tout le monde, du plus petit au plus croulant des habitants de l'Hexagone, prononce correctement *On n'a pas tous les jours vingt ans* (vingt-t-ans), ou *Mémé fête ses quatre-vingts ans* (quatre-vingts-z-ans), ou même *Il y a 9 990 ans, c'était la préhistoire* (neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-z-ans).

Les euros, c'est pareil, saperlipopette ! *J'ai vingt-t-ans et j'ai vingt-t-euros, mais quand j'aurai quatre-vingts-z-ans, avec un peu de chance, j'aurai quatre-vingts-z-euros. À ce rythme-là, si je vis jusqu'à neuf mille*

neuf cent quatre-vingt-dix-z-ans, j'aurai neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-z-euros²³.

« Oh là là, maugrée l'aquarâleuse en enfilant ses bottes, mais plus personne ne les fait, les liaisons, ça sert à rien ! »

Ben tiens. Tu veux une petite phrase sans liaisons ? Prononce-moi ça : « Mes Hamis, il est bientôt dix Hheures. Ouvrez les Hyeux et les Horeilles. Vous Havez bien dormi ? Aimez-vous les Hœufs ? Je vous Hen préparerai tout Hà l'heure. » Alors ? Ça sert à rien, les liaisons ?

Il suffit de se rappeler un truc : les euros (les z-euros) c'est comme les ans (les z-ans) pas comme les francs.

En tout cas, même si ma voiture est à l'article de la mort, jamais je n'achèterai cette horreur à 9 990 heuros, madame l'énervante speakerine radiophonique. Et si vous voulez tout tout tout savoir sur les liaisons, celles à faire et celles à ne pas faire, il existe un livre aussi petit qu'il est exhaustif et bon marché : *Le Petit Livre des liaisons*, de Jean-Joseph Julaud (deux-z-euros quatre-vingt-dix seulement !).

Un bonbon sur la langue

Quel pataquès !

Pataquès, qui désigne une liaison fâcheuse dans une phrase, et par extension une faute grossière, un discours confus ou une situation abracadabrante, vient de la fausse liaison « je ne sais pas-t-à qui est-ce ».

« Un plaisant était à côté de deux dames ; tout à coup il trouve sous sa main un éventail.

– Madame, dit-il à la première, cet éventail est-il à vous ?

– Il n'est point-z-à-moi, monsieur.

– Est-il à vous, madame ? dit-il en le présentant à l'autre.

– Il n'est pas-t-à moi, monsieur.

– Puisqu'il n'est point-z-à vous et qu'il n'est pas-t-à vous, ma foi, je ne sais pas-t-à qui est-ce !

L'aventure fit du bruit, et donna naissance à ce mot populaire, encore en usage aujourd'hui » (François-Urbain Domergue, *Manuel des étrangers amateurs de la langue française*, Paris, Guilleminet, 1805).

15.

LA POULE ET L'ŒUF DU CORRECTEUR

Je me demande parfois, selon le même principe que l'obsédante question de la poule et de l'œuf, si c'est le fait d'être correcteur qui vous rend obsessionnel ou si c'est l'obsession de l'orthographe qui vous rend correcteur. Je pense que c'est une espèce de cercle vicieux, ou vertueux – tout dépend si l'on est d'humeur à voir le verre (correcteur) à moitié plein ou à moitié vide (tant qu'on y est, vous aurez noté que le mot *espèce* est féminin ; il le demeure quand il qualifie un nom masculin : *une espèce* de cercle vicieux, et non *un espèce*). Vous êtes maniaque de rectitude graphique, autrement vous ne devenez pas correcteur. Mais une fois que vous êtes correcteur, vous vous entraînez à devenir encore plus maniaque.

Je ne m'imaginais pas devenir jamais correctrice lorsque j'ai pris la difficile décision d'arrêter de fumer, à l'âge où l'on se rend compte que l'on est mortel, vers trente ans, comme tout le monde. Étant, comme pas mal de gens qui font profession d'écrire, une fumeuse bien amarrée à son addiction, je suis le conseil qui m'est donné de me faire aider par un service de tabacologie. On me dirige vers celui de l'hôpital de Créteil. Jusque-là, tout va bien. Sauf que la tabacologie fait partie d'une entité appelée *polyclinique* sur le document que j'ai en main, et *policlinique* sur le mur du bâtiment. Voilà un stress qui aurait pu faire capoter mes bonnes résolutions.

Lorsque j'ai fait part de cette incongruité au professeur Lagrue, vieux spécialiste de l'hypertension devenu pionnier de la tabacologie, aussi malin et sourdine que le professeur Tournesol, il m'a considérée d'un œil inquiet et a doublé ma dose de nicotine en patch. Heureusement, j'ai trouvé la clé de l'énigme en ouvrant un dictionnaire.

Selon Larousse, une *policlinique*, du grec *polis*, « ville », est un « établissement, ou [une] partie d'hôpital, destiné à donner des consultations aux malades non hospitalisés », tandis qu'une *polyclinique*, du grec *polus*, « nombreux », serait un « établissement privé d'hospitalisation et de consultation où exercent des praticiens de spécialités différentes ». J'en ai conclu que, en toute rigueur, l'hôpital de Créteil appartenant à l'Assistance publique des hôpitaux de Paris, le professeur Lagrue exerçait au sein de la *policlinique*, avec un *i*. Même si la moitié des documents affichés sur place arboraient un *y*. Lorsque je l'en ai informé, en plus de ma dose en patch, il m'a prescrit quelques chewing-gums à la nicotine. Moyennant quoi, j'ai réussi à arrêter de fumer.

Naturellement, la névrose corrective ne s'est pas améliorée depuis lors. Au mois de juillet 2016, j'arrive dans un paradis cévenol, me frottant mentalement les mains à l'idée de la longue semaine de zénitude yoga dont la perspective s'étendait devant moi. Pourtant, j'étais déjà sur mes gardes : sur les documents que j'avais reçus, ce lieu-dit du milieu de nulle part, situé entre Sauve et Saint-Hippolyte-du-Fort, s'appelait *La Gardiole*, tandis que sur le petit plan de situation censé vous aider à dénicher le sentier qui y conduit en partant de la départementale 999, il s'appelait *La Gardiolle*. Si la différence ne vous a pas sauté aux yeux, vous avez la chance de n'être pas équipé d'une cervelle de correcteur.

En arrivant sur place, en tournant en vrai de vrai dans ledit sentier, que vois-je ? Un panneau *La Gardiolle*, et de l'autre côté de la route un autre qui clame *La Gardiole*. Un truc à rendre une correctrice juilletiste franc folle. Je me suis raisonnée. Pratiquer le yoga dans un lieu à la graphie incertaine, les conditions étaient idéales pour une thérapie comportementale. Je vous épargne le suspense : une semaine n'a pas suffi.

Le correcteur a besoin de connaître le nom des choses, comment il se prononce, mais aussi comment il s'écrit, autrement il perd les pédales. J'ai subi la même agression onomastique voici quelques années, lorsque je me suis risquée jusqu'au bassin d'Arcachon. Au Pylas-sur-Mer, coquette station balnéaire, j'ai voulu escalader l'étonnante dune... du Pilat. Là, je m'affole. Cherche où est la faute. Agace les covacanciers qui peuplent ma voiture. Lis les cartes, examine les

panneaux, dont chacun semble présenter la graphie qui seyait le mieux à celui qui a décidé de le planter là – il y a du Pyla, du Pilat, du Pylat... J'ai bien failli finir par me jeter du haut de la dune en m'arrachant les cheveux, mais j'ai préféré me suicider à coups de glaces en cornet chez Ô Sorbet, à Arcachon.

A contrario, l'écrivain, poète et traducteur Valéry Larbaud, qui assura également la supervision et la correction de la traduction d'*Ulysse*, de James Joyce, a écrit ceci : « À Marseille j'ai vu sur le même tramway ces deux pancartes juxtaposées : "Canebière – Cannebière". On avait le choix ; c'était réconfortant ; jamais je n'ai tant regretté d'avoir laissé mon Kodak à l'hôtel. » Pour moi, c'est la preuve que Valéry Larbaud était davantage poète que correcteur. Ou qu'il avait suivi la thérapie comportementale idoine.

Alors, c'est vrai, le correcteur peut se montrer insupportable. La correctrice aussi. Mais je vous promets qu'elle fait des efforts. Quand le serveur propose gentiment de me « ramener de l'eau », je cligne douloureusement des yeux comme s'il venait de me servir un citron pressé sans sucre, mais je me tais, ou même je souris avec toute la chaleur reconnaissante dont je suis capable. Lorsque, chez des amis, mon compagnon entend passer dans la conversation un « cent heuros » ou pire « cent zeuros », il me jette un coup d'œil mi-amusé, mi-inquiet, comme à une malade mentale dont il espère qu'elle ne va pas sortir de ses gonds et lui faire un peu honte.

Si c'est lui ou mon fils qui commet ce genre d'erreur, je corrige en douceur, mais sans vergogne. Ils me doivent bien ça. Mais pour les autres, je me retiens.

Pourtant, je l'avoue, il arrive encore que je dérape. L'autre soir, je suis allée écouter chanter Celia Reggiani, qui est une copine de yoga. Un spectacle tendre et beau, dans lequel elle a tricoté ses propres compositions, celles de son père, Serge, celles de son fils, Matteo Michelino, qui l'accompagnait à la guitare et au chant. En rappel, devant une salle pleine d'émotion, elle a chanté : « C'est pas demain, demain la vieille, que tu reverras tes garçons qui sont partis de la maison. Troisième étage, vue sur la cour, pour les sourires et pour l'amour, il fallait repasser la vieille. » J'en étais à lutter contre les larmes aux yeux... et là, je sursaute !

Après le concert, quand j'ai pu l'embrasser, la remercier, lui dire

comme j'avais tout trouvé si beau, la correctrice en moi a ouvert sa grande bouche : « Tu sais, à la fin, quand tu as chanté *La Vieille* ? Les vraies paroles, c'est : "il fallait repasser la *veille*", pas "*la vieille*"²⁴. »

Une copine du cassetin m'appelle « le Juke-Box ». Elle dit qu'il suffit de mettre une pièce pour que je vous chante les paroles de n'importe quelle chanson. C'est assez vrai, sauf qu'il n'y a même pas besoin de mettre une pièce. Dans mon petit village à vaches, j'ai été élevée à coups de 33-tours de Reggiani, Brassens, Ferrat et consorts. Pas question de me les écorcher, même si tu es la propre chair de la chair de l'interprète. Ah mais.

Je suis comme ces enfants qui ne tolèrent pas, quand on leur raconte *Les Trois Petits Cochons* pour la cinquante-troisième fois, que l'on modifie d'un iota la réplique du Grand Méchant Loup (« Petits cochons, petits cochons dodus, ouvrez la porte, que je vous mange tout crus ! »), qu'ils connaissent par cœur et qui se forme sur leurs lèvres en même temps que sur les vôtres. C'est ça : la plus petite erreur dans les paroles d'une chanson me donne envie de pleurer et de taper du pied en secouant les genoux, comme je le faisais à quatre ans. Je me contiens parce que je me rends bien compte que j'ai passé l'âge, mais c'est à grand-peine. Et puis, « pour la tendresse et pour l'amour, il fallait repasser la *veille* », c'est une façon si élégante de dire que la tendresse, c'était jamais. Les mots, j'y tiens.

« Oui, c'est vrai, je sais, je me suis trompée », a dit doucement Celia. L'infâme correctrice en moi une fois satisfaite (« Ah, j'avais raison ! »), tout le reste des cellules de Muriel Gilbert, toutes celles qui ne se consacrent pas à l'orthographe (et il y en a quelques-unes) ont senti monter comme une envie irrépressible de lui faire avaler son stylo rouge. Quelle emmerdeuse !

Un toc, c'est pas de la tarte. En revanche, on doit encore pouvoir travailler sur la capacité à fermer cette grande bouche. Allez, l'an prochain, c'est promis, je fais une cure d'un mois à La Gardiolle/Gardirole.

16.

LE LECTEUR (AUSSI) EST UN PSYCHOPATHE

Vous l'avez compris, qui devient correcteur dans un journal doit s'attendre à servir de dico sur pattes à toute la rédaction. Mais une publication ne se résume pas à sa rédaction, loin de là. Frappe également plus ou moins timidement à la porte du cassetin l'ensemble de la clientèle habituelle de l'écrivain public : la dame de la cantine vous tend le CV de son fiston en classe de troisième à la recherche d'un stage en entreprise, le monsieur qui distribue le courrier arrive avec une lettre de demande de dérogation pour le collège du sien, suivi de la standardiste, qui estime fort justement que le recommandé par lequel elle enjoint à sa propriétaire de faire enfin réparer la chasse d'eau sera plus efficace s'il est bien rédigé... Je dois dire que j'aime beaucoup ce métier d'écrivain public. On se sent immédiatement utile.

Enjoindre et ordonner, même combat

Enjoindre est à la mode. Il fait plus « classe » qu'*ordonner*. Mais il est souvent employé de travers, ce qui ruine tout son chic, sous la forme :

J'enjoins ma propriétaire à/de faire réparer la chasse d'eau.

Le truc ? Rappelons-nous simplement qu'*enjoindre* s'utilise de la même manière que son presque synonyme *ordonner*. On enjoint à quelqu'un de faire quelque chose ; cette chose, on lui enjoint de la faire.

J'enjoins à cette radine de faire réparer la chasse ; je lui ai enjoint de faire réparer la chasse.

Toutefois, le correcteur doit surtout s'attendre à servir de Bescherelle aux lecteurs. Ceux qui s'adressent aux correcteurs, surtout ceux qui le font par téléphone, pour leur demander conseil ou se plaindre des erreurs restées dans le journal sont à peu près aussi obsessionnels – sinon plus – que les correcteurs eux-mêmes.

Les lecteurs du *Monde*, dans l'ensemble, attachent une grande importance à la qualité de la langue, donc à l'orthographe. Je leur en sais gré, parce que d'une part je partage ce souci, et que d'autre part c'est cette exigence qui fait que ma profession existe encore. Mais voilà. « *I have a dream* », comme disait le docteur King : je rêve qu'un jour un lecteur prenne la plume pour écrire : « Dans tout un article, tel jour, telle page, je n'ai pas relevé une seule faute d'orthographe. Toutes mes félicitations au service correction. » Même moi, je n'y crois pas, allez. Si un lecteur se donne la peine d'écrire ou de téléphoner à la correction, c'est presque toujours pour exprimer un mécontentement.

Nous en avons plusieurs modèles.

Je n'avais pas rejoint le quotidien depuis plus de quelques semaines quand, un samedi matin, à 8 heures, pendant le bouclage, c'est-à-dire à un moment où l'on corrige à tour de bras et à toute vapeur, mon téléphone sonne. Pourquoi le mien ?

« C'est bien la correction du *Monde* ?

– Euh, oui, madame. Bonjour.

– Dites donc, vous le savez pas, que le mot *même*, dans la phrase “ceux-là mêmes qui ont joué dans la série *Friends*”, prend un s ?! »

J'entends un fond sonore de voitures, on dirait que l'appel provient d'une des rares cabines téléphoniques qu'il reste dans les rues de Paris. La voix est âgée.

« Euh, si, madame, je le sais.

– Eh ben alors, pourquoi vous la laissez tout le temps, cette faute ? Hein ? Dans les pages télé, je la vois sans arrêt, c'est insupportable ! Si le journal de référence laisse des fautes pareilles, il ne faut pas s'étonner que la jeunesse... »

J'explique à la dame très fâchée pourquoi il reste parfois quelques fautes dans le journal. Je lui fais valoir que je suis justement en train de corriger la prochaine édition, et que pendant que je lui réponds les fautes ne disparaissent pas des articles. Elle ne m'écoute pas. Furax.

« J'ai été torturée par Papon, moi, madame. Je me faisais une joie de lire son procès dans *Le Monde*. Le procès Papon était plein de fautes,

madame. Chaque jour, chaque article était plein de fautes. Vous me l'avez complètement gâché, le procès Papon ! »

On est en 2007, environ dix ans après le procès Papon. Je n'ai pas la plus petite idée des conditions dans lesquelles les articles ont été écrits, s'ils ont pu être corrigés ou non, je n'étais même pas correctrice à l'époque. Si cette dame dit vrai, je suis pleine d'admiration pour son courage, mais bien embêtée quand même, parce que, au ^{xxi}^e siècle, le travail s'empile sur mon écran.

« Euh, madame, je suis désolée. Je suis obligée de raccrocher. Merci, hein. Merci de votre vigilance. Je vous promets, je vais transmettre, pour le *s à même*. »

Ceux-là mêmes ou ceux-là même ?

Il faut reconnaître que *même*, qui peut être adjectif ou adverbe, n'est pas des plus commodes à manipuler. Adverbe, il est invariable : *Même les lecteurs seront de bonne humeur*. Adjectif, il prend le pluriel : *Les lecteurs eux-mêmes seront de bonne humeur*. *Ceux-là mêmes qui sont de bonne humeur téléphoneront aux correcteurs du Monde...* Et parfois il est bien difficile de décider si *même* est adjectif ou adverbe : *Il y avait tant de fautes que les lecteurs mêmes ont téléphoné* (eux-mêmes). Ou bien : *Il y avait tant de fautes que les lecteurs même ont téléphoné* (même eux, en plus des rédacteurs).

Plus banalement, il est fréquent qu'un lecteur téléphone pour signaler une erreur sur le site ou dans l'édition du journal papier qu'il a en main. D'autres se demandent s'ils ont bien identifié une faute ou non. Voici un courriel reçu fin 2015.

Madame, Monsieur,

Sauf erreur, une « coquille » s'est glissée sur la « une » de votre journal du jeudi 19/11/15. Un *e* semble manquer dans la séquence : « une femme kamikaze s'est fait exploser... »

Si je me trompe, merci de me le signaler.

Sincères salutations

Il m'arrive parfois – rarement – d'être arrêtée dans mon travail par l'étrangeté de la tâche que j'accomplis, la disproportion entre le point de détail sur lequel je m'escrime et la dimension tragique de

l'événement dont il est question. Voilà une chose qui ne m'arrive jamais quand je corrige une page culture : là, l'orthographe, la typographie, l'élégance, le plaisir du texte font comme partie intégrante du sujet traité. Mais c'est forcément un être étrange qui, sollicité pour vérifier une infographie intitulée « 126 attentats suicides commis en Syrie entre juillet 2014 et juillet 2015 », ne trouve rien d'autre à dire que : « C'est parfait, mais n'oublie pas la div entre *attentats* et *suicides*. »

Ce lecteur, choqué par une erreur (imaginaire) de participe passé quand le texte en question est aussi choquant par son fond même, mériterait d'être correcteur. À ceci près qu'il n'est pas assez calé en grammaire et en orthographe. Autrement dit : parfois les lecteurs sont aussi cinglés que les correcteurs, mais la plupart du temps ils sont moins forts en français. Le message était, comme c'est le cas disons la moitié du temps, fort gentiment tourné. Aussi ai-je répondu à la question sur le participe passé... sans faire remarquer que *sincère* prenait un c :

Monsieur,

Merci de l'intérêt que vous prenez à la lecture de notre journal.

« Le participe passé *fait* suivi immédiatement d'un infinitif est toujours invariable. *Elle s'est fait teindre les cheveux ; la somme qu'ils se sont fait donner ; je les ai fait chercher partout ; ils se sont fait entendre...* » (Dictionnaire des difficultés de la langue française, Larousse).

Enfin, il y a les originaux qui estiment que, abonnés au journal ou simplement à titre de citoyens français, ils ont droit à un service de correction national gratuit, le côté « journal de référence » du *Monde* en faisant une sorte de service public, à l'image du 12 des renseignements téléphoniques de notre enfance. Après tout, pourquoi pas.

J'ai ainsi conseillé à plusieurs reprises un auteur de livres de cuisine qui s'interrogeait essentiellement sur les auxiliaires (« Lorsque les escargots *seront* dégorgés ou *auront* dégorgé ? – Aurons ») et sur les abréviations des unités de mesure (« Pour abréger minute, doit-on écrire *min.* ou *mn.* ? » La réponse est min, sans point).

Un bonbon sur la langue

Bonhomme

Bonhomme présente cette curiosité de n'avoir pas le même pluriel quand il est nom ou quand il est adjectif. On écrira donc : ces *bonshommes* semblent bien *bonhommes*.

J'ai aussi eu affaire récemment à un monsieur qui souffre de soucis relationnels d'ordre amoureux.

« Allô, c'est bien la correction du *Monde* ?

– Oui, bonjour.

– Ah merci. Je suis un fidèle lecteur, alors je me suis dit... Voilà, je suis en train d'écrire un message à une amie. Si ça ne vous ennue pas, je vous le lis.

– ... (*Moi qui en reste comme deux ronds de flan.*)

– Alors je lis : “Je sais bien que tu ne vois pas les choses comme moi, mais à la place que tu me laisses je voudrais te donner un conseil...”

– Ouiiii ?

– Eh bien, voilà, une autre amie, à qui j'ai montré ce mail, me conseille de mettre *de la place que tu me laisses*. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

– Les deux sont corrects.

– Oui, mais je voudrais avoir votre avis...

– Alors pour moi ce serait à », fais-je, parce que je le sens tout décontenancé d'avoir le choix et que j'espère le satisfaire – et ainsi pouvoir raccrocher poliment.

Mais non. Il reprend.

« Parce que, pour que vous compreniez bien, je vous donne le contexte. (*Pitié, nooon !*) Vous avez sans doute deviné : je suis amoureux d'elle (*je ne m'étais pas posé la question...*) et pas elle de moi (*je commence à comprendre pourquoi*), mais on est très bons amis, elle me fait confiance, j'ai même ses clés (*alors là...*). J'ai aussi écrit un poème... Attendez (*pitié pitié pitié*)... Oh mince, je ne le trouve plus (*ouf !*). Mais je me souviens de ma question, pour le poème : c'était pour savoir si on met au pluriel ou au singulier l'expression à *toute* vapeur.

– À *toute* vapeur, c'est toujours au singulier, fais-je, heureuse de me raccrocher à quelque chose de solide.

– Ah merci, je m'en doutais, merci. »

J'ai répondu à un autre appel du même acabit quelques semaines plus tard. Je pense que c'était encore lui, mais je n'ai pas demandé. Encore une fois, le service correction a fait office de SOS Amitié. En fait, j'aime bien. Malheureusement, j'ai aussi des articles à corriger.

Un bonbon sur la langue

Étonnant tel

Tel s'accorde avec le nom qui le suit, tandis que *tel que* s'accorde avec celui qui précède. On écrit : *Certaines langues, **tel** le turc* mais *Certaines langues, **telles que** le turc*.

17.

LES MOTS FILLES, LES MOTS GARÇONS, LES MOTS HERMAPHRODITES

À la différence des huîtres, des escargots de Bourgogne et des Anglo-Saxons, qui n'ont pas de temps à perdre à de telles subtilités, les Français ont une passion pour le sexe des mots. Le Français dit *une huître* mais *un escargot*, *une voiture* mais *un camion*. L'huître n'est pourtant ni femelle ni mâle, elle est hermaphrodite, changeant de sexe à la fin de chaque saison ou après chaque émission de semence ; quant à l'escargot, il produit à la fois des spermatozoïdes et des ovules, les deux partenaires jouant les deux rôles sexuels simultanément lors de l'accouplement. Même absence de genre apparent pour les camions et les voitures – dont les rencontres causent parfois des morts, quand elles sont trop brutales, mais jamais de progéniture.

L'Anglais dit donc au neutre *an oyster*, *a snail*, mais de toute façon il le dit rarement car il n'en mange pas, laissant ce soin à son insolite voisin d'outre-Manche, ainsi que celui de décider du sexe non seulement des animaux mais aussi des objets.

C'est d'ailleurs l'une des principales difficultés de la langue française pour qui n'est pas tombé dedans quand il était petit, tant la logique en est absente. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter parler des étrangers qui ont adopté l'Hexagone et ses coutumes depuis des décennies et qui continuent d'hésiter entre la *sofa* et le *chaise*, le *bicyclette* et la *vélo*. Le seul indice auquel ils puissent se raccrocher est qu'un mot se terminant par un *e* est souvent féminin.

Au lieu de rigoler bêtement, essayez donc d'apprendre une langue « à genres ». Je me suis mise récemment à l'italien. Que la robe française soit *il vestito* ou *il abito* italien, je ne m'y fais pas. *Une robe*,

c'est pour les filles, c'est féminin ! Que *soutien-gorge* soit masculin ne me pose aucun problème, en revanche. *La fleur*, dans l'esprit des Français, c'est une fille. Que nenni en Italie, c'est *il fiore*. *Le stylo*, c'est *la biro* ! Mais je crois que le plus choquant, c'est *la mer*, qui pour un Français est si proche de la mère. *Il mare* ? Comment est-ce possible ? En espagnol, mêmes contrariétés : *voiture* est masculin (*un coche*), de même que *couleur* (*el color*) et *mer* (*el mar*). À une oreille française, ça-ne-va-pas.

Toutefois les pièges du sexe des noms français n'attrapent pas que les étrangers. Quel francophone n'a jamais hésité sur le genre de *tentacule*, *oasis*, *après-midi* ou *astérisque* ? Verlaine, comme les dictionnaires d'aujourd'hui, écrivait *un trille*, quand Rimbaud préférait entendre l'oiseau chanter *une trille*.

Il y en a un sur le genre duquel bien peu hésitent... à se tromper : c'est *solde*. Comme si le cliché du shopping exclusivement féminin avait déteint sur le nom des jours de fièvre acheteuse, il est très souvent écrit au féminin. Eh bien non, *solde* est masculin – à moins qu'il ne s'agisse de *la solde* qui a donné son nom au *soldat*.

Amour, délice et orgue : mots transsexuels

J'ai mis au point pour mon usage personnel ou appris des moyens mnémotechniques pour assimiler le genre de certains noms qui me causent encore des difficultés :

– une *anagramme* ; on prononce « une nana-gramme », quoi de plus féminin qu'une nana ?

– un *astérisque* ; un garçon, comme Astérix le Gaulois ;

– une *autoroute* ; une auto, une route, une autoroute, c'est logique ;

– un *entracte* ; comme un acte ;

– un *ou* une *enzyme* ; les deux sont admis, c'est rare, profitons-en ;

– une *oasis* ; on prononce « une eau-asis », l'eau qui irrigue l'oasis est un nom féminin ;

– un *obélisque* ; un garçon, comme Obélix le Gaulois ;

– une *orbite* ; celui-là, je ne peux pas le dire. Devinez tout seuls.

Pour d'autres mots, je suis obligée d'ouvrir régulièrement le dictionnaire – *hémisphère* et *planisphère*, par exemple, me laissent perplexe, tant il me semble illogique qu'ils soient masculins alors que *sphère* est féminin. Mais le plus étrange n'est-il pas que le mot *féminin* lui-même soit du genre masculin ?

Surprenants également, les noms qu'on appelle « épiciens ». À l'image des prénoms mixtes comme Claude ou Dominique, ils peuvent être employés à l'identique au masculin et au féminin. C'est ainsi que l'on dit *un* ou *une enfant*, *un* ou *une adulte*, *un* ou *une pianiste*. On sait moins que l'on peut dire *un* ou *une après-midi*, si j'en juge par le nombre de fois où l'on me pose la question.

Dans le même genre, *la réglisse* est l'une de mes passions. Ou est-ce *le réglisse* ? Car l'arbrisseau aux racines goûteuses est féminin, *la réglisse*, mais le « produit obtenu par extraction des matières solubles contenues dans la racine de réglisse, utilisé comme arôme », est « souvent masculin », constate Larousse sans se mouiller outre mesure.

Plus étranges encore, *amour*, *délice* et *orgue* sont les trois seuls noms de la langue française qui, masculins au singulier, s'efféminent au pluriel. Nous célébrerons donc *nos belles amours au son des grandes orgues dans des délices merveilleuses*.

Intéressante aussi est l'*œuvre*. Ou bien est-il intéressant ? Eh bien, tout dépend. *Une œuvre* est unique, tandis qu'*un œuvre* désigne l'ensemble de la production d'un artiste :

J'aime tant cette œuvre de jeunesse du grand Tartempion !

Si vous voulez mon avis, tout son œuvre peint est beau.

Plus pervers, si c'est possible, est le cas de *gens*. Ce substantif si banal, si commun, est toujours au pluriel, mais ne se gêne pas pour devenir féminin quand il est immédiatement précédé d'un adjectif épithète :

Méfiez-vous des gens méchants.

MAIS :

Méfiez-vous des méchantes gens.

Le mot peut aller jusqu'à changer de genre dans la même phrase, ce qui, reconnaissons-le, est un chouia déstabilisant :

Ces vieilles gens sont des crétins.

Lorsque l'adjectif qui précède *gens* en est séparé par une virgule, en revanche, on revient au masculin :

Vieux et crétins, ces gens m'ennuient.

Lorsque *gens* est précédé de deux adjectifs dont le second se termine aux deux genres par un *e* muet, il reste également au masculin : *de vieux honnêtes gens*, de même lorsque l'adjectif suit *gens* (*des gens ennuyés*).

Et figurez-vous que ce n'est pas tout, il y a encore pléthore de cas particuliers. Inutile de vous dire que, lorsque je croise des *gens*, il n'est pas rare que j'aie demandé son avis à mon dictionnaire fétiche.

Jusqu'ici, si vous avez appris quelque chose, vous m'en voyez fort aise, mais il n'y a là rien de très sorcier pour le correcteur, qui, au pire, s'il n'arrive pas à tout garder en tête, comme moi avec mon *hémisphère* ou mes *gens*, peut ouvrir son dictionnaire.

Toutefois n'espérez de réponse ni du dictionnaire ni de l'Académie quant au sexe des villes et des villages. En dehors de ceux dont le nom comporte un article, tels La Ferté-Alais, La Baule ou Le Muy, bien malin qui peut déterminer le genre d'une cité. « Paris, c'est une blonde », chantait Mistinguett ; *Paris brûle-t-il ?* interrogeait le film de René Clément. Bref, vous avez le choix.

Il n'y a que deux cas où n'importe quel nom de ville est masculin, c'est quand il est utilisé par ce que l'on appelle « métonymie » pour représenter le gouvernement d'un pays ou une équipe sportive : « Madrid s'est prononcé contre le Brexit », « Hockey sur glace : La Baule battu par Tourcoing ».

« Marseille, c'est féminin ? demande Guillaume l'autre jour dans le cassetin.

– Oui, ça finit par un *e*, je dirais plutôt ça... », répond Marion.

Voilà à quoi nous en sommes réduits. Ce n'est pas une règle, mais on observe que l'usage tend en effet à utiliser le féminin pour les villes dont le nom se termine par un *e* muet (ou un *es* muet), et le masculin pour les autres. Orléans est ainsi plutôt masculin. Mais pourquoi alors *La Nouvelle-Orléans* ? En outre, quand on ajoute un adjectif au nom de la ville, il devient également masculin : le Tout-Marseille, le vieux Lisbonne, le Grand Londres. Et si on en gardait le bonheur de savoir

qu'on a là encore un agréable espace de liberté ?

Metteuse en scène et Première ministre, sculpteuse et sculptrice

Car certains sujets sont plus cornéliens encore, parce qu'ils sont en mouvement et mêlent étroitement langue, politique et société. J'ai encore du mal à la croire quand ma mère me raconte que, juste avant 1968, jeune institutrice, elle n'avait pas le droit d'enseigner en pantalon, ni d'ouvrir un compte bancaire sans la signature de son mari, ni tout simplement de travailler sans son autorisation. Les femmes représentaient alors à peine 30 % des salariés, et très souvent dans des emplois subalternes. La France, qui essaie encore – mollement ? – de légiférer pour que les grandes entreprises soient un peu plus égalitairement dirigées par hommes et femmes, n'a pas encore connu, faut-il le rappeler, de présidente de la République. La première femme Première ministre, Édith Cresson, a été nommée en 1991, et son mandat, qui n'a même pas duré un an, n'a pas été un chemin de roses – en partie parce qu'elle était une femme ? se sont demandé certains, et surtout certaines. Pas impossible... Et après tout, les femmes ne votent et ne sont éligibles en France que depuis 1945 – c'est-à-dire hier !

« On parlait orthographe, tu me parles féminisme, maintenant ? » s'étonne l'aquagymnaste qui se retourne pour me tenir la porte de la piscine en sortant.

Je parle orthographe, lexique, langue française, justement. Je viens d'écrire qu'Édith Cresson était *Première ministre*. En 1991, elle a dû lire ou entendre fort peu souvent cette version féminine de la désignation de sa fonction. On disait « Madame le Premier ministre, Édith Cresson ». Dans *Le Monde* du 8 février 1992, on lit par exemple un galimatias transsexuel selon lequel un député chevènementiste serait « séduit par l'intervention du premier ministre : “Elle a été vraiment mobilisatrice pour la gauche. À un moment où plus aucun dirigeant du parti ne semble prêt à se battre pour les élections, elle s'est imposée comme un vrai chef de campagne...” ».

Sentez-vous à quel point il n'avait pas été prévu qu'une femme assume un jour les fonctions de *Premier ministre*, ni qu'elle puisse

simplement être *chef* de quoi que ce soit ? Alors que les recommandations en faveur de la féminisation des noms de métiers parues dans une circulaire du *Journal officiel*, par exemple, disaient *Première ministre* dès 1986, au *Monde* comme dans le reste de la presse l'usage a longtemps fluctué. Depuis 2011, *Le Monde* écrit systématiquement *première ministre* (sans cap, vous vous rappelez) – quand par hasard il y en a une... Pour *chef*, les choses ne sont pas encore aussi simples. Nous écrivons depuis peu *une chef*, bien que Larousse.fr continue de considérer *chef* comme un nom masculin exclusivement, avec cette remarque entre parenthèses : « Ce mot peut désigner une femme et peut alors s'employer familièrement au féminin : *La chef est dure.* » Vous semblerais-je outrageusement paranoïo-féministe si je posais la question : pourquoi « familier » ? Et pourquoi pas « la chef est géniale » comme exemple ? À noter que, pour Le Petit Robert 2016, *la chef* est également familier, ou réservé aux métiers techniques, tandis que dans Le Petit Larousse 2016 version papier, *chef* est un nom épïcène et non plus masculin, l'exemple donné étant « une nouvelle chef de service ». Progresserions-nous ?

Retour au bouclage de la « une » du journal, un jour de 2016.

« *Metteureuh en scène* ?! s'étonne une secrétaire de rédaction à la lecture d'un article.

Moi : *Metteure* ? Non, c'est étrange, tu as raison : *metteuse en scène*.

Un secrétaire de rédaction : Moi, je préfère *metteur*.

Moi, incrédule : La *metteur en scène* ?!

Lui : Non. *Unetelle*, le *metteur en scène*. »

Les correcteurs ont ce genre de discussion plusieurs fois par semaine depuis quelques années. En l'occurrence, en nous appuyant sur Le Petit Larousse, nous avons opté pour *la metteuse en scène*.

Le féminin gagne la langue française au rythme où les femmes prennent leur place dans la société – non, en fait bien plus lentement. Si on les qualifie de « vivantes », c'est parce que les langues évoluent. La féminisation des noms de métiers, qui progresse bon gré mal gré avec l'installation des femmes dans les différentes professions, est une occasion passionnante qui nous est donnée, à nous, natifs des xx^e et xxi^e siècles, d'assister – et surtout de participer – à l'évolution de la langue française. Quelques années après la parenthèse Cresson, « lorsque Élisabeth Guigou ou Martine Aubry s'étaient fait appeler

“madame la ministre”, les académiciens avaient solennellement demandé l’aide du président de la République “en une affaire qui, dans les hauteurs de l’État, porte atteinte à la langue française” », rappelait Anne Chemin en 2012 dans *Le Monde*. Les académiciens mériteraient parfois d’être correcteurs, tant ils se montrent conservateurs. Ou les correcteurs de devenir Immortels ?

Ils n’ont pas été entendus, elles l’ont été : *madame la ministre* est entrée dans les mœurs et dans la presse. « Appelez-moi *madame la maire* », disait Anne Hidalgo, à peine élue à la mairie de Paris, au printemps 2014. Et sa volonté est respectée.

Le Monde écrit aussi depuis quatre ou cinq ans systématiquement *auteure* et *écrivaine*, là aussi après une période de fluctuation. On nous oppose encore souvent une supposée laideur d’*écrivaine* (« l’insupportable *écrivaine* », disait l’écrivain et académicien Maurice Druon). « *Écrivaine*, ça fait *vaine* », ai-je entendu des dizaines de fois. Pour quelle raison *écrivain* ne « ferait » pas *vain*, cela demeure mystérieux. Quant à l’*auteure*, elle semble bien l’avoir emporté sur une *autrice* que d’aucuns (y compris parmi mes collègues), sur le modèle de *directeur*, *directrice*, défendent encore comme plus conforme à la logique de la langue. Mais l’usage est roi, et sans doute l’*auteure* est-elle favorisée parce qu’elle surprend moins l’oreille, sa prononciation étant la même au féminin et au masculin.

Restent quelques combattants d’arrière-garde, dont certaines femmes, qui ne sont pas les moins pugnaces. Hélène Carrère d’Encausse, par exemple, élue *secrétaire perpétuel* de l’Académie française en 1999, s’oppose toujours à la féminisation de son titre. Je remarque pourtant que les médias, qui ont longtemps respecté ce désir, la qualifient de plus en plus souvent de *secrétaire perpétuelle*. De même, Muriel Mayette insistait de son côté pour qu’on l’appelle *administrateur général* de la Comédie-Française, lorsqu’elle occupait cette fonction, de 2006 à 2014. Étrange, comme ces vieilles maisons aiment à résister au changement.

Quoi qu’il en soit, l’Académie déclarait encore en 2015 considérer les féminins *professeure*, *recteure*, *auteure*, *ingénieure* et *procureure* comme des « barbarismes ». Ces termes étant désormais employés dans tous les médias, celle qu’on appelle « la vieille dame du quai Conti » semble bien s’être lancée là dans un combat d’arrière-garde. Usage 1, Académie 0. « Il est vrai que, sur les trente-cinq

membres de l'Académie, seules cinq femmes portent l'habit vert, sept seulement y ont été élues depuis 1635, la première en 1980 ! Il semble aussi difficile de mélanger les genres que de renoncer à de bonnes vieilles habitudes », fait remarquer Dominique Bona, l'une des cinq porteuses actuelles de l'habit vert.

Dans ce qui est pour certaines et certains un combat, pour d'autres une conviction, chaque Français, chaque francophone a son rôle à jouer, et l'influence de chacun, dans la période de tâtonnements que nous vivons, est réelle. Les ministres Elisabeth Guigou et Martine Aubry ont fait entrer dans les esprits et les discours le choix qui était le leur. J'ai rencontré récemment à la terrasse d'un café de Montpellier une femme qui m'a semblé fort dépourvue quand je lui ai demandé quel était son métier.

« Je suis *sculptrice*. Enfin, le dictionnaire dit *sculpteur*. C'est bizarre, non ? »

Et quand elle apprend que je suis correctrice : « Est-ce qu'on peut dire *sculptrice* ? En tout cas, pas question que je dise *sculpteuse*. Je déteste *sculpteuse*. »

Effectivement, les noms de métiers en *teur* font parfois leur féminin en *teuse*, comme *chanteur-chanteuse*, *monteur-monteuse* ; parfois en *trice*, comme *instituteur-institutrice*, *directeur-directrice*.

Je me suis attachée à la convaincre que c'était d'elle et de ses collègues *sculptrices* que dépendait l'avenir du nom de leur métier. Les dictionnaires n'en ont pas encore décidé, justement parce que l'usage est fluctuant. Pour Larousse.fr, *sculpteur* est ainsi un nom masculin – on devrait donc dire *une femme sculpteur* –, exemple : « La sœur de Paul Claudel, Camille Claudel, fut *un grand sculpteur*. » Le mot « est parfois employé au féminin : une jeune *sculpteur* [...]. La forme *sculptrice* existe ; bien qu'en accord avec la tendance actuelle à féminiser les noms de métiers, elle reste rare ».

Le Petit Robert, lui, a depuis longtemps admis la forme *sculptrice*, tout en précisant en fin de définition : « On rencontre aussi le féminin *sculpteuse*. »

Bref, *sculptrices*, *sculpteuses*, la balle est dans votre camp. Dans une dizaine d'années au maximum, sans doute, l'une des deux formes sera entérinée. En attendant, l'usage flotte, et les correcteurs défenseurs d'*autrice* et de *sculptrice* sont capables d'argumenter un quart d'heure pour essayer de convaincre ceux d'*auteure* et de *sculpteuse*.

« La mer et le lac sont belles »

La question du sexe douteux des mots se cache encore dans des recoins d'autant plus discrets qu'ils sont omniprésents. Ainsi, il ne vous a pas échappé que, depuis la première page de cet ouvrage, lorsque j'écris *correcteur*, je parle aussi de la version féminine de l'animal, la correctrice. À vrai dire, dans la plupart des services de correction, contrairement à la situation qui y prévalait au siècle dernier, le nombre des femmes l'emporte désormais largement sur celui des hommes.

À l'école primaire, nous avons appris qu'en français « le masculin l'emporte sur le féminin ». Aujourd'hui, plus politiquement correct, on préfère expliquer que « le masculin fait fonction de neutre ». L'Ariane de *Belle du Seigneur* y songeait déjà dans son bain sous la plume d'Albert Cohen, en 1968 : « Pourquoi quand il y a un masculin et un féminin l'adjectif doit être masculin c'est pas juste pourquoi est-ce qu'on pourrait pas dire que la mer et le lac sont belles. »

« Ce n'est pas seulement une règle de grammaire, c'est une règle sociale qui instruit que le masculin domine sur le féminin », juge Élianne Viennot, professeure de littérature française de la Renaissance à l'université de Saint-Étienne et auteure du livre *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !* (éditions iXe).

Depuis les années 1990, un certain nombre de féministes, femmes, hommes et même éditeurs, militent pour l'adoption de ce qu'ils appellent la « règle de proximité ». Une règle qui n'a rien d'une invention abracadabrante.

« Avant le ^{xvii}^e siècle, la langue française usait d'une grande liberté », expliquent l'association L'Égalité, c'est pas sorcier ! et la Ligue de l'enseignement, dans le cadre d'une pétition adressée en ce sens en 2015 à la ministre de l'Éducation nationale. « Un adjectif qui se rapportait à plusieurs noms pouvait s'accorder avec le nom le plus proche. Cette règle de proximité remonte à l'Antiquité : en latin et en grec ancien, elle s'employait couramment. » Elle est encore usitée dans d'autres langues romanes, comme l'espagnol et le portugais. Le grammairien Vaugelas (1585-1650), qui fut l'un des premiers membres de l'Académie française, recommanda d'abord d'accorder « le cœur et la bouche ouverte » – avant de changer d'avis quelques années plus tard, écrivant : « Parce que le genre masculin est le plus noble, il prévaut tout seul contre deux ou plusieurs féminins, quoiqu'ils soient plus proches

de leur adjectif. »

La domination du masculin en français est une invention du ^{xvii}^e siècle. Une norme à bannir instaurée par pur sexisme, selon les militants de la règle de proximité, qui enverrait un message nuisible aux enfants dès l'école primaire, conditionnant la représentation d'un monde où le masculin est considéré comme supérieur au féminin – « plus noble », comme dit élégamment Vaugelas. « En 1676, argumentent encore les militants de la proximité, le père Bouhours, l'un des grammairiens qui ont œuvré à ce que cette règle devienne exclusive de toute autre, la justifiait pareillement : “Lorsque les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte.” » « Le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle », renchérit un siècle plus tard le grammairien Nicolas Beauzée.

Voilà en effet qui donne des envies de changement – et de distribution de baffes, si je puis me permettre ! Josette Rey-Debove, première femme lexicographe française et l'un des piliers des dictionnaires Le Robert, disait à ce sujet : « J'aime beaucoup la règle ancienne qui consistait à mettre l'adjectif au féminin quand il était après le féminin, même s'il y avait plusieurs masculins devant. Je trouve cela plus élégant parce qu'on n'a pas alors à se demander comment faire pour que ça ne sonne pas mal. »

« Au cours de la Révolution française », rappelle un étonnant et fort utile « Guide pratique pour une communication publique sans stéréotype de sexe²⁵ » édité à la fin de l'année 2015 par le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (HCEfh), « les femmes demandent que cesse la suprématie de l'usage du masculin en même temps qu'elles réclament le droit de vote²⁶. C'est en 1882 que l'État tranche en faveur du masculin, lorsqu'il rend l'instruction publique obligatoire. Des mots présents dans le français ancien disparaissent alors, tels que le féminin de *médecin* : *médecine* ou *médecineuse* ». Le HCEfh soutient également « la réhabilitation de l'usage de la règle de proximité, qui consiste à accorder les mots avec le terme le plus rapproché. Par exemple : *Les hommes et les femmes sont belles*, ou : *Les femmes et les hommes sont beaux* ». Quoi de plus logique ?

Les correcteur.rice.s et les professeur.e.s

Malheureusement, ou heureusement pour les conservateurs linguistiques, la règle qui veut que le masculin l'emporte sur le féminin semble solidement installée, et celle de l'accord de proximité avoir peu de chances d'aboutir rapidement. Mais dans une ou deux décennies, pourquoi pas ? Les éditions Cogito ergo sum, nées en 2011, appliquent d'ores et déjà cette règle dans tous les ouvrages qu'elles publient.

Le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes recommande également d'user à la fois du féminin et du masculin dans les messages qui s'adressent à tous – pardon, et à toutes !, l'habitude ne sera pas si facile à prendre. À l'écrit, « le point peut être utilisé en composant le mot comme suit : racine du mot + suffixe masculin + point + suffixe féminin » (+ point + marque du pluriel, éventuellement). Si cette réforme entre un jour en vigueur, les professeur.e.s devront être formé.e.s, et les correcteur.rice.s également. Le plus difficile sera peut-être de réformer les logiciels de traitement de texte.

La France a changé, pourquoi sa langue n'en rendrait-elle pas compte ? Ce ne sont pas les correcteurs, qui appellent leur chef de service, homme ou femme, la *réglotte* et disent une *espace* pour le blanc entre deux mots qui s'en offusqueront. S'ils peuvent pousser discrètement la langue dans un sens, ils ne peuvent certes pas anticiper sur l'usage.

« Ce n'est pas la langue qui refuse, ce sont les têtes », disait la romancière et grande figure du féminisme disparue en 2016 Benoîte Groult. À noter que les têtes semblent être nettement moins dures dans d'autres pays francophones, qui ont adopté bien avant le nôtre des versions féminines des noms de métiers. En Belgique, on dit *une cheffe* !

Un bonbon sur la langue

Des chiffres !

On compte près de 280 millions de francophones dans le monde.

Le français est :

– la 5^e langue la plus parlée au monde ;

- la seule, avec l'anglais, à l'être sur les cinq continents ;
- la 4^e langue sur Internet ;
- la 2^e langue des organisations internationales.

18.

À GRANDS COUPS DE POINTS

Ah ! la ponctuation... Cette petite douzaine de marques riquiqui éveillent de surprenantes passions chez ceux qui font profession d'écrire ou d'éditer, générant de mystérieux et interminables pow-wow où négociations, explications, justifications et parfois duels à coups de kilos de dictionnaires vont bon train.

Quand approche l'heure du bouclage du journal – ou celle de l'apéro bien mérité –, l'étape de la correction ressemble fort à une perte de temps. Tout est bien calé, là, chacun a fait son boulot, la page est prête à partir, et il faudrait envoyer en correction ? Allez, mais vite alors.

Et parfois le correcteur tarde horripilamment sur un papier – vous savez maintenant à quel point un participe passé qui semble bénin ou de *perverses gens* peuvent demander de consultations de grimoires grammatico-orthographiques. Ou alors, le correcteur ne traîne pas, et il n'a rien changé à votre page nickel chrome – rien, sauf une ou deux virgules, et tout à coup les textes qui étaient soigneusement calés, au garde-à-vous dans leurs colonnes, débordent de partout ; le titre si ingénieux, que l'on s'était donné tant de mal à mitonner, ne « rentre » plus. C'est alors qu'on maudit le « virguleux », comme l'appelaient par dérision les typographes d'antan. Tant pis ; celui qui intervient en dernier dans un processus minuté est toujours un empêcheur de finir à l'heure en rond.

Pourtant, virguler est une tâche d'importance ; reste à en convaincre tous les usagers de la langue. En effet, pas de discussion possible quand la correction remplace un *quatre hommes* par un *quatre hommes* ou un *ils voyèrent* par un *ils virent*. (Hum, nous avons laissé passer en

août 2016 dans un article culturel un *ils voyèrent* qui nous a valu, à la correction, au courrier des lecteurs et à l’auteur de l’article – et de la bourde initiale –, une dizaine de messages moqueurs ou ulcérés ; ça sonne bien, pourtant, *ils voyèrent*, non ?)

En matière de grammaire ou d’orthographe, donc, la loi est d’airain, chacun s’y plie. Mais la ponctuation... Même ses règles les plus fondamentales, du genre : « Une phrase commence par une majuscule et se termine par un point », sont sujettes à discussion, souplesse, acrobatie, licence poétique. Pour commencer, si la majuscule en début de phrase se pratique depuis le ^x^e siècle, la règle ne s’est régulièrement appliquée qu’à partir du ^{xvi}^e.

À quoi servent donc ces petites taches noires qui constellent les pages ? D’où viennent-elles ? Quelles lois les régissent, si vraiment il en existe ?

Un code pour faire valser le lecteur

Voyons déjà succinctement les phénomènes. Allez hop, en rang d’oignons.

La virgule, le point-virgule et le point marquent une pause et/ou une rupture, courte pour la première, moyenne pour le deuxième, plus forte pour le dernier.

Le point d’interrogation, le point d’exclamation, le deux-points et les points de suspension signalent des intonations, des intentions ou des émotions.

Les tirets, les parenthèses et les guillemets, eux, sont plutôt des gendarmes de l’ordonnancement du texte.

Quant à l’apostrophe et au trait d’union, parfois considérés comme des signes de ponctuation, ils font partie intégrante de l’orthographe des mots.

La ponctuation est un code, éclaire Jacques Drillon, l’un des papes français de la question, dans son savant et ultracomplet *Traité de la ponctuation française*. « Tous les signes de ponctuation sont des raccourcis ; tous, sans exception, sont la marque d’une ellipse. Une chose était à dire, si constante qu’on l’a symbolisée. [...] Dans une

énumération, au lieu de dire *et...*, *et...*, *et...*, on a réduit la coordination à un petit signe, une virgule. Quand la virgule d'une énumération est posée entre deux termes, le lecteur sait qu'il faut penser *et*. [...] Il en va de même des autres signes. Un guillemet signifie *je cite* ; un tiret *je m'interromps* ; un point-virgule *la phrase qui me suit est indépendante mais liée à celle qui me précède*, etc. Descartes aurait pu écrire son cogito : "Je pense : je suis." »

Etc. et non etc...

Le point après *etc.* symbolise l'abréviation d'une locution latine, *et cetera desunt*, qui signifie « et les autres choses manquent ». Ajouter trois points après *etc.*, c'est un pléonasme.

Le rôle de la ponctuation consiste à prendre le lecteur dans ses bras pour le mener « dans le tango de pauses, d'inflexions, de continuités et de connexions que transmet la langue parlée », résume poétiquement l'éditeur américain Thomas McCormack dans *The Fiction Editor, the Novel, and the Novelist*. Mais, précise-t-il, et c'est là que les ennuis commencent, « la ponctuation, pour l'écrivain, est comme l'anatomie pour le peintre : il en apprend les règles afin de pouvoir s'en éloigner en toute connaissance de cause selon les besoins de son art ».

Dans la presse, quotidienne en particulier, l'art et la poésie cèdent la priorité à la clarté. On évite donc les fantaisies ponctuatories.

Voyons le texte suivant :

le correcteur dit ce texte est idiot

Sans ponctuation, difficile de comprendre de quoi il est question. On peut notamment l'interpréter ainsi :

Le correcteur dit : « Ce texte est idiot. »

ou ainsi :

Le correcteur, dit ce texte, est idiot.

Les deux formules sont également correctes, seulement dans l'une le texte est idiot, dans l'autre c'est le correcteur. Il arrive que les deux le soient, mais nous jetterons un voile prudent sur cette éventualité.

De même, entre les phrases :

Venez manger les enfants !

et :

Venez manger, les enfants !

il y a un assassinat d'enfants et un repas anthropophage de différence. C'est ainsi qu'une simple petite virgule sauve ou condamne toute une famille Poucet.

Des dizaines de livres ont été écrits sur la ponctuation sans parvenir à épuiser le sujet. L'un d'entre eux est même devenu un formidable best-seller : *Eats, Shoots and Leaves – The Zero Tolerance Approach to Punctuation*, de la journaliste britannique Lynne Truss. La ponctuation étant étroitement associée à la langue à laquelle elle s'applique, cette somme humoristico-ponctuatorie est impossible à traduire en français. Son titre, particulièrement bien trouvé, illustre merveilleusement son propos. La couverture de l'édition d'origine présente un panda qui, perché sur une échelle, efface une virgule dans le titre.

Attention, cascade en langue anglaise. La phrase sans virgule :

The panda eats shoots and leaves

signifie :

« Le panda mange de jeunes pousses [*shoots* en anglais] et des feuilles [*leaves*, pluriel de *leaf*]. »

La phrase avec virgule évoque davantage une scène de saloon, et le panda en version cow-boy avec pistolet incorporé :

The panda eats, shoots and leaves

signifie :

« Le panda mange, tire [*to shoot* conjugué à la troisième personne du singulier] et s'en va [*to leave*, lui aussi conjugué]. »

Merci pour le blanc !

En somme, si petite soit-elle, si la ponctuation n'existait pas, ne serait-ce que pour éviter des bains de sang chez les Poucet et les

pandas, il faudrait l'inventer. Par chance, de glorieux anciens l'ont fait pour nous. Car elle n'a pas toujours existé, loin de là. Le blanc même entre les mots, qu'on appelle signature, est une invention judicieuse qui ne s'est vraiment répandue dans les manuscrits qu'à partir du ^{vii}^e siècle. Merci à son créateur anonyme et génial ! Une innovation qui vaut bien celle de la roue dans le domaine des transports, car que ferions-nous sans elle ? « Le blanc qui sépare les mots aide à la compréhension du texte écrit, et toute la ponctuation est à son image », confirme Jacques Drillon.

Les premières traces de ponctuation, quant à elles, remonteraient selon certaines sources aux dramaturges de la Grèce antique, qui cherchaient par des signes à indiquer aux comédiens les moments où respirer en déclamant leurs textes. Selon d'autres sources, l'idée d'inscrire des pauses dans l'écrit serait venue aux lettrés de la bibliothèque d'Alexandrie, entre le ⁱⁱⁱ^e et le ⁱⁱ^e siècle avant notre ère.

Le point d'interrogation, lui, aurait fait son apparition sous la plume des moines copistes du Moyen Âge, son confrère de l'exclamation ayant pointé sa sauteuse dégaîne quelques dizaines d'années plus tard. Alde Manuce et ses descendants, imprimeurs vénitiens, auraient inventé la virgule autour de l'an 1500. D'aucuns leur attribuent également le point-virgule et le point final. À noter, pour faire bonne mesure, qu'ils sont aussi à l'origine de l'italique – ainsi nommé en raison de sa provenance transalpine. Quoi qu'il en soit, l'ensemble des signes de ponctuation ne s'installeront vraiment en France qu'au ^{xvi}^e siècle, avec l'imprimerie.

« En l'an 1500 »

Quand un nombre exprime une quantité, les chiffres s'écrivent par tranches de trois, séparées par une espace. Quand un nombre indique un rang (adresses, années, etc.), on ne met pas d'espace entre les tranches de trois chiffres. On écrira ainsi : *Vers l'an 1500, j'ai versé 1 500 ducats à un certain Alde Manuce, imprimeur vénitien, pour qu'il invente la virgule.*

Depuis l'Antiquité et jusqu'au ^{xvii}^e siècle au moins, l'unique objectif de la ponctuation consistait donc à rythmer le texte, à faciliter sa lecture à haute voix, puisque c'est à cela qu'étaient destinés la plupart

des écrits, des sermons religieux au théâtre en passant par la poésie... À partir du XVIII^e, la fonction syntaxique de découpage logique de la phrase apparaît, et les tenants des deux fonctions de la ponctuation peuvent commencer à s'écharper.

L'usage de la ponctuation fera ainsi l'objet de diverses modes et – semblants de – règles : « À l'époque où Mme de Sévigné écrivait à Bussy-Rabutin, détaille Drillon, l'on mettait deux points à l'endroit de la phrase où l'on mettrait aujourd'hui un point-virgule – et inversement. » Voici cent ans seulement, l'usage était différent de ce qu'il est aujourd'hui, et il varie notablement d'une langue à l'autre, bien entendu – quelle jolie invention espagnole, par exemple, que les points d'exclamation et d'interrogation inversés en début de phrase, qui renseignent le lecteur sur l'intonation souhaitée dès le premier mot !

« Mais bon, il y a bien quelques règles, quand même ? » s'inquiète l'aquagymnaste à cheveux encore humides qui chemine près de moi dans la rue. La réponse est : fort peu qui soient intangibles. La ponctuation « est régie pour deux tiers par la règle et pour un tiers par le goût », affirme Gordon Vero Carey, spécialiste britannique de la question. Chacun, amoureux ou simple usager de la langue, y va de sa perception, de ses préférences, de ses habitudes. « On ne peut se fier à aucun auteur, s'amuse aussi Drillon. Balzac contredit Claudel, Pierre Jean Jouve est battu en brèche par Sainte-Beuve, et le nombre des exceptions excède celui des règles. »

19.

« GUERRE AU POINT-VIRGULE ! »

Tentons tout de même un passage en revue de l'existant...

Le **point** indique la fin d'une phrase. Il se place juste après le dernier mot, la phrase suivante commençant par une majuscule, elle-même précédée d'une espace. « Un bon gros, le point », commente François Cavanna dans son exquis ouvrage-lettre d'amour à la langue française, *Mignonne, allons voir si la rose...* « Un type qui sait ce qu'il veut. Il s'abat, boum, comme son presque homonyme sur une table, pas à hésiter, la phrase est finie, bien finie, la suivante peut s'avancer en toute majesté. »

Le **deux-points** introduit un lien logique (le *donc* de Descartes), une énumération ou un dialogue. Il est précédé et suivi d'une espace. C'est un bon gars, comme dirait Cavanna, qui fait son boulot efficacement. Personne n'y trouve grand-chose à redire.

Également faciles à manier, les **points de suspension**, qui vont toujours par trois, jamais davantage, marquent l'hésitation, ou une suppression, un élément manquant, une allusion. D'eux non plus on n'abusera pas, histoire de conserver leur mystère. Rayon espaces, c'est comme le point final : après seulement.

Les **points d'exclamation et d'interrogation** terminent, comme leur nom l'indique, des phrases exclamatives ou interrogatives. Ils sont entourés d'espaces. Le premier, à la différence du second, éveille des passions. « Dans la famille de la ponctuation, [...] le point d'exclamation est ce grand frère hyperactif qui s'agite, casse tout et rit trop fort », écrit Lynne Truss, dans *Eats, Shoots and Leaves*. « Enlevez-moi tous ces points d'exclamation, s'énervé de son côté (sans le moindre point d'exclamation, notez-le) Francis Scott Fitzgerald. Un point d'exclamation, c'est comme rire de ses propres plaisanteries. »

Quant à Pierre Desproges, élégant, il « évite ce genre de ponctuation facile dont le dessin bital et monocouille ne peut que heurter la pudeur » (*Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*). « Un usage excessif du point d'exclamation est l'indication certaine d'un auteur sans expérience ou qui souhaite ajouter un peu de sensationnel à quelque chose qui ne l'est pas », déclare l'implacable lexicographe Henry Watson Fowler.

La surutilisation actuelle des points d'exclamation dans les messages publicitaires ne peut que lui donner raison. Leur nombre, combiné à celui des majuscules, compte même, m'a expliqué mon fils – vous ai-je raconté qu'il est devenu une sorte de sorcier de l'Internet ? –, au nombre des indices qui font classer un message dans la bannette de courrier indésirable par les hébergeurs de courriel. En somme, ce pauvre point d'exclamation est victime de son trop d'emploi par des malusants.

« *Le point d'interrogation, il est obligatoire ?* »

Son cousin d'interrogation, « avec son élégante silhouette d'hippocampe, prend à peu près le double de place sur la page, s'étonne Lynne Truss, pourtant il tape nettement moins sur les nerfs des gens ». Le point d'interrogation a en effet cet avantage qu'on ne peut pas se tromper – ou presque – sur son usage. Quoique... Encore un bouclage de la « une » du journal : « Le point d'interrogation, à *Comment sortir de la crise des migrants ?*, il est obligatoire ? »

Une fois de plus, on essaie de négocier avec la correction pour raccourcir les mots ou éviter la ponctuation. C'est qu'en « une », en particulier, ou dans les titres, l'espace est rare et cher. Je me souviens avoir dû insister pour faire ajouter un deuxième *n* à *Madonna*, alors que le directeur artistique de *Top Famille*, tout content de sa magnifique couverture parfaitement calée, me la soumettait pour la forme. « Mais avec deux *n*, ça rentre pas ! » Sans être particulièrement fan de « la Madone » (eh oui, un seul *n* ici), j'ai dû faire comprendre que ce n'était pas négociable. C'était un vendredi en fin de journée. L'apéro avait dû attendre. Mais revenons à notre point d'interrogation, obligatoire ou

non, de la « une ».

« Ben, ça dépend. L'article, il donne la solution ? Si tu titres "Comment sortir de la crise des migrants", tu sous-entends que tu vas donner des solutions. Si tu mets un point d'interrogation, tu indiques que tu poses des questions.

– Malheureusement, on n'a pas vraiment la solution.

– Donc point d'interrogation. »

Quand le point-virgule colle aux dents

Tiens, voilà le **point-virgule**. Comme son presque jumeau le deux-points, il est précédé et suivi d'espaces. Il peut jouer un rôle proche de celui de la virgule, dont il est une sorte de version longue, ou servir d'articulation entre des phrases grammaticalement complètes mais logiquement associées. Dans certains cas, il peut vraiment vous sauver la vie, notamment dans les listes infinies où les virgules ne suffisent plus, du type :

Dans l'assistance, au colloque des amateurs de chaussettes, on remarquait l'archiduchesse, en chaussettes archisèches bleues ; l'archiduc, en chaussettes sèches blanches ; l'archiduchillon, leur enfant, en chaussettes mouillées bleu et blanc.

Il s'agit pourtant d'un autre signe mal-aimé. « Qui a inventé le point-virgule ? s'interroge l'incorrigible Cavanna dans *Mignonne, allons voir si la rose...* Je ne sais pas. À quoi sert-il ? À rien. À embêter le monde. À rassurer les écrivains timides. À masquer le flou de la pensée derrière le flou de la syntaxe... Bref, à rien de bon. La preuve : on peut toujours le remplacer par un point. Essayez, vous verrez. Chaque fois que, dans vos lectures, vous trouvez un point-virgule, mettez un point à la place, et aussi, par voie de conséquence, une belle majuscule au premier mot qui suit. Miracle ! Soudain tout sonne plus clair, plus net, plus décidé !... »

Suit une pleine page de diatribe contre le pauvre signe double, conclue par : « Guerre au point-virgule ! Ce parasite, ce timoré, cet affadisseur qui ne marque que l'incertitude, le manque d'audace, le flou de la pensée, et colle aux dents du lecteur comme du caramel mou ! Et

ne venez pas me dire que Balzac faisait grand usage du point-virgule ! À quels sommets n'eût pas accédé Balzac s'il s'était corrigé de ce vilain défaut ! » Dans le même camp que Cavanna, le nouvelliste américain Donald Barthelme considère le point-virgule comme « laid, laid comme une tique sur le ventre d'un chien ».

Vous aurez constaté que Cavanna, lui, ne répugne pas à abuser du point d'exclamation. C'est bien ce que nous disions : la ponctuation n'est pas une science exacte, elle est au moins autant – oserai-je dire avant tout ? – affaire de goût.

À la suite de la lecture de *Mignonne*, pendant quelques années, je n'ai pas pu m'empêcher d'obéir à l'injonction cavannesque, bannissant le point-virgule de mes écrits et remplaçant en pensée les points-virgules que je lisais par des points. Il a raison, ça fonctionne assez bien. Mais je me suis réconciliée avec le point-virgule. J'ai même commencé à le prendre en pitié, car comme le correcteur il est en voie de disparition. Dans les écrits rapides, sur Facebook ou dans les textos, si la virgule survit (parfois), le point-virgule est inconnu. De même que dans une grande partie des échanges actuels, professionnels ou personnels, qui favorisent les phrases courtes pour des raisons de clarté. Le point-virgule permet de développer sa pensée, puisqu'il autorise des phrases longues, construites, à plusieurs étages. Pour Jacques Drillon, son utilisation « atteste un plaisir de penser ». C'est une belle médaille.

Veuves, orphelines et guillemets

Les **guillemets**, qui n'ont l'air de rien, provoquent eux aussi pas mal de discussions. Passons encore au bouclage de la « une » :

« Les guillemets, à “Brexit”, c'est obligatoire ?

– Ben, en principe, oui.

– Nan mais là, ma manchette, c'est “Les Britanniques disent no au Brexit”. Si je mets les guillemets à *Brexit*, et aussi à *no* parce que c'est un mot anglais, c'est horrible. Sans compter que mon titre ne rentre plus ! »

Cette fois-là, par exemple, j'ai capitulé. Je l'ai d'autant moins regretté que, quinze jours plus tard, les Anglais ont dit yes au Brexit,

faisant mentir à la fois les sondages et la manchette. Nous laissons en revanche les guillemets de néologisme à « Grexit » et à « Frexit » – sorties de la Grèce et de la France de l'Union européenne qu'appelle de ses vœux Marine Le Pen –, en souhaitant n'avoir jamais à les en retirer, car cela signifierait que le concept est entré dans la langue – donc dans la réalité. Encore une fois, la langue – ici plus exactement l'orthotypographie, la science de l'utilisation des espaces, des majuscules, des abréviations, de l'italique... et de la ponctuation – est le reflet de la réalité, de la vie, de l'époque.

À noter que les « guillemets français » sont les chevrons. On réservera de préférence ceux que l'on appelle “guillemets anglais”, en forme de double apostrophe, aux occurrences où l'on a besoin de guillemets à l'intérieur des guillemets. Espace à l'intérieur des guillemets français, pas d'espace à l'intérieur des guillemets anglais : *« Elle suggéra poliment : “Ramasse tes chaussettes.” »*

Les **tirets** – espace avant et après – et les **parenthèses** (espace avant la première, après la seconde) marquent une pause moyenne et permettent d'introduire une précision dans la phrase. Eux non plus ne présentent guère de difficulté ni n'éveillent de passions. Ce sont d'honnêtes et utiles instruments. Comme pour tous les signes de ponctuation, on évitera d'en abuser, sauf à vouloir s'en servir pour amuser :

On m'a offert (c'était mon anniversaire) des chaussettes (bleues), ce qui m'a fait – très – plaisir.

Il y a des détails qui préoccupent les gens qui travaillent dans un journal ou dans l'édition dont les lecteurs ne soupçonnent même pas l'existence : après s'être écharpés sur un point-virgule, figurez-vous qu'ils sont capables de se rendre malades pour l'endroit où est coupé un mot – bref, l'emplacement du **trait d'union**. Les livres, pour la plupart, présentent un texte « justifié » : la largeur des espaces est répartie entre les mots de façon que les deux extrémités de chaque ligne soient alignées sur les deux marges.

Pour animer, aérer et rendre plus agréable la lecture d'un journal, on alterne, selon les pages et la nature des contenus, des textes justifiés, comme dans le paragraphe ci-dessus, ou au contraire « ferrés à gauche » (texte aligné à gauche, les lignes sont de

longueur inégale en fonction de la longueur des mots qu'elles contiennent, comme c'est le cas pour le présent paragraphe), que l'on appelle « en drapeau » parce que le résultat rappelle de très loin... un drapeau.

Les textes peuvent aussi être ferrés à droite. En principe, les textes en drapeau ne devraient donc pas comporter de césures dans les mots. À mon arrivée au *Monde*, j'ai été choquée de constater ce crime de lèse-typographie : on y applique des césures dans les drapeaux. Tout ça pour gagner de l'espace. Il paraît que le papier coûte cher. Bon, si c'est pour épargner des arbres... Au bout de près de dix ans, je commence tout juste à m'y faire.

Mais revenons à nos césures. J'ai appris comme vous à l'école primaire qu'on pouvait couper les mots en traçant un trait d'union en fin de ligne (jamais au début de la suivante), en respectant les syllabes :

dé-coupage

ou bien :

décou-page

et non :

déc-oupage

ou :

découp-age.

En typographie, c'est un peu plus élaboré. Il est en plus de tradition de ne pas faire passer à la ligne une syllabe muette. Donc pas de :

sylla-be

ni de :

muet-te.

Et par un reste de pruderie un brin suranné mais si charmant au fond, avec son parfum de poudre de riz, on ne laisse pas en bout de ligne une partie de mot qui forme un « gros mot ». Donc pas de :

cul-ture

ni de :

con-traste.

Enfin, on traque ce que l'on appelle les « veuves » et les « orphelines ». La veuve est la dernière ligne d'un paragraphe qui apparaît isolée en haut d'une page ou d'une colonne, l'orpheline étant la première d'un paragraphe isolée en bas de page ou de colonne. On évite également les lignes creuses (trop courtes). Bien entendu, ces subtilités esthétiques passent après le contenu et l'orthographe. Pas question de supprimer une information parce qu'elle crée une ligne creuse en fin de paragraphe, encore moins de retarder la sortie du journal d'une minute pour cette raison. Il n'est pas rare que, lorsque je fais remarquer une ligne creuse, j'entende : « Muriel, elle croit qu'elle travaille au *Vogue*. » On dit parfois « au *Elle* », c'est une variante. Le message subliminal, c'est qu'en presse quotidienne, on n'a pas le temps pour ces fanfreluches.

Pour rester dans l'infiniment petit et faire comprendre jusqu'à quelles extrémités descend la névrose obsessionnelle du détail qui affecte le pauvre correcteur, précisons que les blancs entre les mots d'une même ligne doivent être de même largeur, et les apostrophes dans la même police de caractères que le texte. Ça semble une évidence. Malheureusement, j'ignore pour quelle raison les traitements de texte, quand ils appliquent des corrections automatiques, insèrent souvent ce que j'appelle de « fausses apostrophes », un petit bâton en l'air, sans aucune police de caractères, à la place de l'élégante apostrophe en forme de virgule à laquelle tout bon lecteur peut légitimement prétendre. Avez-vous l'œil ? Dans ce paragraphe ont été disséminées plusieurs fausses apostrophes et espaces doubles.

Virguler, sans transformer la phrase en steak haché

J'ai gardé la **virgule** pour la fin parce qu'il s'agit à la fois du plus employé des signes de ponctuation et du plus complexe, ou du moins de celui qui fait le plus cogiter les spécialistes. Comme le point, elle se colle au mot qui la précède et elle est suivie d'une espace. Elle peut séparer les termes d'une énumération (le fameux *et* sous-entendu de Drillon) :

Rouge, vert, bleu, jaune : je possède des chaussettes de toutes les couleurs.

Elle sert aussi à mettre en valeur un membre de phrase en le faisant ressortir ou à mettre un adjectif en apposition :

Ces chaussettes, dont j'espérais bien qu'elles l'épateraient, la laissaient de marbre.

Naturellement, si l'on décide de placer un membre de phrase en apposition, la deuxième virgule est obligatoire. « Comme pour d'autres signes qui marchent par deux – parenthèses, traits d'union, crochets, guillemets –, il y a une véritable cruauté mentale à ouvrir une paire de virgules sans la refermer, commente Lynne Truss. Le lecteur entend tomber la première chaussure, et ensuite se concentre anxieusement pour entendre la seconde. En art dramatique, ce serait comme installer un pistolet sur la cheminée à l'acte I pour que finalement l'héroïne meure noyée dans sa baignoire en coulisse pendant l'entracte. Ce n'est pas du jeu. »

Il y a peu d'interdits en matière d'utilisation de la virgule. Certains auteurs virgulent beaucoup, d'autres virgulent peu. Le plus classique, et que l'on privilégie donc généralement dans la presse, serait un virgutage intermédiaire, histoire de simplifier la lecture sans transformer la phrase en steak haché. La vraie interdiction en la matière, le panneau de sens interdit géant, c'est entre le verbe et son sujet :

La jeune fille, achète des chaussettes.

Nous avons déjà évoqué les coups de fil ésotérico-indiscrets des correcteurs aux rédacteurs médusés au sujet des couleurs (unies ou multicolores) des choses, des robes *roses et blanches* n'étant pas la même chose que des robes *rose et blanc*. Vous vous souvenez ?

Eh bien, il n'est pas rare qu'un rédacteur ou un secrétaire de rédaction médusé doive répondre à des questions de correcteur du type : « Le député socialiste du Cher, dans l'article sur les élections, c'est le seul ou il y en a plusieurs ? » L'instant de silence qui suit la question fleurant bon le « Kessapeut'fout' », le correcteur explique : « Le texte dit : *Le député socialiste du Cher, Yann Galut, a annoncé qu'il ne soutiendrait pas le projet de loi.* La virgule avant le nom indique qu'il est le seul député socialiste du Cher. S'il y a plusieurs députés socialistes

dans le Cher, il faut ôter la virgule. »

La même question de virgulation délicat se pose souvent pour les épouses, mais là le correcteur n'a besoin de personne pour remettre les choses en ordre. La phrase *Le prince Charles et son épouse Camilla s'achètent des chaussettes* pourrait sous-entendre que Son Altesse a plusieurs épouses. Puisque la loi britannique ne le permet pas, on entourera ladite épouse de virgules : *Le prince Charles et son épouse, Camilla, s'achètent des chaussettes*.

C'est plus difficile pour les enfants – en dehors des familles royales, dont l'arbre généalogique est dans toute la presse *people* : *Le chanteur est monté sur scène en compagnie de sa fille, Proserpine*, signifie qu'il n'en a qu'une. Le correcteur devra s'assurer que le brave homme n'a pas d'autre fille – et accessoirement que son unique enfant porte bien le prénom improbable de *Proserpine*.

Un bonbon sur la langue

Second n'est pas une version chic de *deuxième*. Dans un registre soutenu, on l'utilise lorsque l'on parle d'une série dont c'est le deuxième et dernier élément. Du coup, on ne peut arriver *second* que s'il n'y avait que deux participants, autrement, on est... *deuxième* !

J'espère vous avoir convaincu.e des beautés de la ponctuation et du fait que, ne serait-ce que pour la paix des ménages et celle des familles, le correcteur se contenterait-il de poser des virgules judicieusement que son intervention resterait éminemment indispensable. Pour conclure, deux exemples mis en avant par Lynne Truss, à mettre sous verre au musée de la Ponctuation.

Sur son lit de mort, en avril 1991, assailli par les demandes de biographes pressés, l'écrivain britannique Graham Greene (*Le Troisième Homme, Un Américain bien tranquille*) corrige et paraphe un document dactylographié qui régleme l'accès à ses papiers conservés à l'université Georgetown (Washington).

Le texte d'origine disait :

Moi, Graham Greene, donne permission à Norman Sherry, mon biographe autorisé, à l'exclusion de tout autre de citer mes documents protégés par le droit d'auteur publiés ou non.

« En homme qui a corrigé des épreuves toute sa vie, commente Lynne Truss, Greene ajouta automatiquement une virgule après “à l'exclusion de tout autre” et mourut le lendemain sans expliquer ce qu'il avait voulu dire. Une grande ambiguïté en résulta. Est-il interdit à tous les autres chercheurs de citer ses textes ? Ou seulement aux autres biographes ? Le documentaliste de Georgetown interprète le document comme signifiant que nul autre que Norman Sherry ne peut même consulter les textes. Tandis que d'autres, parmi lesquels le fils de Graham Greene, affirment que la virgule n'a été ajoutée que pour indiquer que Sherry était le seul biographe autorisé. »

À noter que « si Greene avait écrit “Laissez Norman Sherry voir mes papiers, et personne d'autre” ou “Ne laissez pas les biographes citer mes documents, mais tous les autres le peuvent”, ces palabres ridicules n'auraient pas existé ».

Comme quoi, une phrase simple, sujet, verbe, complément, quand on n'est pas très sûr de sa ponctuation ou un chouille diminué par l'approche de la mort, c'est encore ce qu'il y a de plus sûr.

J'avais promis une deuxième perle ponctuaive. Il est possible qu'elle soit apocryphe – chic façon de dire « inventée », non ? –, mais elle est si délicieuse que je préfère la croire, et je vous la livre telle quelle. Elle remonte à l'époque, bien avant Internet, où l'on s'envoyait des télégrammes. Chaque mot était facturé, ce qui vous exerçait à écrire avec concision, un peu comme les 140 caractères de Twitter aujourd'hui. « La plus courte des correspondances de l'Histoire, s'amuse l'auteure de *Eats, Shoots and Leaves*, s'est échangée entre Victor Hugo et son éditeur londonien, Hurst and Blackett, juste après la publication des *Misérables*, en 1862. Impatient de savoir si son livre rencontrait le succès, l'auteur aurait envoyé un télégramme ne contenant que ceci : “?” À quoi il reçut cette réponse des plus satisfaisantes : “!” »

« Des plus satisfaisantes »

Quelle est la règle ? Elle n'est pas *des plus* contraignantes. L'adjectif qui suit *des moins*, *des mieux* ou *des plus* est en général au

pluriel, sauf s'il se rapporte à un verbe ou à un pronom neutre.

Ramasser tes chaussettes sales est des plus désagréable.

Ta déco à base de chaussettes sales est des plus désagréables.

Si vous voulez éviter de devenir dingue, je vous déconseille l'ouverture du Grevisse dans ce genre de cas : vous serez perdu.

Il ne prend pas position, donnant des exemples d'accord ou de non-accord. Au bout du compte, la bonne nouvelle, c'est qu'on peut tout faire.

20.

OÙ VA LA LANGUE, MA PAUVRE DAME ?

« La langue française n'est point fixée et ne se fixera point », a écrit Victor Hugo en 1827 dans la préface de *Cromwell*. La preuve qu'il avait raison ? On ne dit plus *point* dans le sens de *pas* ! Le français n'est pas gravé dans le marbre. Il évolue tout seul, avec ce qu'on appelle « l'usage », en tournant dans la bouche, à la pointe des stylos et sur les claviers de ceux qui le pratiquent : vous, moi, nous, quoi. C'est pour cette raison que nous avons droit chaque année à ce sympathique marronnier journalistique : la nouvelle édition des dictionnaires, avec les mots qu'ils intègrent pour la première fois.

Les correcteurs, de même que les dictionnaires, doivent se mettre à la page. De toute façon, ils vivent dans une telle interaction avec eux, une véritable intimité, qu'au bout d'un an, même en en prenant le plus grand soin, les pauvres dicos commencent à perdre leurs feuilles, au même moment que tombent celles des arbres. Du coup, même si leur contenu ne changeait pas, il nous en faudrait de nouveaux exemplaires. Chaque année, quand arrivent les volumes tout neufs, dans leur emballage transparent, estampillés du millésime de l'année suivante, dans le cassetin c'est un peu la rentrée des classes. On les feuillette, on les sent, on commente les nouveautés. Sans tarder, ils reçoivent le tampon « Le Monde Correction », parce qu'un dictionnaire millésimé de l'année suivante, étrangement, l'expérience a prouvé que ça faisait envie. Et maintenant que vous savez à quel point le correcteur est attaché à son dictionnaire, vous comprendrez aisément qu'un dictionnaire volé, c'est un correcteur en deuil.

Le dico est une personne

La plupart des Français se considèrent comme bien équipés avec un dictionnaire qui prend la poussière depuis 1992 au sommet des étagères de la chambre du petit dernier, et seraient même incapables de dire si c'est un Larousse, un Robert ou un vieux Littré. Pour un correcteur, un dictionnaire c'est quasiment une personne. Je reconnaîtrais un Larousse d'un Robert les yeux fermés, rien qu'à la qualité du papier.

Le Petit Larousse est notre bible. Il a un peu plus d'un siècle. Il présente environ 60 000 définitions, comme Le Petit Robert, mais il possède aussi une section de près de 30 000 noms propres. Le Larousse est très illustré, mais ce n'est pas ce qui intéresse les correcteurs, qui n'ont pas le loisir de flâner entre ses pages. Ils sont en revanche sensibles à sa fiabilité et à son caractère ultrapratique, avec même depuis quelques années des onglets de couleurs différentes pour repérer le classement par lettres sur la tranche de l'ouvrage – un gain de temps considérable pour des gens qui l'ouvrent plusieurs dizaines de fois par jour.

En revanche ses définitions sont très brèves. Si vous recherchez le sens d'un mot que vous découvrez pour la première fois, il est possible que vous restiez dans le flou après avoir consulté Larousse. Passez à Robert. Vous trouverez alors sa prononciation en phonétique, l'étymologie, les différents sens du terme assortis de plusieurs exemples, des emplois tirés de la littérature, des synonymes et même des antonymes. Les deux dictionnaires optent parfois pour des orthographes différentes. En général, nous suivons plutôt celle du Larousse. Mais quand celui-ci fait l'impasse sur un terme accepté par Robert, nous suivons volontiers Robert.

Le Petit Robert est plus jeune, puisqu'il n'a pas encore un demi-siècle d'existence, pourtant, son allure plus savante, sans illustrations, son papier ultrafin et finalement pas très facile à manipuler car un peu mou en font un instrument moins commode au quotidien. Mais c'est aussi grâce à ce papier que Le Robert, avec près de 3 000 pages, présente un encombrement comparable à celui du Larousse, qui n'en compte que 2 000.

Le Petit Larousse 2017 entérine *troll*, *zadiste* et *Zika* ; Robert de son côté adopte *aquabike*, *ubériser* et *twittosphère*. Comment les mots

entrent-ils dans les dictionnaires ? Quel est l'examen de passage ? « Tout le monde est mobilisé à la chasse aux mots – documentalistes, lexicographes et également les correcteurs, dans la presse, à la radio, partout », et ensuite « on vote lors d'un comité éditorial », explique Marie-Hélène Drivaud, directrice éditoriale du Robert. « C'est l'usage qui décide des mots qui entrent dans le dictionnaire, pas nos équipes. Nous nous assurons simplement que les termes sont en train de devenir d'un usage courant, et la lecture du *Monde* fait bien entendu partie de nos sources », confie Carine Girac-Marinier, directrice du département dictionnaires et encyclopédies chez Larousse. *Le Monde* s'appuie sur Larousse qui se fonde sur *Le Monde*. C'est ça, l'usage !

Un bonbon sur la langue

Tique et tic

Une tique sur le ventre d'un chien, **un** tic nerveux : ne mélangeons pas les genres !

« Au fait », s'enquiert, me retenant par la manche avec un sourire de chat du Cheshire, celle qui est quasiment devenue mon aquamie, puisqu'elle vient de me raccompagner jusque sur le pas de ma porte. « Et la réforme de l'orthographe ? »

Ah, je l'attendais, celle-là ! C'est vrai, quelquefois les évolutions de la langue sont un peu moins naturelles, lorsque du haut de l'État et de l'Olympe langagière tombent des « modernisations » diversement appréciées. Depuis qu'il a été question, en février 2016, d'appliquer une réforme décidée un quart de siècle plus tôt et jamais franchement entrée en service, ce qui en soi relève quasiment de la poésie loufoque façon Lewis Carroll, il est rare que je puisse avouer ma profession sans me voir tôt ou tard interrogée sur la question, du ton mi-inquiet, mi-gourmand adopté par qui a eu vent d'un scandale politico-cochon ou sexo-financier ou les deux.

Notons d'abord que cette réforme n'est que la dernière en date d'une longue série de réformes – qui se sont appliquées ou non. Dès le milieu du *xvi^e* siècle, un certain Louis Meigret, auteur de la première

grande grammaire du français, propose de simplifier l'orthographe en la rendant phonétique. Levée de boucliers et... chou blanc. Au début du XVIII^e apparaissent les lettres J et V, qui se différencient des I et U : ce sera l'un des plus énormes bouleversements de l'orthographe. Quelques décennies plus tard viennent les accents (*escrire* devient *écrire*, *throne* devient *trône*). Résultat : encore un tiers des mots sont modifiés.

« Mais cette réforme-ci, elle change quoi, alors ? »

Je serais tentée de répondre « Rien » et de filer me faire cuire des pâtes – l'aquagym, figurez-vous, ça creuse et mon sac de piscine dégouline.

« *Jepepa manpéché demmaré* »

Je vais quand même en donner les grandes lignes, parce qu'on n'en attend pas moins d'une correctrice. Les récentes rectifications ont pour but, selon l'Académie française, « de résoudre des problèmes graphiques importants, d'éliminer les incertitudes ou les incohérences », de rendre « l'apprentissage du français plus aisé et plus sûr ».

Je suggère, dans ce cas, d'adopter la réforme que proposait Raymond Queneau en 1950 dans *Bâtons, chiffres et lettres*. L'orthographe « la plus phonétique semblerait s'imposer, juge-t-il, [...] en observant cette règle que toute lettre se prononce, et sans jamais changer de valeur, quelle que soit sa position. Mézamor, mézamor, kékou nobtyin ! Sa d'vyin incrouayab, pazordinèr, ranvèrsan, sa vouzaalor indse drôldaspé dontonrvyin pa. On Irekonè pudutou, lfransé, amésa pudutou, sa vou pran toudinkou unalur [...]. Avrédir, sêmêm maran. Jérлу toudsuit lé kat lign sidsu, jépapu manpéché demmaré. Mézifobyindir, sé un pur kestion dabitud. On népa zabitué, sétou. Unfoua kon sra zabitué, saïra tousel ».

Jador ! Mwa osi, kanjlikeno, jepepa manpéché demmaré ! À côté de celle-là, la réforme qui dormait dans les cartons du quai Conti depuis 1990 et qui vient d'être tirée de son sommeil à la rentrée 2016-2017 est une réformouillette. Sans compter que l'Académie spécifie qu'il s'agit, pour l'essentiel, de recommandations auxquelles « elle n'a pas souhaité donner de caractère impératif ». L'Académie « a décidé de soumettre à l'épreuve du temps ces simplifications et ces ajustements, dit-elle, [...]

et se propose de juger, après une période d'observation, des graphies et emplois que l'usage aura retenus ».

Oignon et *nénuphar* ont fait beaucoup piapiater les réseaux sociaux. On pourra désormais les écrire *ognon* et *nénufar*. Personnellement, il me semble qu'un *oignon* sans *i* pique moins les yeux et que c'est dommage. Quant au malheureux *nénuphar*, il a été de toutes les réformes ! Il est écrit avec *ph* par le dictionnaire de l'Académie en 1694, puis avec un *f* dans les six éditions suivantes, jusqu'en 1877. « En 1935, l'Académie rétablit *nénuphar*, s'amuse ce fripon de Fripiat dans *Au commencement était le verbe*. Certaines mauvaises langues diront qu'elle croit que ce mot vient du grec [à cause du *ph* ; alors que *nénuphar-nénufar* vient de l'arabe] ! Depuis, nous nous engueulons. [...] Notons que la plupart de ceux qui se disputent sur cette orthographe n'ont jamais écrit le mot *nénuphar* en dehors de leurs prises de position et seraient probablement incapables d'en reconnaître un s'ils le voyaient. »

Du coup, coût devient cout

L'autre sujet qui a fait couler beaucoup d'encre virtuelle est celui de la suppression de l'obligation de l'accent circonflexe sur les *i* et les *u*. Du coup, *coût* devient *cout*, et *naître* devient *naitre*. L'accent demeure s'il est la marque d'une conjugaison ou apporte une distinction de sens, histoire qu'on ne confonde pas un *mur* avec un fruit *mûr* ; *du* (déterminant) et *dû* (participe passé). Ceux qui s'étaient amusés sur Facebook du risque de confusion entre « se faire un petit jeûne » et « se faire un petit jeune » seront déçus, puisque cet accent-là demeure.

Dans le genre simplification, on peut (depuis 1990, rappelons-le) écrire *picnic* – à l'anglaise, quoi, mais pourquoi pas – et la soudure est privilégiée par rapport au trait d'union « chaque fois que cela n'entraîne pas de difficultés de lecture ». Au *Monde*, nous écrivons déjà *cyberpunk* ou *écoquartier*, pas encore *chauvesouris*.

Pour les nombres, il est « possible de relier par des traits d'union tous les numéraux formant un nombre complexe, y compris ceux qui sont supérieurs à cent (*trente-et-un* ; *mille-huit-cent-vingt-quatre*) ». Après tout, cela évite de se poser des questions. Ceux qui s'en posent encore iront avantageusement consulter Leconjugueur.lefigaro.fr.

Simplification encore pour l'accord des mots composés d'un verbe (ou d'une préposition) et d'un nom : « Les deux éléments restent au singulier quand le nom composé est au singulier. Au pluriel, seul le second élément prend la marque du pluriel : un *pèse-lettre*, des *pèse-lettres* ; un *abat-jour*, des *abat-jours*. Cependant, quand le mot comporte une majuscule ou quand il est précédé d'un article singulier, il ne prend pas de marque du pluriel : des *prie-Dieu*, des *trompe-l'œil*. »

Enfin, on peut placer le tréma « sur les voyelles qui ont besoin d'être prononcées, et uniquement celles-ci. On écrira ainsi : *gagéüre*, *argüer*, *ambigüe* ». Et une seule simplification échoit à l'accord du participe passé, qui pourtant aurait mérité une réforme à lui tout seul : « Le participe passé du verbe *laisser* suivi d'un infinitif est rendu invariable, sur le modèle de celui de *faire* : *Elle s'est laissé mourir* ; *Elle s'est laissé séduire* ; *Je les ai laissé partir*²⁷. »

« L'Académie se réserve de confirmer ou d'infirmer les recommandations proposées », précise-t-elle. En effet, « l'usage ne tranche que peu à peu entre les deux orthographes. La lecture de la presse montre une fréquence variable selon les titres, mais élevée, de formes [autorisées par la réforme] comme *évènement*, *cèdera* ou *révolver*. D'autres modifications apparaissent çà et là, mais moins systématiquement ».

Bonne nouvelle : l'Académie lit elle aussi les journaux. Les correcteurs étant par essence conservateurs, elle constatera qu'ils ne se jettent pas sur ses recommandations. Il suffit de décider que la marche du journal conserve l'orthographe ancienne. Mais certaines nouveautés proposées en 1990 sont déjà peu à peu entrées dans les mœurs – dont la suppression du trait d'union dans certains mots composés. Et si d'autres nous simplifient la vie – au hasard, le tréma uniquement sur les voyelles qui se prononcent –, progressivement, elles s'installeront. Voilà qui ne va pas réjouir notre vieil ami Cavanna qui, à propos des réformes de l'orthographe, rouspète dans sa moustache : « Vous chamboulez tout pour un “plus grand nombre” qui ne lit pas et ne veut pas lire, et qui écrit encore moins » (*Mignonne, allons voir si la rose...*).

« Mais du coup, si l'orthographe devient trop simple, t'auras plus de boulot ? Sans compter qu'il y a des correcteurs automatiques dans tous les traitements de texte ! » s'inquiète l'aquagymnaste, montrant enfin un peu de compassion.

Le correcteur est une sorte de chef-d'œuvre en péril, nous l'avons vu, mais pour des raisons économiques, certainement pas à cause de la simplification de l'orthographe, qui lui laisse largement assez de grain à moudre. L'explosion des usages du numérique, paradoxalement, fait que l'on n'a jamais autant écrit – mais jamais aussi précipitamment. Parallèlement, une orthographe approximative est devenue un facteur de discrimination professionnelle, notamment à l'embauche. Un cadre qui envoie à tout son service un courriel au français approximatif, un commercial qui adresse à un client un devis à l'orthographe fantaisiste, un jeune diplômé qui répond à une annonce par un CV grouillant de fautes prennent le risque de se discréditer ou de nuire à leur société. Du coup, universités, grandes écoles et même entreprises, affolées, se mettent à enseigner l'orthographe, certains correcteurs se recyclant, eux, comme profs ou coachs spécialisés. C'est ainsi qu'Internet, à son corps défendant, crée de l'emploi pour les correcteurs.

Quant à savoir si les programmes de correction automatique intégrés aux traitements de texte peuvent remplacer les correcteurs à cellules grises, vous imaginez bien que la réponse d'une correctrice est non. Ceux qui posent cette question sont les mêmes qui considèrent qu'il n'est plus besoin de traducteurs humains, puisque existent des traducteurs en ligne. Il suffit de lire les hilarants modes d'emploi générés de cette manière – hilarants pour qui n'essaie pas de s'en servir afin de faire fonctionner un appareil électronique truffé de boutons – pour comprendre que les traducteurs à deux pattes ont encore quelque avenir devant eux.

Les « robots correcteurs » sont les petites mains des correcteurs humains. Nous utilisons un excellent programme, baptisé « ProLexis », qui continue – là-dessus, il est bien excusable – de nous proposer des accords fantaisistes du participe passé, mais aussi parfois un *s* à *janvier* parce qu'il est précédé d'un chiffre (*2 janviers*). Et qui jamais ne sera capable de corriger en *Henri IV* un *Henri VI* de rédacteur dyslexique. En revanche, pour certaines coquilles difficiles à détecter, comme le troisième *l* que j'ai glissé dans ce paragraphe (l'avez-vous repéré ?), il est d'une aide précieuse.

Quant à mon cas personnel, j'ai déjà exercé tellement de métiers, celui de correctrice sera-t-il le dernier ? Je n'en sais rien. J'espère bien refaire un jour de la radio, conduire une camionnette de boulangerie et klaxonner en arrivant sur la place du village, accompagner le Tour de

France dans la voiture Cochonou en arrosant les badauds enchantés d'échantillons de minisaucissons, écrire d'autres livres, d'autres articles, et surtout faire des choses auxquelles je n'ai jamais songé.

ÉPILOGUE

« TOI, PLUS MOI, PLUS TOUS CEUX QUI LE VEULENT »

« L'orthographe est le cricket des Français, remarquait Alain Schifres dans *Les Hexagons* en 1994. Le cricket et l'orthographe ont en commun d'être incompréhensibles aux étrangers, sans parler des indigènes. » Cette gourmandise tout hexagonale peut être agaçante : c'est elle qui commande les réformes qui tombent du ciel, les empaillages au sujet de la féminisation des noms de métiers, les récriminations des lecteurs grognons et les échanges de bonnets d'âne sur les réseaux sociaux. Mais elle est aussi l'avenir de notre langue.

Au bout du compte, ce ne sont ni les correcteurs, ni les grammairiens, ni les dictionnaires, ni les enseignants, ni l'Académie qui font le français, c'est la rue, ce sont tous ceux qui le parlent. Les professionnels du gardiennage linguistique ne font qu'accompagner le changement, le retarder un peu, parfois, histoire de ne pas suivre aveuglément toutes les modes en changeant l'orthographe à chaque nouveau catalogue de La Redoute. Les pros de la langue entérinent ce que l'usage a adopté.

Ni, ni, ni

« Ni les correcteurs, ni les grammairiens, ni les dictionnaires... »

Quand il n'y a que deux *ni*, si les deux membres de phrase sont courts, on ne mettra pas de virgule entre eux. S'il y a plus de deux *ni* ou si les termes sont trop longs, les virgules garantissent la lisibilité : *N'oublie ni le café ni la moutarde*, mais *N'oublie ni le café, ni les nouilles, ni la moutarde*, et *N'oublie ni ce café que j'adore et que ta mère déteste tant, ni la moutarde qui me monte au nez chaque fois*

Si huit francophones sur dix écrivent *chauvesouris*, les dictionnaires et les journaux écriront *chauvesouris* ; si toutes les femmes qui sculptent écrivent sur leurs cartes de visite, leurs blogs, leurs affiches d'exposition *sculptrice*, c'est la version qui entrera dans les dictionnaires de préférence à *sculpteuse*, *sculpteur* ou *sculpteure*. La langue, c'est « toi, plus moi, plus tous ceux qui le veulent », comme dit la chanson. En somme ce sont tous ceux qui la parlent, qui l'écrivent, qui l'aiment... et même ceux qui s'en servent sans l'aimer. Tous ensemble, nous sommes la langue française. Sur ce, si vous voulez bien, je vais aller étendre mon maillot de bain et me faire cuire des nouilles. La piscine, ça creuse.

BOÎTE À OUTILS

Voici les bottes secrètes qui – en plus des Petit Robert et Petit Larousse de l'année, sans qui une correctrice n'est pas une correctrice – me sauvent la vie trente fois par jour.

Dictionnaire des difficultés de la langue française, dit « le Thomas », Adolphe V. Thomas (Larousse références).

Dictionnaire d'orthographe et d'expression écrite, dit « le Jouette » ou « le TOP », André Jouette (Le Robert).

<http://leconjugueur.lefigaro.fr> : toutes les conjugaisons, tous les nombres, avec et sans application de la réforme de l'orthographe, une mine de règles, d'astuces, d'exercices.

Imdb.com : une base de données du cinéma (Internet Movie Database) d'une grande précision pour vérifier les noms des stars, surtout anglo-saxonnes (ah, l'orthographe de Scarlett Johansson avec ses consonnes doubles et de Leonardo DiCaprio, « deux caps collé », à la différence de Robert De Niro, « deux caps, pas collé » !).

Synonymes.com : un dictionnaire des synonymes convivial et pratique.

Atilf.atilf.fr : le Trésor de la langue française informatisé, un dictionnaire très complet plein d'exemples tirés de la littérature, réalisé par le CNRS et l'université de Lorraine.

Orthonet.fr : un site pour gourmands de langue, avec un lexique, des règles, des jeux, et même un formulaire pour faire corriger gratuitement un (court) texte.

Academie-francaise.fr : le site de la vieille dame du quai Conti ; les rubriques « Dire, ne pas dire » et « Questions de langue » sont particulièrement utiles.

Oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bdl.html : la Banque de dépannage linguistique québécoise, un trésor de réponses claires aux questions

de grammaire, vocabulaire, syntaxe, ponctuation...

En plus de ces documents, en préparant ce livre, je me suis régalée avec :

1 001 secrets de la langue française, Sylvie Dumon-Josset (Prat éditions).

Au commencement était le verbe... ensuite vint l'orthographe, Bernard Fripiat (La Librairie Vuibert).

Bbouillon.free.fr : le blog d'un érudit sur l'histoire de la langue.

Bescherelle – La conjugaison pour tous (Hatier).

Bescherelletamere.fr : un site qui traque la faute avec malice.

Between You and Me – Confessions of a Comma Queen, Mary Norris (Norton).

La Langue française, règles, pièges et curiosités, Pascale Cheminée (Rue des écoles-Le Monde).

Langue sauce piquante, le blog des correcteurs du Monde.fr (je n'y suis pour rien, pourtant il est excellent).

Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale (Imprimerie nationale, 2002).

Le Petit Livre des liaisons, Jean-Joseph Julaud (First, 2,90 euros).

Synec-doc.be/librairie/typo : argot des typographes, coquilles célèbres ou curieuses.

Les Plus Jolies Fautes de français de nos grands écrivains, Anne Boquel et Étienne Kern (Payot).

Souvenirs de la maison des mots, anonyme (Éditions 13 bis).

Trente-cinq ans de correction sans mauvais traitements, Vanina (éditions Acratie).

En cas de vocation...

Si les quelques chapitres que vous venez de lire n'ont pas suffi à vous convaincre que le métier de correcteur n'était pas un gagne-pain d'avenir et que vous souhaitiez essayer d'en faire le vôtre, une seule direction : l'école des correcteurs, qui propose l'unique formation diplômante.

REMERCIEMENTS

Mille mercis à mes collègues du *Monde* Michèle Aguignier, Isabelle Souchard et Zdenka Stimac pour leur relecture attentive et leurs indispensables critiques, ainsi qu'à Plantu pour son gentil dessin.



Notes

1. La « classe enfantine » tenait lieu d'école maternelle dans certains villages du xx^e siècle ne disposant que d'une école élémentaire.

2. Créée en 1972, *La Hulotte* existe encore. On ne saurait trop conseiller la découverte de cette revue écolo, désopilante, magnifiquement illustrée et documentée, réalisée depuis l'origine par un unique rédacteur, illustrateur, éditeur, instituteur sans doute retraité depuis, Pierre Déom : lahulotte.fr.

3. Même quand on en comprend le principe, cette règle souffre bien entendu des exceptions, autrement elle manquerait de charme : ce sont les gourmands *bonbon*, *bonbonnière*, *bonbonne* et *embonpoint*.

4. On s'est brouillées en seconde parce qu'elle trouvait que j'avais été une sale bourrique avec mon petit copain à la fête de *l'Huma*. Elle avait raison. J'avais été une sale bourrique.

5. L'ensemble est consultable sur le blog Murielgilbert.com, à l'adresse : murielgilbert.com/category/au-secours-mon-fils/.

6. Selon la définition de Correcteurs.com, le site web de leur syndicat.

7. Ai-je mentionné qu'à force d'aimer l'anglais et de jeune-fille-au-pairiser (et de passer quatre ans à la fac parallèlement à mon travail et à mon élevage de fiston) j'avais obtenu une maîtrise de traduction littéraire anglais-français ?

8. J'ai oublié de vous dire que Nelly est née vingt ans avant moi.

9. Le chemin de fer est le plan d'ensemble du journal, présentant schématiquement l'enchaînement des pages de texte et de publicité. Le résultat ressemble (de loin) à des rails.

10. Un signe est un caractère, une espace ou un signe de ponctuation. Les gens de presse et d'édition évaluent la longueur d'un texte en signes. Un correcteur, un traducteur ou un journaliste savent immédiatement qu'ils ont affaire à un amateur s'il lui demande son tarif pour « trois pages » de texte : en fonction des marges, des sauts de

ligne, du corps du texte (la dimension des caractères), on passe de 1 000 à 5 000 signes, un travail du simple au quintuple.

11. Me voilà plongée dans mes sources Internet. Je suis incapable d'écrire ce nom sans aller vérifier, impossible de m'en souvenir : trait d'union entre *Bernard* et *Henri*, et d'ailleurs, *Henry* ou *Henri*, *Lévy* ou *Lévi*, avec ou sans accent sur le *e* ?

12. À toutes fins utiles, rappelons que, même âgée de 190 ans, la tortue ne devient jamais un mammifère.

13. Les correcteurs de Gallimard avaient estimé en 2010 le coût de la correction d'un ouvrage moyen à 0,085 euro par unité pour un tirage de 8 000 exemplaires, soit 0,47 % du prix de vente pour un prix moyen de 17,90 euros.

14. Des confessions (non traduites) qui ont donné l'idée à mon éditeur de solliciter celles d'une dompteuse de mots hexagonale, que vous avez en main aujourd'hui.

15. Pour connaître ceux dont je me sers, allez voir la boîte à outils du correcteur à la fin de cet ouvrage.

16. Extrait de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (remarquons au passage que l'orthographe du françoys français a quelque peu évolué depuis 1539) : « Et afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence desdits arrests, nous voulons et ordonnons qu'ils soyent faits et escrits si clairement, qu'il n'y ait ni puisse avoir aucune ambiguïté ou incertitude, ne lieu à demander interprétation.

Et pour ce que de telles choses sont souvent advenues sur l'intelligence des mots latins contenus esdits arrests, nous voulons d'oresnavant que tous arrests, ensemble toutes autres procédures [...] soyent prononcez, enregistrez et delivrez aux parties en langage maternel françoys et non autrement. »

17. Henriette Walter, *Le Français dans tous les sens*, Paris, Robert Laffont, 1988.

18. Autant on peut parler des *quatre coins du pays*, autant on évitera, surtout en présence d'un correcteur, de parler des *quatre coins* d'une figure géométrique qui en compte six. À moins d'avoir envie de voir les yeux dudit correcteur prendre la forme d'un « H aplati ».

19. Ala-a, ala-a, alaaa...

À la santé du confrère-reuh quiii nous régale aujourd'hui

Ce n'est pas de l'eau de rivière

Encore moins de celle du puits

Ala-a, ala-a, alaaa...

À la santé du confrère-reuh quiii nous régale aujourd'hui

Pas d'eau, oh, pas d'eau, oh pas d'eau

Pas d'eau, oh, pas d'eau, oh pas d'eaueaueau...

20. Et qui est reproduit à la fin de cet ouvrage.

21. Ça transparait peut-être, je souffre d'un léger épatement à l'égard d'Emmanuel Carrère.

22. Tous les dictionnaires indiquent par un signe particulier quels *h* sont aspirés – c'est en général le cas pour les mots d'origine germanique. Larousse les fait précéder d'une commode petite étoile, Robert d'une moins évidente notation phonétique en forme d'apostrophe.

23. Écrire les nombres en lettres est parfois un casse-tête – les traits d'union et pluriels, notamment. Là encore, j'ai un truc : comme son nom ne l'indique pas, le site *Leconjugueur.lefigaro.fr*, du *Figaro*, donne, en plus des conjugaisons de tous les verbes à tous les temps, la graphie des nombres. Inscrivez celui qui vous intéresse en chiffres dans la petite case en haut à gauche, vous aurez même les résultats selon les diverses réformes de l'orthographe.

24. Serge Reggiani chantant *La Vieille*, paroles de Jean-Loup Dabadie (YouTube) : <http://bit.ly/2aRU1b0>.

25. On peut télécharger gratuitement ce guide à l'adresse : <http://bit.ly/1PccmRa>.

26. La requête des dames à l'Assemblée nationale, projet de décret (1792) : « Le genre masculin ne sera plus regardé, même dans la grammaire, comme le genre le plus noble, attendu que tous les genres, tous les sexes et tous les êtres doivent être et sont également nobles. »

27. Pour le détail de l'ensemble des rectifications proposées, le rapport détaillé en version PDF est ici : <http://bit.ly/1nHp3HZ>.

Dessin en p. 253 reproduit avec l'aimable autorisation de Plantu.

Correction : Ève Sorin et Ana Sinde

ISBN 978-2-311-10206-2

Conception graphique : Anne Mayéras

© Vuibert, 2017

La Librairie Vuibert

5, allée de la 2^e D.-B., 75015 Paris

www.la-librairie-vuibert.com

Ce document numérique a été réalisé par PCA

Au bonheur des fautes

Comme le chat aime les souris, moi, j'aime les fautes. Les attraper, c'est mon plaisir – et mon gagne-pain : je suis correctrice au journal *Le Monde*.

Les fautes, elles sont partout car tout le monde en fait. Beaucoup sont drôles ou instructives, certaines sont belles comme des bijoux précieux.

Avec ce livre, j'ai voulu vous ouvrir la porte du bureau des correcteurs, lieu mystérieux où l'on tutoie les dictionnaires et où l'on s'interroge sur la couleur des vaches, la différence entre une mitraillette et une mitrailleuse, les noms des fromages et les accords du participe passé.

Mais je partage aussi mes trucs et astuces pour déceler les fautes en un clin d'œil et vous verrez qu'à l'heure des logiciels de correction rien ne remplace un bon vieux stylo rouge...

Muriel Gilbert nous transmet avec humour et érudition son amour de la langue et nous entraîne dans les coulisses d'un grand journal.